

SYSTÊME SOCIAL.

TOME PREMIER.

SYSTÊME SOCIAL.

OU

PRINCIPES NATURELS DE LA MORALE

ET

DE LA POLITIQUE.

AVEC UN EXAMEN

DE

L'INFLUENCE DU GOUVERNEMENT SUR LES MŒURS.

Par l'AUTEUR du Syſtême de la Nature.

Diſcenda virtus eſt; ars eſt bonum fieri; erras ſi exiſti-mas vitia nobiſcum naſci; ſupervenerunt, ingeſta ſunt.

SENEC. EPIST. 124.

TOME PREMIER.





LONDRES,

M D C C L X X I I I.

INTRODUCTION.

TOUT eſt lié dans le monde moral comme dans le monde Phyſique. On ſe plaint ſans ceſſe des effets, & jamais on n'en cherche les cauſes. On déclame ſans fin contre la méchanceté des hommes; on eſt tout étonné de leurs vices & de leur corruption; les prédications & les leçons infructueuſes des Moraliſtes & des Prêtres n'ont pour objet que la perverſité du genre humain; les loix les plus ſéveres & les chatimens les plus rigoureux ne peuvent obliger des êtres ſociables à vivre paiſiblement entr'eux. L'ignorance, les préjugés, l'opinion, l'éducation, des gouvernemens injuſtes, la pareſſe, voilà les ſources permanentes de la corruption des peuples; leurs vices & leurs folies ſont des ſuites fatales & néceſſaires de leurs inſtitutions déraiſonnables.

La raiſon des hommes eſt encore ſi peu développée que, nonobſtant les progrès qu'ils ont faits à bien des égards, nous trouvons qu'ils ſont reſtés ſur d'autres points dans une enfance véritable. Ils ont meſuré les cieux; leur eſprit s'eſt élancé dans les régions déſertes de la métaphyſique; leur vaine curioſité s'eſt repue de chimeres; leurs yeux ſe ſont égarés dans les ténebres palpables de la Théolo-

gie; leur imagination s'eſt efforcée de deviner les myſteres d'un monde idéal; tandis qu'ils n'ont eu aucune idée du monde réel qu'ils habitent, & qu'ils n'ont pas connu les vrais moyens de s'y rendre plus heureux. Les principes ſimples & naturels de la Morale & de la Politique ſont encore à trouver. Les peuples les plus éclairés & les plus policés nous montrent à tout moment des veſtiges très marqués de l'ignorance & de la déraiſon les plus ſauvages. C'eſt ſur-tout dans les objets qui intéreſſent le plus les hommes que nous les trouvons le moins avancés. Ils reconnoiſſent le prix de la morale, de la raiſon, de la vertu; mais ils n'en ont pour l'ordinaire que des idées incertaines & des notions très obſcures. Ils ſe ſont ſoumis à des maîtres pour qu'ils les conduiſiſſent au bonheur; mais ils ignorent en quoi conſiſte ce bonheur. Ils ſentent l'utilité de la juſtice; & rarement ſçavent-ils diſtinguer le bien du mal, le juſte de l'injuſte. Ils trouvent des avantages dans la vie ſociale, tandis que la ſociété ne raſſemble communément que des êtres tellement diſpoſés à ſe nuire, ſi incommodes les uns pour les autres, que des ſpéculateurs ont cru que la vie ſociale étoit un état contraire à la nature de l'homme, & que, pour être heureux, il devoit vivre entiérement iſolé.

A la vue des antiques erreurs dont les peuples

ſont les dupes; des préjugés ſans nombre dont ils ſont les victimes; des opinions & des vanités auxquelles ils ſont obſtinément attachés; des obſtacles formidables qui s'oppoſent aux progrès de l'eſprit humain: bien des gens ont penſé que les maux de notre eſpece ſont incurables, & qu'il falloit l'abandonner à ſon ſort: d'autres ſe ſont irrités contr'elle & ont regardé l'homme comme un monſtre déteſtable: d'autres enfin ne l'ont jugé digne que d'un ſouverain mépris.

S'IRRITER contre les hommes parce qu'ils ſont malheureux, c'eſt pècher également contre la juſtice & l'humanité; s'étonner de leurs folies, déclamer vaguement contre les paſſions dont nous les voyons agités, & n'en pas chercher les vraies cauſes, c'eſt ètre aveugle ſoi-mème. C'eſt ſe fâcher des imprudences que commettent des enfans dépourvus d'expérience, dont la raiſon, loin d'avoir été cultivée, a été retenue dans des entraves perpétuelles.

C'EST au peu de ſageſſe, à la négligence, à la perverſité des inſtituteurs & des guides des hommes, qu'il faut s'en prendre des vices dont nous les voyons infectés. Nous ne ſommes pas plus en droit d'ètre ſurpris de leurs vices ou de nous indigner contr'eux, que d'ètre étonnés des effets d'un incendie que tout conſpire à propager, ou

de nous fâcher contre des malheureux que nous verrions languir d'une contagion générale, que leurs médecins s'efforceroient d'éterniſer. Plaignons les hommes de leurs miſères; remontons à la ſource de leurs maux; cherchons la vérité qui ſeule peut quelque jour nous fournir des remedes plus ſûrs, que ceux que l'illuſion a juſqu'ici vainement appliqués aux infirmités de notre eſpece.

La morale eſt ſi vaine & ſes préceptes ſi ſtériles, parce que ceux qui l'enſeignent, faute de connoître l'homme & de conſidérer les cauſes qui agiſſent inceſſamment ſur lui, n'ont fait que s'égarer eux-mêmes, & n'ont jamais connu ni la ſource du mal, ni les moyens de l'arrêter. Le Théologien ſuppoſe l'homme eſſentiellement corrompu, incapable par ſa nature de faire le bien, ennemi né de toute vertu. Si vous lui demandez ſur quoi fondé il porte un jugement ſi défavorable à la nature humaine? il vous débite auſſi-tôt mille fables; il vous dira qu'au mépris de la défenſe de ſon Dieu, le premier pere du genre humain a mangé d'une pomme. Que les vices & les miſeres de ſes deſcendants ſont les ſuites fatales de ce premier péché. Si vous vous plaignez de ne rien concevoir à cette bizarre origine du mal, on en eſt quitte pour vous dire que *c'eſt un profond myſtère*, qu'il faut croire ſans le comprendre.

DANS l'idée de rendre plus dociles des peuples ignorants & ſauvages, leurs premiers légiſlateurs inventérent des Religions. On leur parla des puiſſances inviſibles; on prétendit, par des phantômes reprimer leurs paſſions; on peignit ces phantômes avec les couleurs les plus terribles; on effraya les hommes ſans les rendre meilleurs; des Dieux méchants, injuſtes & cruels étoient-ils bien propres à les rendre plus ſociables, plus juſtes, plus humains? D'ailleurs on leur fournit des moyens de les gagner; par là les miniſtres intéreſſés de ces Dieux détruiſirent évidemment les effets qu'ils prétendoient produire à l'aide des terreurs qu'ils avoient excitées dans l'eſprit des mortels. Si les Prêtres ſont parvenus à rendre les eſprits plus ſouples, ils n'ont travaillé qu'à faire valoir leurs propres intérèts: ils ſe ſont bien gardés de cultiver la raiſon de leurs eſclaves intimidés; ils ne leur ont point enſeigné une morale utile & vraie; ils ne leur ont fait connoître que de fauſſes vertus; ils leur ont donné le change ſur les cauſes de leurs peines; ils leur ont inſpiré des idées qui, bien loin de les rendre heureux, n'étoient propres qu'à les détourner de la route du bonheur, & porter le trouble dans la ſociété. En un mot la morale religieuſe, fondée ſur des chimeres, dépourvue de motifs connus, ſubordonnée aux intérêts

des Prêtres, n'eut rien de ce qu'il falloit pour contenir ou diriger les paſſions des hommes : elle ne ſervit au contraire qu'à leur en ſuggérer ſouvent de très funeſtes, & à leur faire violer ſans remords les devoirs les plus ſacrés & les plus évidents de la morale humaine.

Le gouvernement fut originairement deſtiné à réprimer les paſſions diſcordantes des membres de la ſociété. Les peuples, pour leur propre intérêt, furent obligés de ſe ſoumettre à un pouvoir & à des loix qui le miſſent à couvert des dangers continuels, auxquels la licence & l'anarchie les expoſoient à tout moment. Mais ce pouvoir preſque toujours uſurpé par la force, la conquête, la tyrannie, ou confié ſans réſerve à des hommes qui en abuſerent, fut très ſouvent un fléau non moins cruel que l'anarchie, & devint une ſource inépuiſable de corruption. Les chefs des nations, loin de réunir les citoyens, loin de ſonger à en faire des êtres raiſonnables, les diviſérent, les infecterent de vices & de préjugés, n'en firent que des eſclaves dévoués à leurs propres caprices, qui méconnurent, & ce qu'ils ſe devoient les uns aux autres, & ce qu'ils devòient à la Patrie. Les loix, au lieu d'être les oracles de l'équité, ne furent que les expreſſions des injuſtices, des fantaiſies, du délire des légiſlateurs, auxquels leurs ſujets furent forcés

de ſe conformer. Ainſi les barrieres deſtinées à contenir les paſſions des hommes, leur ſont pour l'ordinaire devenues auſſi funeſtes que ces paſſions mêmes. Armés d'une force irréſiſtible, les Princes négligerent d'exciter leurs ſujets à la vertu; & ne ſongérent qu'à en faire les inſtrumens de leurs propres paſſions & de leurs extravagances, toujours contraires au bonheur des ſociétés.

Ceux qui gouvernent les hommes, ſont, ainſi que leurs ſujets, les dupes & les victimes d'une infinité de préjugés, auxquels les uns & les autres ſacrifient à tout moment leur félicité ſolide & véritable. Plaignons les de l'aveuglement qui les empêche de parvenir au but qu'ils ſe propoſent: gémiſſons de tant d'erreurs invétérées qui perpétuent les maux de la race humaine. Eſpérons que les lumieres d'une raiſon plus exercée feront un jour diſparoître, au moins pour quelques portions du genre humain, les ténebres épaiſſes, dont les mortels ſont entourés. Si la voix de la vérité n'a pas encore aſſez de force pour arrêter les impulſions trop puiſſantes des cauſes, elle peut au moins expoſer leurs ſiniſtres effets.

La Morale & la Politique ſont évidemment liées; elles ne peuvent ſans danger ſe ſéparer d'intérêts, ni ceſſer de ſe donner la main. La Morale n'a point de force, ſi la Politique ne l'appuie; la

Politique eſt chancellante & s'égare, ſi elle n'eſt ſoutenue & aidée par la vertu. L'objet de la Morale eſt de faire connoître aux hommes que leur plus grand intérêt exige qu'ils pratiquent la vertu ; le but du gouvernement doit être de la leur faire pratiquer. La Morale ne peut qu'inviter les hommes à faire le bien ; le gouvernement peut, ou les y contraindre par les loix, ou les y ſolliciter par ſes récompenſes & ſes bienfaits. La Morale ne ſera pour les nations qu'une ſcience ſpéculative, & ſes leçons demeureront impraticables, tant que les arbitres de leurs deſtinées ne ſentiront pas que, ſans vertu, nulle puiſſance ſur la terre ne peut être ſûre & fortunée, & ne feront pas ſentir aux citoyens que nul homme en ſociété ne peut être heureux ſans la vertu.

Tels ſont les principes ſur leſquels doit ſe fonder un ſyſtême Moral & Politique, qui, pour être utile, ne doit être qu'un enchaînement de vérités tendantes à prouver la néceſſité de confondre les intérêts des ſouverains avec ceux de leurs ſujets, & les intérêts de chacun des ſujets avec ceux de leurs aſſociés.



SISTE-

SYSTÊME SOCIAL.

PREMIERE PARTIE.

PRINCIPES NATURELS DE LA MORALE.



CHAPITRE I.

Origine des idées morales, des opinions, des vices & des vertus des hommes.

LA POLITIQUE, la Religion, & très ſouvent la Philoſophie nous ont donné des idées fauſſes de l'homme. Faute de connoître ſa nature, ou de remonter juſqu'aux principes de ſes actions, on l'a regardé comme naturellement enclin au mal, comme ayant une averſion preſque invincible pour le bien, comme l'ennemi né des êtres de ſon eſpece. Quelques ſpéculateurs atrabilaires l'ont comparé à une bête féroce, toujours prête à s'élancer ſur ſes ſemblables. À la vue de ſa conduite ſi ſouvent déraiſonnable, on a été juſqu'à le mettre quelquefois au deſſous des animaux les plus cruels, dans leſquels on ne trouve point autant de reſſources pour ſe nuire & ſe dé-

truire réciproquement, que dans l'être qui se dit raisonnable par excellence (1). Quoique bien des choses semblent confirmer une opinion si défavorable à l'homme, que ses passions mettent continuellement aux prises avec ses associés, la réflexion peut néanmoins nous détromper de ce préjugé, & nous le faire envisager sous un point de vue moins affligeant & plus conforme à la vérité.

L'HOMME par sa nature n'est ni bon ni méchant. Il cherche le bonheur dans chaque instant de sa durée, toutes ses facultés sont incessamment employées à se procurer le plaisir ou à écarter la douleur. Les passions, essentielles à notre espece, inhérentes à notre nature, qui caractérisent l'être sensible, se résolvent toutes en désir du bien-être, & en crainte de la douleur. Ces passions sont donc nécessaires; elles ne sont par elles-mêmes ni bonnes ni mauvaises, ni louables ni blâmables: elles ne deviennent telles que par l'usage qu'on en fait; elles sont utiles & estimables, quand elles nous procurent notre propre bonheur & celui de nos semblables; pour lors l'on nomme bons, vertueux, bienfaisans, ceux qui en sont animés, & l'on appelle raisonnables ceux qui prennent les moyens convenables pour obtenir la fin qu'ils se proposent. Ces mêmes passions sont nuisibles, dignes de mépris & de haine quand, au lieu de nous conduire au bon-

(1) *Quoscumque homines in urbe videritis, scitote in duas partes esse divisos, nam aut captantur aut captant; videbitis tanquam pestilentiæ campos, in quibus nihil aliud est nisi cadavera quæ lacerantur, aut corvi qui lacerant.* V. PETRONII SATYRIC.

Ferarum iste conventus est, nisi quod illa inter se placidæ sunt, morsuque similium abstinent, hi mutuâ laceratione satiantur. V. SENEC DE IRA.

Homo homini lupus, vel præda vel prædo.

heur, elles ſont tort, ſoit à nous-mêmes, ſoit à ceux avec qui nous vivons; alors ceux qui en ſont animés ſont appellés méchants, vicieux, déraiſonnables. La faim eſt un beſoin naturel de l'homme, le deſir de ſatisfaire ce beſoin eſt une paſſion naturelle & néceſſaire, le choix des alimens & la modération dans leur uſage ſont des effets de la raiſon; l'excès du boire ou du manger ſont des actions déraiſonnables; ravir à un autre les aliments dont il a beſoin lui-même & qui lui appartiennent, c'eſt une injuſtice; lui faire part de ceux qu'on poſſède ſoi-même, c'eſt un acte de bienfaiſance, que l'on nomme vertu. Un homme eſt bon, raiſonnable, vertueux; non lorſqu'il n'a pas de paſſions, mais lorſque ſes paſſions ſont utiles à lui-même & aux êtres avec leſquels il ſe trouve aſſocié.

Les paſſions de l'homme ſont plus multipliées que celles des autres animaux, parce que ſa nature lui donne un plus grand nombre de beſoins. Se conſerver & ſe propager; voilà les ſeuls beſoins des bêtes, & les ſeuls objets que leurs paſſions ſe propoſent. Indépendamment de ces deux beſoins primitifs, communs à tous les animaux, les hommes en ſociété en ont beaucoup d'autres, que l'habitude, l'opinion & une imagination active leur rendent néceſſaires. Le ſauvage n'a de plus que les bêtes, que le beſoin de ſe vêtir, tandis que celles-ci naiſſent avec une défenſe naturelle contre les injures de l'air. Le citoyen d'une nation policée a des beſoins ſans nombre, que ſon imagination, allumée par l'exemple, par les idées qu'il reçoit, & ſouvent par le préjugé, lui crée à chaque inſtant & qu'il cherche à ſatisfaire par toutes ſortes de voies.

Chaque homme apporte en naiſſant des paſſions plus ou moins vives; leur force dépend du tempérament, de l'organiſation, de la doſe d'imagination que la nature lui a donnée. Il devient un être utile ou nuiſible, ſoit pour lui-même ſoit pour ſes concitoyens, ſuivant que les circonſtances le tournent vers le bien ou vers le mal; c'eſt-à-dire, ſuivant que le fond qu'il a reçu de la nature eſt bien ou mal cultivé par l'éducation qu'on lui donne, par les exemples qu'il voit, par les diſcours qu'il entend, par les perſonnes qu'il fréquente, par les idées qu'il ſe fait ou qu'on lui inſpire, par les habitudes qu'il contracte, & ſur-tout par le gouvernement qui regle ſa conduite. Un pere vicieux ne peut former que des enfans corrompus; une ſociété dépravée ne peut fournir que des exemples propres à gâter le cœur & l'eſprit. Un gouvernement injuſte ne peut faire que des eſclaves injuſtes, diviſés, mécontents d'eux-mêmes & de leurs aſſociés; perpétuellement occupés à ſe ſupplanter réciproquement, ingénieux a ſe tourmenter les uns les autres; en un mot, ennemis de leur propre bonheur & de celui des êtres dont ils ſont environnés.

On fait de l'homme tout ce qu'on veut. *Tu te trompes*, dit Séneque, *ſi tu penſes que nos vices naiſſent avec nous; ils nous ſont ſurvenus; l'on nous en a remplis* (2). Le plus grand ſcélérat auroit pu devenir un homme de bien, ſi le ſort l'eût fait naître de parents vertueux, ſous un gouvernement ſage, & l'eut placé dans ſa jeuneſſe parmi des gens de bien. Le grand homme dont nous admirons les vertus, n'eût été qu'un brigand, un voleur, un

(2) Voyez l'Epigraphe du frontiſpice.

aſſaſſin, s'il n'eût jamais fréquenté que des hommes de cette trempe. Un courtiſan abject, que nous voyons intriguer & ramper dans la cour d'un deſpote, eût été un citoyen noble & généreux dans Athenes & dans Rome. Un Sybarite efféminé ſeroit devenu un guerrier courageux à Sparte. Newton n'eût été qu'un vagabond féroce, s'il fut né parmi des Tartares ou des Arabes.

Rien ne prouve d'une façon plus convaincante à quel point l'homme peut être modifié par l'exemple, par l'opinion, par l'habitude, que l'état militaire. Prenez dans un village un ruſtre ſtupide & lâche, & au bout de ſix mois vous en ferez un brave ſoldat; il aura *l'eſprit du corps*; il aura de l'honneur; il ſera jaloux d'être eſtimé de ſes camarades; il s'eſtimera lui-même; il ſe croira ſupérieur aux villageois ſes compatriotes; il aura un maintien plus aſſûré, & quand il le faudra, il marchera très gaiement à la mort.

Notre conduite, bonne ou mauvaiſe, dépend toujours des idées vraies ou fauſſes que nous nous faiſons, ou que d'autres nous donnent. C'eſt le bien-être, ou du moins c'eſt ſon image que nous pourſuivons pendant toute notre vie. L'homme de bien eſt celui qui par une ſuite de ſon tempérament, de ſa propre expérience, des principes qui lui ont été inculqués, des exemples qu'on lui a préſentés, des loix qui le gouvernent, des opinions & des coutumes qu'il trouve établies, s'eſt habitué de bonne heure à placer ſa propre félicité dans l'eſtime & la bienveillance de ceux parmi leſquels ſon deſtin le fait vivre. Si l'éducation, l'opinion publique, le gouvernement & les loix conſpiroient à ne donner que des idées ſaines & vraies, il ſeroit auſſi rare de trouver des hommes pervers, que

dans la présente constitution des choses il est rare de trouver des hommes vertueux.

L'HOMME vicieux est celui que son tempérament porte au vice, & que les exemples qu'il voit, les discours qu'il entend, les usages & les institutions de son pays encouragent à suivre ses penchants déréglés. Au lieu de mettre un frein à ses extravagances, l'opinion publique les approuve; assuré du suffrage de ceux qui l'environnent, il jouit d'un bien-être passager; & ne voit pas que sa conduite inconsidérée le mènera tôt ou tard à sa ruine. Donnez le tems à la sagesse, & le bonheur sera pour elle; donnez le tems à la folie & elle se punira elle-même. (3)

NOUS louons bien plus ce que nous voyons louer, que ce qui mérite d'etre loué, nous méprisons ce que nous voyons mépriser, bien plus que ce qui est méprisable. Peu de gens ont la capacité, le courage & le tems de juger les choses en elles-mêmes, ou d'après leurs effets; on trouve bien plus court de s'en tenir aux idées reçues; voilà comment l'opinion devient *la reine du monde*. Voilà pourquoi les préjugés prennent une consistance inébranlable dans les têtes. La paresse, la dissipation, l'inadvertance, la pusillanimité, sont les soutiens de toutes les erreurs que nous voyons établies dans le monde.

L'IMITATION produit, soit en bien, soit en mal, les effets les plus marqués dans la conduite des hommes. Dans notre enfance nous nous efforçons d'imiter nos parents, nos instituteurs, les personnes les plus avancées en âge. Imiter, c'est essayer si nous trouverons du plaisir ou du bien-être en conformant nos actions à cel-

(3) *Omnis stultitia laborat fastidio sui.*

les des perſonnes de qui nous dépendons ou que nous avons devant les yeux. Nous n'imitons que ceux que nous préſumons heureux. Voilà, ſans-doute, pourquoi les exemples des princes, des grands, des riches, & de tous ceux que nous voyons en eſtime, ſont ſi contagieux. Nous adoptons par imitation les idées, les ſyſtèmes, la conduite, les façons de penſer & d'agir de ceux avec qui nous vivons. *Il faut faire comme les autres* eſt un axiôme indubitable pour le plus grand nombre des hommes; le public regarde comme étrange & ridicule quiconque oſe en appeller.

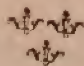
TOUTE l'éducation n'eſt fondée que ſur l'imitation; nous y prenons les notions vraies ou fauſſes, utiles ou nuiſibles, qui nous ſont préſentées par ceux qui nous élevent. Elever un homme, c'eſt lui inſpirer nos idées, c'eſt l'habituer à eſtimer ce que nous eſtimons, à aimer ce que nous aimons, à faire ce que nous faiſons nous-mêmes: voilà comment les préjugés & les vices des peres ſe tranſmettent de mains en mains juſqu'à la poſtérité la plus reculée. Sous les yeux de parens honnêtes, il ſeroit fort difficile que des enfans deviníſent vicieux & corrompus. (1)

C'EST dans l'éducation que nous devons chercher la ſource principale des vices & des vertus des hommes, des erreurs ou des vérités dont leurs têtes ſe rempliſſent, des habitudes eſtimables ou blâmables qu'ils contractent, des qualités & des talents qu'ils acquierent. Si l'on avoit l'attention de ne jamais nous tromper dans l'enfance, de ne nous donner que des idées vraies & ſenſées,

(4) *Fortes creantur fortibus & bonis.*
HORAT.

nous aurions des lumieres & de la raiſon, nous jugerions ſainement; nous ſerions vertueux; nos paſſions ſe porteroient vers les objets dans leſquels nous ſerions aſſûrés de trouver l'utilité ſolide qui conſtitue le vrai bonheur de l'homme; nous ne ſerions pas dans tout le cours de notre vie les jouets de mille erreurs, dont nous avons tant de peine à nous défaire. Une bonne éducation devroit faire contracter dans l'enfance l'habitude de penſer juſte & de faire le bien; alors nous ſerions effarouchés du mal pour lequel on ſuppoſe fauſſement que nous avons un penchant naturel.

Les hommes n'ont du penchant pour le mal que parce qu'ils le prennent pour le bien; ils ne ſont ſi corrompus, & par contre coup, ſi miſérables, que parce que l'éducation, dans l'enfance, l'opinion publique & le gouvernement, dans l'âge mûr, ne leur donnent pour l'ordinaire que des idées trompeuſes. Tout concourt à les entretenir dans les préjugés qui les aveuglent; tout conſpire à empêcher leur raiſon de s'exercer; ils ne voyent de toutes parts que des exemples dangereux que, même en les condamnant, ils ſe croyent obligés d'imiter. Faut-il donc être ſurpris de voir l'homme, qui ſe glorifie de ſa raiſon, privé totalement de cette raiſon, par laquelle il ſe dit ſupérieur aux autres animaux.



CHA-

CHAPITRE II.

De la raiſon, de la vérité & de ſon utilité.

LA RAISON eſt la connoiſſance du bonheur véritable, & des moyens capables de le procurer. D'où il ſuit que la raiſon ne peut s'acquérir que par des expériences ſûres & réitérées. Cultiver ou développer la raiſon d'un homme, c'eſt lui faire connoître ce qu'il doit pratiquer ou éviter pour ſe rendre heureux. Les hommes ne ſont remplis de tant d'erreurs, que parce que leurs guides en ce monde privés eux-mêmes de raiſon, ſont incapables de former l'eſprit des autres, ne leur inſpirent que les idées fauſſes de bien-être, dont ils ſont eux-mêmes infectés ; ou enfin ſe croyent intéreſſés à empêcher les hommes de voir les choſes ſous leur vrai point de vue. Toute autorité fondée ſur l'opinion & le menſonge, eſt ennemie née de la raiſon, & craint la vérité qui détruiroit ſon pouvoir : ne ſoyons donc point étonnés de trouver ſi peu de raiſon dans les êtres qui ſe diſent raiſonnables. Formés par des parens qui ne raiſonnent preſque jamais ; élevés par des inſtituteurs à qui la raiſon eſt odieuſe ; entourés d'une ſociété remplie de préjugés de toute eſpece ; gouvernés par des maitres qui ſe croyent intéreſſés à la durée des opinions ſur leſquelles ils fondent leur empire ; le menſonge eſt, pour ainſi dire, identifié avec les hommes. Eſt-il donc ſurprenant de ne trouver partout que des êtres déraiſonnables ?

SI, comme il n'arrive que trop ſouvent, l'opinion publique eſt fauſſe, tous nos jugemens ſont

faux & contraires à la raiſon. C'eſt pourtant cette opinion, communément ſi menſongere, qui nous imprime les idées que nous avons du bonheur & du malheur, du juſte & de l'injuſte, de la vertu & du vice, du mérite & du blâme, de l'honneur & de la honte, de la décence & de l'indécence. Trompé une fois ſur ces objets importans, notre eſprit reſte à jamais dans une erreur invincible, & notre conduite, déterminée & entraînée par les préjugés univerſels, devient pour l'ordinaire auſſi funeſte pour nous-mêmes qu'incommode pour ceux avec qui nous vivons.

Hobbes dit que le méchant n'eſt qu'un *enfant robuſte*; (5) c'eſt en effet un être dépourvu d'expérience, de prévoyance, de jugement, dont la raiſon n'eſt point formée, qui ſuit inconſidérément & ſans choix les impulſions de ſes deſirs, qui ne connoit d'autre regle que ſes appétits & ſes fantaiſies, qui, ſéduit par le moment, lui ſacrifie l'avenir, qui comptant trouver le bien-être dans tout objet dont il s'éprend, n'y trouve bientôt que de l'ennui, des dégouts, & très ſouvent ſa perte. En un mot, le méchant eſt un mauvais calculateur, qui eſt à tout inſtant la dupe de ſon ignorance, de ſon imprudence & de ſes préjugés: plus notre eſprit s'éclaire, & plus nous apprenons à calculer avec juſteſſe & à préferer la plus grande ſomme de biens à la moindre. (6)

La vérité eſt la conformité de nos idées avec la nature des choſes: elle n'intéreſſe les hommes, que parce qu'elle leur fait connoitre *ce qui eſt*; c'eſt-à-dire la nature, les qualités réelles, les

(5) *Puer robuſtus.*

(6) Voyez della Felicità.

rapports des causes & des effets. Cette connoissance qui, de même que la raison, ne peut s'aquérir que par l'expérience, nous met à portée de distinguer l'utile du nuisible, la réalité de l'apparence, le bien-être solide & durable du plaisir fugitif & passager. La vérité est nécessaire à l'homme, parce que l'homme a besoin pour être heureux, de démêler la route qui peut l'y conduire; il aime la vérité, parce qu'il aime le bonheur; il craint la vérité, parce que souvent on lui persuade qu'elle peut nuire à sa félicité.

En effet une foule de voix nous crie de toutes parts „ la vérité est dangereuse; il est des „ erreurs utiles au genre humain; le monde „ veut être trompé. „ La vérité ne paroît dangereuse, qu'à ceux qui se croyent faussement intéressés à tromper le genre humain. Quelques erreurs peuvent être passagérement utiles à quelques individus; mais elles ont toujours les conséquences les plus funestes pour toute l'espece humaine. Le monde veut être trompé, parce qu'on l'a tellement accoutumé à l'être, parce qu'on l'a si fortement prémuni contre la vérité, parce qu'on a pris tant de soin d'étouffer sa raison, qu'il s'imagine que ses erreurs sont nécessaires à sa félicité, à laquelle il ne s'apperçoit pas qu'elles lui font sans-cesse tourner le dos.

Dire que la vérité est inutile aux hommes, c'est prétendre qu'ils n'ont pas besoin d'etre plus heureux qu'ils ne sont; qu'il leur importe fort peu de perfectionner leur sort; qu'il seroit dangereux de leur montrer la source & les remèdes des maladies qui les tourmentent. Assurer qu'il est des erreurs utiles, c'est soutenir qu'il est des

objets dans lesquels il est bon que les hommes soient aveugles & misérables.

La vérité en Physique, est la connoissance des effets que les causes naturelles doivent produire sur nos sens. La vérité en Morale, est la connoissance des effets que l s actions des hommes doivent produire sur les hommes. La vérité en Politique, est la connoissance des effets que le Gouvernement produit sur la Société, c'est-à-dire de la maniere dont il influe sur la félicité publique & particuliere des citoyens.

Laquelle de ces vérités doit être cachée aux hommes? Par une étrange fatalité ce sont précisément les objets que l'on suppose, ou qui sont véritablement & visiblement les plus importans pour nous, sur lesquels on prétend qu'il est utile de tenir les yeux des hommes fermés! D'après ces beaux principes, on veut sur-tout que les peuples se gardent bien de vouloir rien comprendre à la Religion, & ne portent jamais un œil curieux sur le Gouvernement. On nous assure pourtant que de l'une dépend leur bonheur éternel, & l'on voit très clairement que de l'autre dépend leur prospérité & leurs miseres dans le monde actuel!

Un homme peut se tromper sans conséquence pour les autres; mais les hommes ne se trompent jamais impunément. Tout dans le monde n'est qu'un enchaînement immense de causes & d'effets liés; les erreurs s'enchaînent dans les esprits comme les vérités. Il est impossible qu'un peuple soit imbu d'une erreur sans danger. Il n'est pas pour une nation de préjugé qui, à la longue, ne lui cause des calamités infinies. Le mensonge & l'erreur peuvent être utiles à quel-

ques individus : il leur eſt quelquefois avantageux d'être trompés, & ceux qui les trompent peuvent être des bienfaiteurs pour eux. Celui qui trompe ou qui ment pour ſauver ſa Patrie, ſes parens, ſon ami, eſt un citoyen eſtimable, un homme utile & vertueux, il ne peut être condamné qu'au tribunal d'un inſenſé. (7)

Mais quand il eſt queſtion du bonheur d'une nation ou du genre humain entier, il ne s'agit pas de reculer les avantages d'une erreur ou d'une opinion ſur quelques inſtants de la durée, ſur des circonſtances paſſageres, ſur le bien-être d'un petit nombre d'individus ; il faut voir les effets de cette erreur continuée pendant une longue ſuite de ſiecles ; ſe faiſant ſentir à une grande maſſe d'hommes, à un empire, à une nation entiere, & l'on trouvera qu'elle fait éclore des maux dont l'eſprit eſt effrayé.

Que dans un coin de l'Aſie un impoſteur tel que Mahomet parvienne à perſuader une centaine d'Arabes imbécilles & à leur faire croire qu'il eſt un grand prophète, cette erreur paroît d'abord de très peu de conſéquence ; cependant on trouvera qu'au bout d'un ſiecle cette erreur a fait inonder de ſang & l'Aſie & l'Afrique, & qu'elle eſt la cauſe fatale de l'engourdiſſement ſtupide dans lequel nous voyons encore gémir les malheureux habitans des plus belles contrées du

(7) S. Auguſtin a décidé *qu'il n'eſt pas permis de mentir ; quand même il s'agiroit du ſalut du monde entier.* Cet exemple ſuffit pour nous faire voir les idées que les Oracles du Chriſtianiſme ont eu de la Morale. S'il étoit poſſible qu'un menſonge fût vraiment utile au monde, il deviendroit dès lors une vertu ; la vertu ne peut conſiſter que dans l'utilité générale.

monde, sur lesquels un Despotisme affreux exerce son empire destructeur.

Un Ancien disoit avec raison que *les menteurs étoient la cause de toutes les méchancetés & de tous les crimes du monde.* (8) Tout homme qui daignera jetter un coup d'œil sur l'histoire, trouvera que toutes les erreurs adoptées par un grand nombre de têtes, ont produit à la longue les fermentations les plus dangereuses, les révolutions les plus terribles, les catastrophes les plus sanglantes & les plus contraires au bonheur des souverains & des peuples. La superstition a par-tout ébranlé la félicité publique & fait ensanglanter la terre. Les préjugés religieux, dont on a tant de soin d'interdire l'examen aux mortels, ont été & sont encore pour eux une source inépuisable d'extravagances & de calamités ; si ces préjugés sont utiles, ce n'est que pour un petit nombre d'hommes, ligués contre tous les autres, qui persuadent aux nations que le ciel les a faites pour être malheureuses ici-bas, que le bonheur ne doit point être leur partage en ce monde ; que la raison est un écueil dangereux ; que l'on doit craindre la vérité, qui confondroit leurs complots ténébreux.

Tout ce qui nuit à notre espèce, soit par ses suites immédiates, soit par les conséquences éloignées, ne peut avoir que l'erreur ou le mensonge pour base. Ce qui est faux ne peut produire des fruits utiles, ni procurer des avantages durables. L'utilité constante & permanente des hommes est le seul caractere auquel nous puissions reconnoître le vrai, le bon, le beau. En prenant cette uti-

(8) Voyez Plutarque, *Dits notables des Lacédémoniens.*

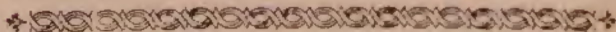
lité pour la regle de nos opinions, nous jugerons toujours sainement les principes, les institutions, les actions, les mœurs, soit des peuples, soit des individus de notre espece : nous approuverons ce qui se trouvera vraiment utile ; nous mépriserons ce qui sera inutile ; nous blamerons & nous rejetterons ce qui sera dangereux.

LA vertu n'est aimable, que parce qu'elle est utile ; elle n'est utile que parce qu'elle contribue au bien durable des habitans de ce monde. Nous ne devons notre estime à l'équité, à la bienfaisance, à la bonne foi, au mérite, aux talents, qu'en vue des avantages qui en résultent pour la Société. Ainsi que la vérité, la vertu peut déplaire, ou paroitre contraire aux intérêts de quelques hommes pervers dont elle condamne les excès, mais elle n'en est pas moins utile & nécessaire à tout le genre humain qui ne pourroit subsister sans elle. L'équité, ainsi que la vérité, révolte les opresseurs de la terre, qu'elle force de rougir de leur conduite ; mais elle n'en est pas moins le lien de toute société & l'unique soutien de la race humaine. Il n'est point de vertu qui ne devienne l'objet de l'aversion de ceux dont elle contrarie les passions & les déréglemens : il n'est point de méchant qui ne trouve la vérité blamable & dangereuse, quand elle s'oppose aux idées fausses qu'il s'est faites du bonheur. (9)

NUL homme n'est méchant gratuitement. Quand il se livre au mal, c'est qu'il s'est fait des

(9) *Hoc quod amant volunt esse veritatem*, dit St. Augustin. *Nous n'aimons pas*, dit Mr. Nicole, *les choses parce qu'elles sont vraies, mais nous les croyons vraies parce que nous les aimons.* Voyez ESSAIS DE MORALE TOM. III. PAG. 31.

idées fauſſes de bonheur, d'utilité, d'intérêt. Ces idées ſont des effets de ſon ignorance, de ſon inexpérience, de ſes préjugés, de ſes habitudes vicieuſes. L'injuſtice, la fraude, la débauche, le fanatiſme, le faux zèle, le crime ont une utilité rélative & momentanée; néanmoins ces choſes ſont juſtement abhorrées de tout homme raiſonnable, parce qu'elles tendent à la ruine de la Société, & finiſſent communément par nuire à celui même qui s'y livre.



CHAPITRE III.

De la Morale Religieuſe.

POUR RENDRE les hommes meilleurs, il faut les porter à la recherche de la vérité, leur faire cultiver la raiſon, leur mettre des expériences ſous les yeux, leur montrer les effets dangereux du vice, leur faire ſentir les avantages de la vertu. Tel eſt l'objet de la Morale. Pour rendre les hommes plus heureux, il faut les unir d'intérêts, reſſerrer entr'eux les liens de la ſociété, les inviter & les forcer à faire le bien & à s'abſtenir du mal. Voilà l'objet de tout Gouvernement, qui n'eſt que le pouvoir de la Société déposé dans les mains d'un ou de pluſieurs citoyens, pour obliger tous ſes membres à pratiquer les regles de la morale.

LA Morale eſt l'art de bien vivre avec les hommes. La vertu conſiſte à ſe rendre heureux par le bonheur que l'on procure aux autres.

Il n'eſt perſonne qui ne reconnoiſſe l'utilité de la Morale; cependant ſes vrais principes ſemblent encore enveloppés des nuages que les yeux les plus perçants ne pénètrent qu'à peine. Chacun exalte les avantages de la vertu, & l'on eſt fort peu d'accord ſur les idées que l'on doit ſe faire de la vertu: elle n'eſt pour le grand nombre qu'un mot vague que l'on admire, ſans pouvoir y attacher aucun ſens déterminé. D'où peut venir l'ignorance ou l'incertitude des hommes ſur des objets dont ils s'accordent à reconnoître l'importance & la néceſſité? A quoi faut-il attribuer le peu de lumieres que nous avons ſur nos devoirs, nonobſtant les recherches profondes & les travaux opiniâtres de tant de ſages, qui depuis tant de ſiècles ont étudié l'homme & ſes rapports? D'un côté la Théologie, par ſes notions obſcures & ſouvent contradictoires, a porté des ténebres palpables dans la ſcience la plus ſimple, la plus claire, la plus ſuſceptible d'être démontrée, la plus intelligible pour tout le monde. D'un autre côté la politique, bien loin de prêter ſes ſecours à la Morale, la contredit à tout moment & rend totalement inutiles les principes & les maximes qu'elle préſente: & les puiſſances inviſibles & les puiſſances viſibles ſemblent avoir combiné leur pouvoir pour empêcher le cœur de l'homme de ſe porter vers les objets les plus néceſſaires à ſon bonheur en ce monde.

Aulieu de chercher ſur la terre les principes d'après leſquels les hommes devoient régler leurs actions, la Religion les chercha dans les cieux; au lieu de fonder la Morale ſur les rapports ſenſibles qui ſubſiſtent entre les hommes, elle la fonda ſur les rapports que l'on ſuppoſa ſubſiſter entre les hommes & les puiſſances inconnues, que l'on pla-

ça dans les régions inaccessibles de l'empirée. Demandez aux Théologiens en tout pays ce que c'est que la morale? ils vous diront que c'est l'art de plaire aux dieux : que c'est la divinité qu'on offense, quand on offense les hommes; que c'est elle qui punit en ce monde, ou qui punira dans un autre, les attentats commis contre la Société, & qui récompensera les actions vertueuses. Demandez à ces illuminés ce que c'est que la vertu? ils vous répondront, que c'est la conformité des actions de l'homme avec les volontés de son Dieu. Mais qu'est-ce que le Dieu dont vous annoncez les volontés a la terre? c'est, nous disent-ils, un être incompréhensible, dont les mortels ne peuvent se former aucune idée. Quelles sont les vues de Dieu auxquelles vous dites que les hommes doivent se conformer? elles sont impénétrables pour nous; mais ce Dieu a révélé la conduite que l'homme doit tenir, & à l'égard des autres hommes, & à l'égard de lui-même pour les habitans de toute la terre? non; & le Dieu & les préceptes varient dans les différentes contrées du Globe. Il n'est pas le même & ne parle pas le même langage au Chinois, à l'Indien, au Persan, à l'Européen. Chaque Religion prescrit au peuple qui l'admet, des devoirs différents; ce que la Divinité ordonne ou permet dans un tems ou dans un lieu, est rigoureusement défendu dans d'autres tems & d'autres lieux.

Si pour démêler les intentions divines, on consulte les livres que chaque religion fait révérer à ses adhérents, on trouve que, sans violer les regles les plus évidentes de la morale, il est impossible de s'y conformer. Dans toutes les religions de la terre, la Divinité est représentée comme un

ſouverain injuſte, furieux, implacable dans ſa colere, puniſſant les coupables ſans proportion ni meſure; faiſant porter aux enfans innocents les iniquités de leurs pères; ne mettant point de terme a ſa cruauté révoltante, ordonnant deſpotiquement la perfidie, le vol, le meurtre, le carnage. En un mot, dans les nations même qui paſſent pour les plus civiliſées, la religion fait adorer des Tyrans inviſibles qui ſe mettent au-deſſus de toutes les règles de la morale, & dont l'exemple ſuffit pour anéantir toute idée de devoirs dans l'eſprit de leurs adorateurs.

Le caprice, la licence, la violation de toute équité ſont-ils donc des modèles que l'on puiſſe propoſer à des êtres raiſonnables faits pour vivre en ſociété? N'eſt-ce pas les exciter au crime, que de leur dire qu'ils doivent imiter des êtres qu'on repréſente ſous les traits des plus méchants des hommes? Les attentats les plus contraires à la Politique, les plus outrageants pour la Morale, les plus révoltants pour l'Humanité, ont été commis ſans ſcrupule ſous prétexte d'obéir & de plaire à la Divinité.

Le Paganiſme a rempli l'Olympe d'une foule de Divinités que la mythologie nous repréſente comme des monſtres de luxure, de débauche, d'infamie. La conduite d'un Jupiter qui remplit le ciel & la terre de ſes déréglemens & de ſes crimes, n'avoit-elle pas de quoi autoriſer le libertinage le plus déterminé?

Tout homme qui s'eſt fait la moindre idée de la Morale, s'il n'eſt totalement aveuglé par ſes préjugés, pourra-t-il ſe propoſer pour modèle le Dieu jaloux, inconſtant, vindicatif, ſanguinaire de la Judée? Ce Dieu, injuſte pour tous les peuples, à l'exception de celui que ſon caprice a choiſi, ce Dieu

des armées & des vengeances, ce Dieu exterminateur des nations, eſt-il fait pour ſervir d'exemple à tout être raiſonnable qui s'eſt fait des notions de bonté, de juſtice, d'humanité? A moins d'être complettement enivré d'enthouſiaſme, peut-on voir des perfections infinies dans un Dieu qui, dans les livres qu'on prétend inſpirés par lui-même, ſe dépeint ſous les traits d'un Tyran abominable, qui a le droit de violer toutes les regles de la Morale, que l'on ſuppoſe pourtant émanées de ſa volonté ſuprême?

QUAND on ſe plaint d'un Dieu ſi peu moral, ou de ſa conduite ſi contraire aux idées reçues parmi les gens de bien, ſes Miniſtres nous diſent que la juſtice divine ne reſſemble pas à la juſtice humaine; que les voies de Dieu ne *ſont pas les voies de l'homme.* Mais par là même n'ébranle-t-on pas pour nous tous les principes moraux? Si la juſtice, la bonté, les perfections de Dieu ne ſont ſemblables en aucuns points à la juſtice, à la bonté, aux bonnes qualités, aux vertus des hommes, quelles idées les hommes peuvent-ils s'en former? Si la juſtice & la bonté de Dieu lui permettent d'agir comme ce que nous appellons un Tyran, c'eſt-à-dire, comme un maître ſouverainement injuſte & méchant, ſes adorateurs ne ſeront-ils pas tentés d'en conclure qu'il veut le mal, qu'il aime l'injuſtice & la méchanceté, qu'il faut commettre le mal pour trouver grace à ſes yeux? Un Souverain cruel & pervers ne ſe croit bien ſervi que par des eſclaves qui lui reſſemblent.

NOUS ne trouverons pas dans le Dieu des Chrétiens un guide plus ſûr pour nous conduire à la vertu réelle. Ce Dieu miſantrope, dans ſes leçons lugubres & inſociables, ſemble avoir entiérement

ignoré qu'il parloit à des hommes vivants en ſociété. Que nous dit en effet ſa morale ſi vantée par ceux qui ne l'ont jamais ſérieuſement examinée? elle nous conſeille de fuir le monde, de nous déteſter nous-mèmes, de haïr le plaiſir, de chérir la douleur, de mépriſer la ſcience, de lui préférer l'ignorance volontaire & la pauvreté d'eſprit, de nous détacher des créatures, de ne rien aimer ſur la terre, de craindre l'eſtime des hommes. (10) Quels motifs le Chriſtianiſme nous donne-t-il pour ſuivre une conduite ſi contraire à la nature, ſi oppoſée à ce que nous devons à la Société? Il nous parle d'une autre vie, dans laquelle il nous fait entrevoir un bonheur ineffable pour ceux qui ſe ſeront volontairement rendus malheureux ici-bas, & qui n'auront rien fait pour le bonheur des autres. D'un autre côté, cette Religion menace de tourmens éternels ceux qui refuſeront de pratiquer les vertus ſtériles, qu'elle préfère à toutes celles qui ſont vraiment utiles aux êtres avec qui nous vivons. Une crédulité ſtupide qui jamais ne raiſonne, l'eſpérance vague d'une félicité idéale, une humilité rampante, propre à briſer le reſſort de l'ame; des auſtérités, des abſtinences, des ſupplices volontaires, voilà les perfections merveilleu-

(10) Mr. Nicole nous dit „ qu'il faut n'agir qu'en vue de „ Dieu ; qu'il faut craindre de recevoir en ce monde la récompenſe des bonnes œuvres que nous faiſons........ que Dieu „ a droit de nous punir des bonnes œuvres dont nous nous „ glorifions & qui ſont un larcin que nous lui faiſons " VOYEZ ESSAI DE MORALE TOM. I. PAG. 306. Il dit ailleurs „ que la charité nous porte à nous haïr & non pas à nous aimer, d'où „ il conclut que nous devons plutôt ſouhaiter le mépris des „ créatures, que leur amour. " VOYEZ ESSAI DE MORALE TOM. II. PAG. 119.

ſes auxquelles tout bon chrétien doit s'efforcer d'atteindre !

Il eſt vrai que cette Religion met encore au nombre des vertus, la charité qui conſiſte à aimer un Dieu terrible par deſſus tout, & le prochain comme ſoi-même; ſous ce dernier point de vue cette vertu paroit n'être autre choſe que la bienveillance & l'humanité auxquelles tout nous invite; mais dans le Chriſtianiſme l'amour du prochain ne fut jamais qu'une vertu de parade : ſi on la trouve dans les livres des chrétiens, elle fut toujours bannie du cœur & de la conduite de leurs Prêtres. Les Miniſtres du Dieu de paix ſe montrerent en tout tems les plus inſociables, les plus inhumains, les moins indulgents des hommes. Sous prétexte des intérêts du ciel, ils troublerent mille fois la terre, par leur zele hypocrite ou par un fanatiſme réel. Toujours aux priſes les uns avec les autres, ils firent entrer les Princes & les Peuples dans leurs funeſtes querelles; remplis d'une charité meurtriere, ils firent pieuſement égorger leur prochain, toutes les fois qu'ils ne purent l'engager à recevoir les opinions qu'ils jugeoient néceſſaires à leur ſalut éternel.

Pour peu qu'on examine les principes de toutes les Religions révélées de ce monde, on trouvera qu'ils tendent à ſéparer les nations, à rendre les hommes peu ſociables, à faire de chaque ſecte une bande à part, dont les membres orgueilleux croyent poſſéder excluſivement la faveur du ciel, & regardent dès lors les partiſans des autres ſectes avec les yeux de la haine ou du mépris. Comment un dévot, s'il eſt conſéquent à ſes principes, pourroit-il aimer, eſtimer, fréquenter celui qu'il croit l'ennemi de ſon Dieu?

D'où il suit évidemment que toute révélation particuliere tend à rétrécir les cœurs des hommes, à les rendre ennemis, à bannir d'entr'eux la bienveillance universelle qui est faite pour unir les êtres de leur espece. L'esprit religieux fut & sera toujours incompatible avec la modération, la douceur, la justice & l'humanité. (11)

AINSI la Morale Religieuse ne servit jamais à rendre les mortels plus sociables; les Dieux terribles qu'elle employa pour les effrayer; les supplices d'une autre vie dont elle les menaça sans cesse; les plaisirs imaginaires qu'elle promit dans les cieux, ne purent ni corriger les penchants, ni réprimer les vices que tout d'ailleurs conspiroit à exciter. Si la Religion allarme quelques ames craintives, ses terreurs passageres, bientôt effacées par le tumulte du monde & des affaires, par la dissipation, par les plaisirs, par des passions effrénées, n'en imposent point à la multitude, & bien moins encore à ces esprits fougueux, à ces ambitieux, à ces hommes puissants, dont les exemples & le pouvoir influent le plus directement sur la Société. Les ministres de la Religion toujours indulgents pour les Princes, dont ils cherchent à s'attirer la protection & les faveurs, leur applanissent les voies du ciel,

(11) Cette vérité sera complettement démontrée pour quiconque a quelqu'idée de la Religion des Juifs, des Chrétiens, des Mahométans, des Parsis, &c. Plus les Sectes ont d'affinité, & plus les Sectaires ont d'horreur ou de mépris les uns pour les autres. Les Mahométans de Turquie ont plus de haine pour les Mahométans de Perse que pour les Chrétiens ou les Idolâtres. Les Juifs ne se font aucun scrupule de tromper les Chrétiens. Le Pape a souvent ordonné de manquer de foi aux hérétiques, &c.

ne leur prêchent qu'un Dieu facile que l'on peut aisément appaiser. Par là cette Religion, qui presqu'en tout pays fut le seul frein que l'on put opposer à la tyrannie, devint elle-même complice de ses excès. Que dis-je! des Pretres adulateurs ont eu le front de mettre les tyrans même sous la sauvegarde du ciel! ils eurent la baissesse de sanctifier leurs usurpations, de leur attribuer des droits divins, de priver les nations de la juste défense d'elles-memes, droit que la nature donne pourtant à tout homme. (12) D'après de tels principes les peuples, enchainés par l'opinion, furent livrés aux caprices de leurs chefs; ceux-ci n'ayant rien à craindre des hommes, exercerent impunément la licence & n'eurent plus aucuns motifs réels pour contenir leurs passions, qui devinrent bientôt la source la plus féconde de la corruption des peuples, & la vraie cause de leurs miseres.

On voit donc que la Religion, loin de mettre un frein aux passions des Princes, ne fit en effet que leur lâcher la bride. Responsables à Dieu seul de leurs actions, ils mépriserent les jugemens des hommes; ils se crurent tout permis, parce qu'aucun pouvoir sur la terre n'eut la force de les réprimer; ils se livrerent à toutes les impulsions de leurs caprices les plus déraisonnables; ils eurent

(12) S. Clément dit *qu'il n'est point permis de résister à la Puissance Royale.* S. Augustin compare les peuples à des esclaves qui sont obligés de supporter les caprices de leurs maîtres. *Ita a plebibus principes & a servis domini ferendi sunt, ut sub exercitatione tolerantiæ sustineantur temporalia & sperentur æterna.* Grégoire de Tours dit: *nemo nisi solus Deus principis judex esse potest.* Cassiodore prétend que *les Rois n'ont de juges que dans le ciel, vu que ce n'est que du ciel qu'ils tiennent leur pouvoir.*

rent le privilege exclusif d'exercer la licence : entourés de flatteurs & de gens disposés à servir tous leurs vices, ils se corrompirent eux-mêmes, & leurs exemples corrompirent tous ceux qui prétendirent à leur faveur. Etourdis par le tumulte de l'ambition, & des plaisirs, ou endormis dans le sein de la molesse, ils n'entendirent plus les menaces de la Religion, qui rarement eut le courage de leur parler avec force : ils ne virent le ciel irrité que dans le lointain; d'ailleurs on ne leur laissa point ignorer qu'il existoit des moyens faciles de calmer son courroux.

Si les terreurs que la Religion inspire, excitent des allarmes dans les cœurs, ses expiations les rassurent. Toutes les superstitions de la terre ont des recettes & des pratiques, au moyen desquelles les remors disparoissent, & la sérénité rentre dans les consciences les plus criminelles. Si l'on croit que c'est Dieu seul qu'on offense en faisant du mal aux hommes, on se persuade qu'il suffit d'appaiser ce Dieu; & l'on s'embarasse très peu d'appaiser ses foibles créatures. D'ailleurs les ministres du Très-Haut ne s'arrogent-ils pas le droit de remettre en son nom les iniquités & les crimes? En faveur d'un repentir stérile, peu sincère, & qui communément ne peut rien réparer, un Despote, dont le regne n'a souvent été marqué que par des oppressions, des violences, des cruautés, des usurpations, des guerres continuelles, se croit parfaitement réconcilié avec son Dieu, & compte s'être mis en état de comparoître sans crainte devant son Tribunal redoutable. (13)

(13) Louis XIV. racontoit à l'une de ses maîtresses combien

Les hommes, faute de connoître la vérité, ont réduit le mensonge & l'ignorance en systême. C'est ainsi que la Religion dont on ne cesse de nous vanter les effets merveilleux, bien loin d'éclaircir & de fortifier la morale, ne fait que l'affoiblir & l'obscurcir. Le coup d'œil le plus superficiel suffit en effet pour détromper des idées avantageuses qu'on voudroit nous en donner : elle n'est pas plus propre à contenir les Peuples que les Princes ; ses terreurs que l'on trouve si salutaires & ses promesses si flatteuses pour une autre vie, n'en imposent dans celle-ci qu'à quelques dévôts crédules ; tout le reste est entraîné par le torrent général qui le porte à la corruption. Si les nations les plus religieuses se distinguent par quelque chose, c'est par l'ignorance la plus honteuse des devoirs de la morale, par des crimes sans nombre, par un débordement de mœurs révoltant pour tout homme raisonnable. Des peuples superstitieux croyent que tout leur est permis, pourvû qu'ils remplissent scrupuleusement les pratiques que leurs Prêtres imposent. Le dévôt vit sans remors & très content de lui-même, quand il s'est acquitté des devoirs futiles que ses guides lui prescrivent. Des prieres machinales, des jeûnes, des abstinences, la fréquentation des temples, l'assistance à des cérémonies mysterieuses, des largesses

bien son confesseur avoit tranquilisé sa conscience allarmée de l'oppression & de l'épuisement de son peuple, en l'assurant qu'il étoit le maître de tout ce que possédoient ses sujets. *V. Gordon discours politiques sur Tacite.*

Emmanuel VI. Roi de Portugal, ayant fait son sérail d'un couvent de Religieuses, ne s'y rendoit jamais qu'accompagné de son confesseur, qui portoit le viatique, pour l'absoudre & l'administrer en cas de quelque accident imprévu.

aux Prêtres, & fur tout une foumiffion fans bornes à leurs décifions : voilà en quoi confifte & la morale & les devoirs & les vertus de la plupart des hommes !

Les fuperftitions diverfes dont le genre humain eft infecté, attachent fur-tout le plus grand prix à des *pénitences* ou des pratiques cruelles pour foi-même, par lefquelles des frénétiques s'imaginent expier leurs fautes & mériter les regards favorables des Dieux, que l'on fuppofa toujours ennemis du bonheur de leurs adorateurs. Rien de plus révoltant que les inventions barbares, que des imaginations embrafées ont enfantées, pour fe tourmenter en l'honneur de la divinité. L'expérience nous montre pourtant que ces pénitences, que l'on regarde comme des œuvres très méritoires, n'influent que très rarement fur les cœurs de ceux qui les pratiquent. L'univers entier nous montre des pénitens qui jeûnent, qui fe flagellent, qui fe tourmentent fans en devenir meilleurs. Les hommes corrompus fe réfolvent à tout pour appaifer leurs remors, fans réformer leurs penchants criminels (14).

Bien loin d'éclairer l'homme & d'en faire un être raifonnable, la religion ne fe propofa jamais que de le tenir dans une éternelle enfance. Elle n'en fit

C 2

(14) Le récit des pénitences qui fe pratiquent dans le Malabar & dans l'Indoftan fait frémir : on remarque pourtant que ceux qui les pratiquent font fouvent de grands fripons. Les Efpagnols & Portugais ont des proceffions dans lefquelles des pénitens fe flagellent cruellement avec des difciplines armées de pointes de fer : ils redoublent les coups en paffant fous les fenêtres de leurs maîtreffes, qui leur favent gré de leur politeffe, & fouvent les en récompenfent par leurs faveurs.

qu'un automate qui n'osa jamais consulter sa raison, & qui se laissa toujours guider par l'autorité. Il se méconnut, il se défia de ses propres forces, il n'eut aucune idée de la Société, il ignora ce qu'il se devoit à lui-même & ce qu'il devoit aux autres: il crut ne rien devoir qu'à des puissances invisibles, dont il ne connut les intentions secrettes que par l'organe suspect de ses prêtres. Ceux-ci ne firent de lui que l'instrument aveugle de leurs propres passions, de leurs intérêts, de leurs caprices & de leurs rêveries, qui souvent, bien loin de le rendre bon, en firent un extravagant très nuisible à lui-même & à ses associés.

Rien ne fut plus désavantageux à la morale humaine que de la combiner avec la morale divine. En liant une morale sensible, fondée sur l'expérience & la raison, avec une Religion mystérieuse, opposée à la raison, fondée sur l'imagination & sur l'autorité, on ne fit qu'embrouiller, affoiblir & même détruire la premiere. Tout homme qui réfléchit, est à portée de connoître très clairement ce qui nuit ou déplait à son semblable; mais il n'est nullement aisé de deviner ce qui blesse des Dieux que l'on ne voit jamais que dans des nuages, que les imaginations diversifient, que l'on ne peut connoître que par les récits discordants qu'en font les interprêtes. Rien de plus facile que de voir les effets que produisent sur un homme des injures, des injustices, des violences, des médisances, des calomnies; mais il n'y a que l'imagination des hommes, ou l'autorité de leurs Prêtres, masquée sous le nom de révélation, qui puissent leur apprendre les effets que ces choses sont capables de produire sur la Divinité. D'après toutes les Religions du monde, ce qui nuit, ce qui déplait, ce qui est par-

faitement inutile aux êtres de notre eſpece, eſt ſouvent très agréable aux Dieux, qui ſont des êtres d'une nature très différente de la nôtre. D'un autre côté, ce qui eſt le plus utile ou le plus agréable aux hommes, ſe trouve très ſouvent propre à exciter le courroux céleſte. Ce qui eſt juſte & bon aux yeux de la Divinité ou de ſes miniſtres, eſt quelquefois très injuſte & très mauvais aux yeux de la raiſon, du bon ſens & de la morale humaine, que la Religion mépriſe & foule aux pieds. Tout homme ſenſé reconnoît d'après ſes lumieres naturelles que l'aſſaſſinat eſt un grand crime; mais un chrétien dévôt & bien rempli de zèle, croit que rien n'eſt plus agréable à ſon Dieu que de décrier, de perſécuter, de mettre à mort un hérétique; parce que ſes prêtres lui ont dit qu'un hérétique eſt un être à qui l'on ne peut, ſans déplaire à la Divinité, montrer ni juſtice, ni bonté, ni humanité. Tout citoyen paiſible ſçait que le bien-être & le repos de la Société demande que l'on ſe ſoumette à ſon ſouverain légitime & aux loix; mais un fanatique zèlé ne reconnoît pas pour ſouverain légitime, celui que ſes directeurs ſpirituels lui dénoncent comme un tyran, comme un ennemi de la Religion. Le fanatique ſe croit obligé de réſiſter aux loix les plus ſages, quand ſa conſcience égarée lui perſuade que ces loix ſont contraires à celles qu'il ſuppoſe émanées de ſon Dieu.

Les incertitudes & les obſcurités que la morale religieuſe a portées dans la ſcience ſi ſimple des mœurs, ont fait éclore une foule de *Caſuiſtes* ou d'interprêtes des intentions divines, dont la fonction fut d'enſeigner aux nations ce qui pouvoit plaire ou déplaire à la Divinité; à quel point le ciel étoit offenſé des actions des hommes; juſqu'où l'on

pouvoit ſans crainte de la damnation éternelle, nuire à ſes créatures. En conſéquence ces Docteurs illuminés, toujours pleinement inſtruits des ſentimens cachés de leur maitre, ont eu ſoin de former des tarifs deſtinés à faire connoitre les degrés de colere que les fautes pouvoient exciter en lui. Peu d'accord entr'eux ſur ces notions arbitraires, les uns affecterent dans leurs opinions une rigueur déſeſpérante pour les foibles mortels; d'autres leur applanirent les voies du ciel, & leur permirent quelquefois de commettre ſans remors les crimes les plus noirs. (15) Chacun dans ſes déciſions ne conſulta que ſon propre tempérament, ſon imagination, les opinions ſéveres ou relâchées de ſa ſecte ou de la faction religieuſe à laquelle il ſe trouvoit attaché.

Cependant ces Docteurs rigides ou indulgents ſe ſont communément accordés à proſcrire comme abominables, non les actions ou les façons de penſer les plus nuiſibles à la Société, mais celles qui étoient les plus contraires aux intérêts des miniſtres de la Religion. Rien de plus indifférent pour une nation, que la maniere dont un homme peut penſer ſur la Religion, il ſuffit qu'il ſe conduiſe en honnête homme & en bon citoyen; cependant rien de plus exécrable aux yeux de tout Pretre, de quelque ſecte qu'il ſoit, que celui qui refuſe de croire les dogmes & les myſteres que ce Prêtre révere, ou qui oſe douter de ſon infaillibilité, ou qui ſe révolte contre ſon autorité. Le manque de foi eſt le plus affreux des crimes, ſuivant la doctrine uniforme de tous ceux dont l'opulence, les titres & l'exiſtence ſont fondés ſur la foi. Par la même raiſon, les

(15) Voyez les *lettres provinciales* de Paſcal. *La morale pratique* &c. &c.

religions ſont plus ou moins remplies de pratiques, d'expiations, de cérémonies lucratives pour leurs miniſtres, dont l'obſervation eſt ſtrictement ordonnée, & dont l'omiſſion & le mépris irritent bien plus le ciel, que les actions les plus funeſtes à la Société. Ainſi les miniſtres des Dieux ont inventé en tout pays une infinité de vertus imaginaires & de crimes fictifs, qui n'ont rien de commun avec la vraie morale. Celle-ci ne parut plus qu'une chimere à ceux qui s'apperçurent que les opinions religieuſes n'étoient elles-mêmes que des chimeres. Accoutumés dès l'enfance à ne connoître que les rapports fantaſtiques que l'on avoit imaginés entre la terre & les cieux, ils n'eurent aucune idée des rapports réels, ſenſibles & démontrés qui ſubſiſtent entre les hommes; ils ne connurent aucuns devoirs ni envers eux-mêmes ni envers les autres; & de ce que leurs prêtres ne leur avoient donné que des opinions fauſſes, ils en conclurent très imprudemment qu'il n'exiſtoit point de vraie morale pour eux.

C'EST donc à la nature, à l'expérience, à la raiſon, & non aux miniſtres de la Religion que nous devons nous adreſſer pour découvrir ce que nous nous devons à nous-mêmes & ce que nous devons à la Société. Une autorité ſuſpecte, un fanatiſme en délire, des hypotheſes incertaines, un aveuglement volontaire ne ſont pas des guides ſur leſquels nous puiſſions compter. (16)

(16) *Quid de officio? num quis haruſpicem conſuluit quemadmodum ſit cum parentibus, cum fratribus, cum amicis vivendum? quemadmodum utendum pecuniâ? quemadmodum honore? quemadmodum imperio? ad ſapientes hæc, non ad divinos referri ſolent.* CICERO DE DIVINAT. LIB. II.

Le peu de liaiſon, ou même l'incompatibilité totale des

Prin-

CHAPITRE IV.

De la Morale des Anciens.

SI le Christianisme eût enseigné à l'univers des vertus plus réelles que celles du Paganisme, il eût acquis le droit de déprimer les vertus des Payens. Il est en effet difficile pour quiconque examinera ces vertus, de souscrire aux éloges qu'une prévention aveugle leur prodigue souvent. Quelles ont été les vertus si vantées de Sparte? ce n'étoient évidemment que des vertus sauvages, homicides, destructives, imaginées pour rendre un peuple farouche, injuste, insociable. Trouve-t-on l'ombre d'équité, de bienfaisance, de décence dans les mœurs établies par les loix de Lycurgue? Ce fameux législateur ne paroît-il pas s'être proposé de maintenir son peuple dans un état de guerre, & d'éterniser sa férocité brutale? Les Spartiates n'ont été que des moines armés par un fanatisme politique.

ADMIRERONS NOUS à plus juste titre les vertus des Romains? Hélas! chez eux le nom de *vertu* se donnoit par excellence à la valeur guerriere, qui

Principes Religieux & des Principes de la vraie Morale, ont été solidement prouvés dans un grand nombre d'ouvrages modernes, & surtout dans le *Système de la Nature*, publié en 2 vol. in-8. 1770; dans le *Christianisme dévoilé.* in 8° 1766. *Lettres a Eugenie* 2 *vol* 8°. 1768. *La contagion sacrée* 2 vol. 8° 1768. *Essai sur les préjugés* in-8°. 1770, &c. NOTE DE L'EDITEUR.

trop ſouvent eſt totalement incompatible avec l'équité, la raiſon & l'humanité. L'amour de la Patrie, qui faiſoit le caractere du citoyen de Rome, n'étoit-il pas une haine jurée contre toutes les autres nations, & ne conſiſtoit-il pas à tout ſacrifier à une idole injuſte & déraiſonnable ? Les plus grands des Romains, ces vainqueurs & les Tyrans de la terre ont-ils connu l'équité, la bienveillance univerſelle, la compaſſion, l'humanité ; en un mot, les vertus faites pour ſervir de baſe à la ſcience des mœurs ? Examinez les effets du Patriotiſme des Romains, & vous trouverez qu'il donnoit la ſanction à tous les crimes utiles à leur pays (17). Si les vertus Grecques & Romaines n'ont été pour l'ordinaire que les effets dangereux d'un fanatiſme excluſif dont la patrie étoit l'objet, les vertus Chrétiennes n'ont eu ſouvent pour mobile qu'un fanatiſme excluſif & barbare pour des myſteres, des dogmes obſcurs, des chimeres auxquels les Chrétiens ont mille fois ſacrifié la juſtice, l'humanité, le repos des nations, & même leur propre vie. Le fanatiſme des Grecs & des Romains les faiſoit au moins combattre pour leur pays, tandis que le fanatiſme des Chrétiens ne les fit jamais combattre que pour des folies nuiſibles à la Patrie.

(17) Les grands perſonnages que les Romains appelloient bons *boni* n'étoient que des guerriers, des braves (*fortes.*) Cicéron donne le nom de *bons* (*boni*) aux deux Scipions qui périrent en Eſpagne & à Marcellus. On voit clairement par l'hiſtoire que ces bonnes gens avoient les vertus guerrieres, mais n'avoient aucunes des qualités qui annoncent de la bonté. Tous les peuples qui n'étoient point alliés des Romains, s'appelloient indiſtinctement *peregrini*, des étrangers, ou *hoſtes*, des ennemis. Le légiſlateur des Chrétiens a dit, de même que les Romains, celui qui n'eſt point avec moi eſt contre moi. *Qui non eſt mecum, eſt contra me.*

On eſt forcé de ſoupçonner que les Grecs & les Romains devoient avoir bien peu d'idées de l'humanité, à juger de leurs ſentimens par la façon dont ils traitoient leurs eſclaves. Les *hélotes* chez les Lacédémoniens étoient abandonnés à la férocité de tout citoyen qui pouvoit impunément les égorger. Chez les Romains tout maître avoit le droit de tuer ſes eſclaves ; ceux-ci chargés d'années & devenus incapables de travailler, étoient relégués dans une iſle du Tybre, où on les laiſſoit cruellement mourir de faim. En un mot, tout nous prouve que chez les anciens les eſclaves n'étoient point regardés comme des hommes : les loix permettoient de les traiter comme des bêtes, ſans que les ſages aient oſé réclamer pour eux les droits ſi ſacrés de l'humanité. Tant il eſt vrai que l'uſage anéantit la raiſon !

La philoſophie des anciens, trop ſouvent guidée par un entouſiaſme théologique, ne nous a pas tranſmis des idées bien préciſes de la morale & de la vertu. Les Pytagores, les Socrates, les Platons, formés par les leçons des prêtres d'Egypte & des Mages de Chaldée, ont été puiſer dans les cieux des principes d'une morale qu'ils auroient dû chercher ſur la terre. Cette morale fut admirée & réputée divine, parce qu'elle fut très difficile à comprendre ; & comme les hommes furent en tout tems diſpoſés à mépriſer le ſimple & le naturel, pour courir après le merveilleux, on préféra les notions myſtiques de ces ſages, aux idées ſimples & faciles d'Epicure dont la morale fondée ſur la nature, fut décriée & rejettée comme dangereuſe.

Les vertus inſenſibles de Zénon & de la Secte ſtoïque, avidement adoptées par les premiers Docteurs du Chriſtianiſme, admirées uniquement à

cauſe de leur ſingularité, & pratiquées encore de nos jours par quelques enthouſiaſtes religieux, étoient-elles donc faites pour des nations ? Comment des hommes, ſages d'ailleurs, ont-ils pu ſe flatter de pouvoir faire croire que les biens de la vie ſont des choſes indifférentes; que le mal & la douleur ne ſont pas des maux réels; que pour vivre heureux, il faut ne rien aimer; que le vrai bonheur & la vraie ſageſſe conſiſtent dans une apathie totale, qui, ſi elle pouvoit s'emparer de tous les cœurs, briſeroit tous les liens faits pour unir entre eux les membres de la Société ?

La vie auſtere & ſouvent indécente des Cyniques, leur mépris affecté pour les richeſſes, leur renoncement aux douceurs & aux commodités, leur indifférence pour la Société, peuvent-ils être imités par des hommes raiſonnables ? cependant ces vertus ſont encore pratiquées parmi nous; nous les voyons imitées par quelques dévôts cyniques, qu'un genre de vie auſſi extravagant qu'inutile, diſtingue aux yeux du vulgaire imbécille. Quelle différence réelle y a-t-il entre les vertus d'un Diogene, & celles d'un Capucin ou d'un moine de la Trappe ? nos Chartreux ſont-ils autre choſe que des Pythagoriciens réformés ? (18)

Jamais la vraie ſageſſe ne doit parler un langage différent de celui de la nature. Cependant un pré-

(18) Toute l'antiquité nous prouve, qu'au lieu de Philoſophie, Pythagore n'a porté chez les Grecs que la doctrine myſtique, les ſymboles, les uſages ſuperſtitieux, les jeunes, les abſtinences & la charlatanerie des prêtres Egyptiens, dont il s'étoit fait le diſciple. Les Stoïciens n'ont été que des moines: les Platoniciens n'ont été que des Théologiens: après cela il ne faut point être ſurpris de ne trouver chez les anciens qu'une morale théologique & monaſtique.

jugé très universel & très absurde a fait croire que la vertu ne pouvoit être qu'un sacrifice pénible & qu'elle devoit incessamment contredire la nature. Par quelle bizarrerie les amis de la sagesse ont-ils été si souvent les dupes d'une opinion si ridicule ? Comment ont-ils pu croire qu'il y avoit du mérite à combattre tous les désirs les plus légitimes de son cœur, & que pour se rendre vraiment heureux, il falloit faire des efforts continuels pour s'affliger ? C'est dans des singularités, dans des tours de force, dans le mépris de la douleur, dans le renoncement aux plaisirs les plus honnêtes, qu'une foule d'enthousiastes anciens & modernes a fait consister la morale. Il n'y a sans doute que l'entousiasme soutenu par la vanité, qui puisse faire croire à l'homme, qu'il doit s'élever au dessus de sa propre nature, se priver des objets qu'il est fait pour désirer, & dont tous les hommes sont communément épris. Une morale âpre est propre à rebuter; si elle est admirable, ce n'est que pour un peuple ignorant, qui prend tout homme singulier pour un homme merveilleux & divin. *N'écoutons point*, dit Cicéron, *ces gens qui prétendent que la vertu doit être dure & pour ainsi dire de fer.* (19)

La Philosophie académique ne nous a point transmis des notions bien fixes sur la science des mœurs. Ses disciples, accoutumés à disputer sur tout, ne nous ont laissé qu'un amas de subtilités peu propres à éclaircir les choses. Le Pyrrhonisme n'a fait que tout embrouiller : des hommes accoutumés à douter de tout étoient-ils faits pour fixer nos idées sur les devoirs de l'homme qui

(19) *Non sunt isti audiendi qui virtutem duram, & quasi ferream esse volunt.* V. Cicero de amicitia.

ſont évidemment démontrés pour ceux qui les méditent ?

En un mot, quoique pluſieurs ſages de l'antiquité paroiſſent s'être fortement occupé de la morale, faute de partir de principes naturels & démontrés, ils ſe ſont très ſouvent égarés dans leurs recherches philoſophiques. En général, nous ne trouvons que très peu de liaiſon dans leurs ſyſtèmes ; nul enſemble, nulle ſuite dans leurs idées : la morale qu'ils nous donnent ſe borne communément à des notions vagues, à quelques maximes & ſentences éparſes, à quelques réflexions très bonnes & très vraies quelquefois, mais qui ne tiennent à rien & qui ſouvent ſe détruiſent réciproquement.

La ſcience des mœurs, ainſi que les ſciences phyſiques, doit ſe fonder ſur des faits, c'eſt-à-dire, ne doit avoir que l'expérience pour baſe. Les anciens philoſophes, ainſi que pluſieurs modernes, ſemblent n'avoir conſulté que leur enthouſiaſme & leur imagination exaltée. D'ailleurs diviſés en pluſieurs ſectes, qui ſe faiſoient un principe de ſe contredire les unes les autres, ils ont ſouvent été aveuglés par l'eſprit de parti qui fut & ſera un grand obſtacle à la découverte de la vérité. Enfin dans les ſectes philoſophiques, comme dans les ſectes religieuſes, on préféra communément l'autorité de ſes maîtres à celle de la raiſon. L'expérience eſt le ſeul maître dont les leçons ne trompent point, & dont l'autorité ſoit faite pour conduire l'ami de la ſageſſe.

CHA-

CHAPITRE V.

Des Moralistes Modernes.

CHez les modernes, le droit d'enseigner la morale semble appartenir exclusivement aux ministres de la religion, ceux qui voudroient s'ingérer de donner des conseils aux hommes. Mais entre les mains des Prêtres cette science combinée avec des notions métaphysiques & surnaturelles, est devenue, comme on a vu, d'une obscurité impénétrable. Ce n'est point aux ennemis de la raison humaine qu'il appartient de développer la raison. Oter à l'homme le droit de consulter sa raison, c'est éteindre pour lui le seul flambeau qui puisse l'éclairer en ce monde; c'est lui dire d'errer à l'avanture, ou de se laisser mener par des guides très suspects. (20) Tenir les yeux des hommes fixés au ciel, tandis qu'ils marchent sur la terre, c'est leur faire imiter l'imprudence de cet ancien Philosophe qui, les yeux attachés sur les astres, a'la tomber dans un puits.

On a déja pu voir les fondemens peu solides & les motifs imaginaires de la morale religieuse; on a fait remarquer le peu de fruit qu'elle produit sur la terre, qu'elle paroît avoir totalement oubliée dans ses leçons. Elle n'est propre qu'à faire des *saints*, c'est-à-dire, des citoyens du ciel, mais on

(20) On pourroit appliquer un passage de l'Ecriture qui maudit celui qui égare un aveugle de son chemin. *Maledictus qui errare facit cæcum in itinere.* V. DEUTERONOME CH. XXVII. 18.

ne voit pas que ses maximes soient capables de former des citoyens pour ce monde, ou des membres capables de servir utilement la Société.

Des moralistes, égarés dans les régions de la métaphysique, nous parlent de regles de morale *éternelles*, *immuables*, *indépendantes de la Divinité même*. Mais ne pourroit on pas leur demander ce qu'ils entendent par des regles ou des loix antérieures aux êtres à qui elles puissent convenir? Si la morale est faite pour régler les actions des hommes, comment peut on supposer que ses regles aient existé avant la formation, la création, ou, si l'on veut, le débrouillement du cahos? La loi de ne point tuer subsistoit-elle avant qu'il y eût des mortels? La loi qui nous défend de voler existoit-elle avant qu'il y eût des propriétés? Enfin falloit-il aimer son pere, sa mere, sa patrie & obéir à la Société, avant qu'il y eût ni parents, ni patrie, ni société? Tels sont pourtant les écarts & les absurdités que la métaphysique a introduits dans la morale!

Quelques Philosophes modernes ont cru nous donner des principes plus sûrs ou plus propres à fixer nos idées sur la morale; mais faute d'avoir suffisamment étudié l'homme, ils ne l'ont pas vu tel qu'il est, ou n'ont pas connu le vrai mobile de ses actions. Ils donnent pour base à la science des mœurs un prétendu *sens moral*, un *instinct* inexplicable, une *bienveillance innée*, un amour parfaitement *désintéressé* de la vertu, qui fait que sans retour sur nous-mêmes nous l'approuvons dans les autres. (21)

(21) Voyez les Caractéristiques de mylord Shaftesbury. Les Oeuvres de Hutchesen, de Mr. Hume, &c. Et voyez le chap. IX. de cette premiere partie.

Si nous examinons ces idées, nous les trouverons absolument chimériques. Nous n'apportons en naissant pas plus les idées de vice & de vertu, que celles de cercle ou de triangle : nos sentimens pour le bien & le mal ne peuvent être innés ou antérieurs à l'expérience ; ils ne sont fondés que sur la maniere dont nous sommes affectés par les effets ; ce qui nous met à portée de juger des causes, & d'éprouver pour elles les sentimens de l'amour ou de la haine. Les hommes apportent en naissant des dispositions propres à saisir les vérités morales avec plus ou moins de facilité, de même qu'ils apportent des têtes organisées de maniere à saisir avec plus ou moins de promptitude, les vérités physiques ou géométriques. Nous ne pouvons distinguer le feu de l'eau, le plaisir de la douleur, le triangle du cercle, une action louable d'une action blâmable, que par la diversité des effets que ces choses produisent sur nous-mêmes ; nous n'en pouvons juger que relativement à nous. Prétendre le contraire, ce seroit prétendre que nous pouvons comparer & juger les causes, avant d'en avoir éprouvé l'action.

Nos jugemens ou sentimens moraux ne peuvent jamais être désintéressés ; nous ne pouvons aimer que ce qui nous plait, ce qui nous est utile, ce qui nous est agréable, ce qui nous procure un plaisir, soit durable, soit momentané. Ce ne peut être qu'en nous-mêmes que nous trouvions les motifs de notre affection, de notre bienveillance pour les hommes ou pour les choses. Comment des auteurs sensés ont-ils pu croire que l'homme apportoit en venant au monde, des idées du bien & du mal moral, du juste & de l'injuste, de l'ordre & du désordre, du beau & du difforme ? Nous ferons voir

voir qu'ils ont pris des dispositions acquises & cultivées, pour des idées innées. Tout homme apporte en naissant le besoin de se nourrir, ou, si l'on veut, un *instinct* qui le porte à manger ; mais ce n'est que l'expérience qui lui apprend à distinguer les alimens agréables, de ceux qui sont désagréables ou dangereux : l'exercice & l'habitude lui donnent la facilité de juger avec promptitude, ou comme par instinct, de ce qui est fait pour lui plaire ou lui déplaire, de ce qui lui est avantageux ou nuisible.

Les partisans du sentiment moral & de la bienveillance désintéressée ont, sans doute, imaginé que ces dispositions, que l'on trouve gravées dans les cœurs des personnes éclairées, sensibles, vertueuses, & que l'habitude a comme identifiées avec elles, ne pouvoient manquer de se trouver dans tous les êtres de l'espece humaine. Cependant que de gens dans le monde qui n'ont que des idées très confuses ou très fausses du bien & du mal, du juste & de l'injuste, du vice & de la vertu ! Contre un homme qui sent ou qui sait apprécier le mérite ou le démerite des actions humaines, n'en trouverons-nous pas des millions qui ne savent qu'en penser, ou qui ne s'accorderont point sur les jugemens qu'ils en porteront ? Enfin le monde n'est-il pas rempli d'hommes pervers, à qui le vice & le crime paroissent utiles, & pour qui la vertu n'est qu'un objet désagréable ?

Il est très peu de gens dans le monde qui jouissent des dispositions, des qualités & des lumieres requises pour juger sainement des choses. Le sentiment moral est nul dans bien des hommes ; son germe n'a été ni semé ni cultivé dans les uns ; il a été totalement étouffé dans beaucoup d'autres.

Ce ſentiment prompt & rapide, ou cet inſtinct qui nous met à portée de bien juger des actions humaines, eſt l'effet d'une tête bien organiſée que la nature ſeule peut donner, d'une éducation éclairée, & ſouvent d'une longue ſuite de réflexions profondes, dont peu de gens ſont capables. Il en eſt du ſentiment moral comme du goût dans les arts, qui ne s'acquiert qu'à force de voir des objets, de les comparer à la nature qu'ils repréſentent, de les méditer. Rien de plus rare qu'un tact fin en morale. Tout conſpire à remplir les eſprits de tant de préjugés; des forces ſi puiſſantes concourent à les y maintenir; l'opinion générale eſt ſi viciée; l'habitude a tant de pouvoir ſur nous; les cœurs ſont ſi corrompus, que très peu de perſonnes ſont en état d'apprécier les actions des hommes.

En conſidérant les mœurs, les uſages, les inſtitutions, les gouvernemens & les loix qui ſubſiſtent chez les habitans des différentes contrées de ce monde, & les idées diſcordantes qu'ils attachent à de certaines actions; quelques ſpéculateurs ſe ſont imaginés que la morale n'avoit point de principes conſtants, qu'elle ne pouvoit être regardée que comme une affaire de convention, & que les devoirs de l'homme n'étoient fondés que ſur les caprices de la mode, ou ſur les loix de la Société. Ils n'ont point vu que les coutumes, la conduite ſouvent bizarre & déraiſonnable, les inſtitutions politiques & religieuſes de tous les peuples de la terre n'avoient communément pour elles que l'ignorance de ces peuples, leur inexpérience, des idées fauſſes d'utilité; & ſur-tout la routine qui jamais ne raiſonne. Si l'on formoit une morale d'après les choſes qui ſe pratiquent dans les différentes na-

tions de la terre, il n'y a pas de vices ou de crimes qui ne devinssent légitimes ou louables. Il est des pays où tout semble autoriser les actions les plus injustes, les plus atroces, les plus extravagantes, & où l'opinion attache du mérite aux usages les plus abominables. En conclurons-nous que la morale n'a point de principes sûrs, ou que la vertu n'est rien? Non, sans doute; nous en conclurons seulement que ceux qui pratiquent ces usages, tolerent ou maintiennent des coutumes criminelles & déraisonnables, n'ont point des idées vraies de morale & de vertu. Nous en conclurons que la raison humaine en beaucoup de pays, n'a pas encore été suffisamment développée, pour distinguer ce qui est vraiment utile, de ce qui ne l'est qu'en apparence. Enfin nous en conclurons que l'on ne peut pas fonder une morale sur la sotise, la paresse, les préjugés des peuples, ni sur les intérêts particuliers de ceux qui s'obstinent à perpétuer leur ignorance.

QUELLES idées de morale pourroit-on se former, si l'on regardoit comme bon, comme juste, comme décent ce que l'on a vu pratiquer dans les nations anciennes & ce que l'on voit encore subsister chez les modernes? N'a-t-on pas vu des Phéniciens & des Carthaginois sacrifier leurs enfans à leur Dieu? La Religion n'a-t-elle pas en tout pays immolé des hommes à la Divinité? La cruauté la plus inhumaine n'est-elle pas applaudie chez quelques nations sauvages, où l'on est dans l'usage de manger ses prisonniers? Des enfans ne se sont-ils pas fait un devoir d'assommer leurs peres tombés en décrépitude? Des maris n'ont-ils pas mangé leurs femmes, & des peres leurs propres enfants?

NOUS ne trouvons ni plus de sagesse ni plus de

raison dans un grand nombre de nations qui se croyent très policées. On y voit des loix féroces condamner des hommes aux flammes pour des opinions religieuses. On y voit des peuples, plus cruels que les bêtes, vivre continuellement en guerre, & se faire un honneur de s'égorger réciproquement. Si les Indiens ont l'infamie de prostituer leurs femmes aux étrangers; des peuples, qui s'estiment très-sensés, traitent l'adultere de bagatelle, & n'attachent aucun mérite à la fidélité conjugale. Enfin que de pays dans le monde où l'opinion, l'habitude, le gouvernement & les loix semblent avoir pris à tache de renverser toutes les idées de bonté, d'humanité, de raison & d'équité! „ il n'y a, dit le Vayer, rien de si frivole, „ qui ne soit important quelque part; il n'y a folie, „ pourvu qu'elle soit bien suivie, qui ne passe „ pour sagesse; il n'y a vertu qui ne passe pour vi- „ ce, ni vice qui ne passe pour vertu ailleurs.

Ces égaremens & ces travers ne doivent pas nous faire croire que la morale n'existe point; mais que la morale & ses premiers devoirs sont inconnus à beaucoup d'hommes qui se disent raisonnables, & que plusieurs nations civilisées sont encore à certains égards dans une barbarie complette, & dans une ignorance profonde de leurs vrais intérêts. Ce n'est qu'à force de folies que l'homme apprend à devenir plus sage; c'est à force de souffrir, que les peuples sentiront la nécessité de réformer les abus dont ils sont les victimes.

C'est dans la barbarie, toujours subsistante au sein même des nations les plus civilisées, que la raison rencontre des obstacles aux vérités qu'elle voudroit enseigner. La Philosophie est forcée de lutter contre l'ignorance, vraiment brute & sau-

vage, des peuples & de ceux qui les gouvernent. Elle trouve ſur ſon chemin des opinions, des uſages, des maximes, des inſtitutions diamétralement oppoſés au bon ſens. Elle combat à chaque pas des préjugés ſoutenus par la force, & que l'on ne peut attaquer ſans péril. L'erreur & l'impoſture ont des amis puiſſants & des partiſans nombreux; la vérité n'a que des amis foibles & puſillanimes qui ſont forcés de lutter contre des ennemis aguerris. La morale déplait, parce qu'elle s'oppoſe aux penchants vicieux que tout conſpire à donner aux mortels.

Les inſtitutions, les gouvernemens, les idées religieuſes, les hypothèſes peu ſures de quelques philoſophes, loin d'exciter les hommes, ſoit à l'étude de la morale, ſoit à la pratique de la vertu, les en ont totalement dégoutés. En voyant les diſputes interminables qui s'élevoient ſi ſouvent entre les moraliſtes, en trouvant qu'ils ne s'accordoient pas même ſur les premiers principes, en remarquant des variations continuelles dans les jugemens que, d'après leurs différents ſyſtèmes ou préjugés, ils portoient des mêmes actions; enfin à la vûe des recherches pénibles & des déciſions embrouillées de tant de Théologiens & de Caſuiſtes, bien des gens ſont tombés dans un Pyrrhoniſme complet ſur la morale; d'autres l'ont regardée comme une ſcience abſtraite & peu faite pour le commun des hommes, ils ont cru qu'il en étoit de cette ſcience importante comme de bien d'autres, qui n'ont pour objet que d'exercer l'eſprit des ſavants, ou dans leſquelles le pour & le contre pouvoient ſe ſoutenir également. D'autres l'ont mépriſée comme une ſcience vague, dépourvue de principes évidents. D'autres enfin l'on jugée faſti-

dicuſe, peu digne d'occuper les Princes, les Politiques, les gens du monde; réſervée pour quelques ſpéculateurs oiſifs, qui parurent des rêveurs incommodes, ennuyeux, ridicules. Combien de gens à qui le nom ſeul de Morale inſpire du dégoût! Combien d'autres pour qui *Morale*, *devoirs de l'homme*, *vertu* ne ſont que de grands mots, auxquels ils n'attachent aucun ſens! Combien de gens enfin, qui haïſſent une ſcience qu'ils trouvent incommode pour leurs vices, leurs penchants, leurs intérêts paſſagers, & que dès lors ils jugent incompatible avec le bonheur de l'homme, parfaitement impraticable dans la préſente conſtitution des choſes!

La ſcience des mœurs doit être puiſée ſur la terre & non pas dans les Cieux; il faut la chercher dans le cœur de l'homme & non pas dans le ſein de la Divinité. Elle doit avoir des principes ſimples, évidents, invariables. Envain prétendroit-on la fonder ſur les oracles obſcurs de la Religion, qui varient dans chaque contrée de la terre; qui ſouvent nous propoſent pour modeles des Divinités dépourvues de ſageſſe, de juſtice, de raiſon, de vertu; qui nous preſcrivent des devoirs contraires à notre nature & au bien de la Société. Vainement fonderoit-on cette morale ſur des uſages & des préjugés, ſi ſouvent oppoſés au bon ſens. Vainement en chercheroit-on les principes & les regles dans des ouvrages dictés par l'enthouſiaſme ou l'impoſture; vainement voudroit-on la puiſer dans les maximes d'une politique communément dépravée; ce n'eſt pas dans des ſources ſi ſuſpectes que l'homme doit chercher les regles de ſa conduite, il n'y trouveroit que des énigmes, des incertitudes, des motifs pour s'égarer.

La vraie morale est une : elle doit être la même pour tous les habitans de notre Globe. Si l'homme est par-tout le même ; s'il a par-tout la même nature, les mêmes penchants, les mêmes desirs, étudiant l'homme & ses rapports constants avec les êtres de son espece, nous découvrirons sans peine ses devoirs envers lui-même & envers les autres. L'homme sauvage & l'homme policé ; l'homme blanc, rouge, noir ; l'Indien, l'Européen ; le Chinois, le François ; le Negre & le Lapon ont une même nature : les différences que l'on trouve entr'eux, ne sont que des modifications de cette même nature, produites par le climat, le gouvernement, l'éducation, les opinions, & par les différentes causes qui agissent sur eux. Les hommes ne different que dans les idées qu'ils se font du bonheur, & dans les moyens qu'ils ont imaginés pour l'obtenir.

En partant de l'homme lui-même, on trouvera facilement la morale qui lui convient. Cette morale sera vraie, si l'on voit l'homme tel qu'il est. Ses devoirs seront connus, s'ils sont conformes à sa nature ; alors les principes de la morale seront évidents, & formeront un systême capable d'être aussi rigoureusement démontré, que l'arithmétique ou la géométrie. Cette science sera claire pour tout le monde ; elle sera également applicable aux souverains & aux sujets, aux ignorants & aux savants, à l'habitant des villes & à celui de la campagne, au fidele & à l'infidele, au superstitieux & à l'incrédule, au philosophe & au prêtre. Elle pourra servir de regle aux nations comme aux individus ; elle pourra guider la politique, & fera sentir à tous les peuples répandus sur la terre, que leurs rapports & leurs devoirs sont

absolument les mêmes que ceux qui subsistent entre les citoyens d'un même état, ou les membres d'une même famille.

ENFIN une morale fondée sur l'évidence & sur l'expérience fera voir aux princes comme aux sujets, aux grands comme aux petits, aux riches comme aux pauvres, que la félicité tant publique que particuliere est nécessairement liée à la pratique des devoirs qu'elle impose: que nul peuple, nul empire, nul homme ne peuvent être vraiment & solidement heureux sans la vertu.



CHAPITRE VI.

Principes naturels de la Morale.

LA morale convenable à l'homme, doit être fondée sur la nature de l'homme; il faut qu'elle lui apprenne ce qu'il est, le but qu'il se propose, & les moyens d'y parvenir. *Respice finem*, envisage ton but, voilà l'abrégé de toute morale.

L'HOMME est un être sensible, intelligent, raisonnable. L'être sensible est celui que sa nature, sa conformation, son organisation, ont rendu capable d'éprouver du plaisir & de sentir la douleur, & qui par son essence même, est forcé de chercher l'un & de fuir l'autre. Un être intelligent est celui qui se propose un but, & qui est capable de prendre les moyens propres à l'y conduire. Un être raisonnable est celui que l'expérience met à portée de choisir les moyens les plus sûrs de parvenir à la fin qu'il se propose.

Le bonheur n'eſt que le plaiſir continué. Nous ne pouvons douter que l'homme ne le cherche dans tous les inſtants de ſa durée; d'où il ſuit que le bonheur le plus durable, le plus ſolide, eſt celui qui convient le plus à l'homme. La morale doit donc l'encourager dans ſa recherche, & non le traverſer. Elle eſt faite pour lui indiquer le bonheur ou le plaiſir le plus durable, le plus réel, le plus vrai, & lui montrer qu'il doit le préférer à celui qui n'eſt que paſſager, apparent & trompeur.

Pour ſentir le bonheur, il faut exiſter; ainſi l'homme par ſa nature doit chercher à ſe conſerver, & fuir tout ce qui pourroit nuire à ſon exiſtence ou la rendre pénible. D'où il ſuit que l'homme doit mettre du choix dans ſes plaiſirs, & ne regarder comme des biens, que ceux qui n'endommagent point ſon être, ſoit ſur le champ, ſoit par leurs effets éloignés.

L'homme pour ſe conſerver & pour jouir du bonheur, vit en ſociété avec des hommes qui ont les mêmes deſirs & les mêmes averſions que lui. La morale lui montrera donc que pour ſe rendre heureux lui-même, il eſt obligé de s'occuper du bonheur de ceux dont il a beſoin pour ſon propre bonheur: elle lui prouvera que de tous les êtres, le plus néceſſaire à l'homme, c'eſt l'homme.

Desirer le bonheur, c'eſt aimer ce qui eſt conforme à notre être, ce qui peut le conſerver, ce qui peut rendre notre exiſtence heureuſe. Ainſi par ſa nature l'homme, non ſeulement doit s'aimer lui-même, mais encore doit aimer tout ce qui peut concourir à ſa félicité; d'où il ſuit que l'homme, pour ſon propre intérêt, doit aimer les autres

hommes, puiſqu'ils ſont néceſſaires à ſon bien être, à ſa conſervation, à ſes plaiſirs.

AIMER les autres, c'eſt aimer les moyens de notre propre félicité; c'eſt déſirer leur conſervation, leur bien-être, parce que nous trouvons que le nôtre y eſt attaché. C'eſt confondre nos intérêts avec ceux de nos aſſociés, afin de travailler à l'utilité commune.

TELS ſont les principes ſimples & clairs de la morale. Nous ne nous tromperons pas, quand nous fonderons la ſcience des mœurs ſur notre ſenſibilité phyſique, ſur les déſirs dont nous ſommes conſtamment animés, ſur l'amour continuel que chacun de nous a pour lui-même, ſur nos vrais intérêts. L'intérêt eſt le deſir excité par l'objet dans lequel chaque homme fait conſiſter ſon bien-être. Cet intérêt eſt naturel & raiſonnable, quand nous l'attachons à des objets véritablement utiles pour nous-mêmes; il eſt très légitime, & ne peut être blâmé, quand il ne nuit point aux intérêts des autres; il eſt très louable, quand il eſt conforme aux intérêts, ou quand il contribue au bonheur de nos aſſociés. La morale ne doit avoir pour objet, que de faire connoitre aux hommes leurs véritables intérêts. La vertu n'eſt que l'utilité des hommes réunis en ſociété.

POUR donner à la vertu des motifs réels, pour la rendre chere aux hommes, il faut la lier à leur propre utilité; il faut la rendre agréable & ne point la repréſenter comme auſtere, comme ennemie de leur bonheur, comme un ſacrifice douloureux de leurs intérêts les plus chers. Si la vertu eſt un ſacrifice, c'eſt un ſacrifice dans lequel on immole des plaiſirs frivoles & paſſagers à un bonheur durable.

QU'ON ne diſe donc plus aux hommes pour les

exciter à la vertu, qu'elle conſiſte à combattre la nature, à réſiſter à ſes déſirs, à ſe rendre malheureux ici bas pour plaire à des puiſſances inviſibles, qu'on ſuppoſe ennemies du bonheur des habitans de la terre; qu'on ne leur conſeille pas de ſe haïr, de déteſter le plaiſir, de renoncer à la ſociété: au lieu de rendre la vertu aimable, qu'on ne s'efforce pas de la peindre ſous les traits les plus hideux. Qu'on diſe plutôt aux hommes de s'aimer véritablement, de chercher tous les moyens de ſe procurer le bien être, d'uſer avec meſure des plaiſirs les plus naturels, de regarder comme des maux tous ceux dont l'uſage auroit des ſuites fâcheuſes, ſoit pour eux-mêmes, ſoit pour les autres: qu'on leur donne pour motifs leur conſervation propre, la préférence qu'un bien être durable doit avoir ſur un bien-être d'un moment: qu'on leur montre l'intérêt continuel qu'ils ont de plaire à leurs aſſociés dont l'eſtime, l'affection, les ſecours ſont néceſſaires à leur propre félicité: qu'on leur découvre la conduite la plus propre à mériter l'attachement des êtres ſenſibles dont ils ſont entourés. (22) „ Il faut apprendre à l'homme la maniere „ dont il doit s'aimer & ſe rendre utile à lui-mê- „ me; il y auroit de la folie à douter qu'il s'aime „ & qu'il cherche ſa propre utilité. "

Pour rendre cette morale efficace, & pour ſolliciter les hommes à faire le bien; que l'éducation, l'opinion publique, le gouvernement, les loix, les invitent à la vertu & les détournent de tout ce qui pourroit altérer la félicité publique. Sous

(22) *Modus ergo diligendi præcipiendus eſt homini, id eſt quomodo ſe diligat aut proſit ſibi: quin autem ſe diligat aut proſit ſibi, dubitare dementis eſt.*

SENEC.

prétexte d'éclairer l'homme ſur ſes devoirs, qu'on ne lui forge pas des devoirs imaginaires, fondés ſur des rapports entre lui & des êtres dont il n'a nulle idée. Enfin, au lieu de retenir l'homme dans une ignorance craſſe de ce qu'il eſt, du but qu'il doit ſe propoſer, des moyens de l'atteindre; qu'on lui montre ſes intérêts, qu'on l'inſtruiſe de ſes droits, que l'on cultive ſa raiſon, qui n'eſt un guide dangereux que lorſqu'on refuſe de la développer.

Ce n'eſt que ſon propre bonheur que l'homme peut enviſager dans toutes ſes actions, ſes penſées, ſes déſirs, ſes paſſions; ce n'eſt que lui-même qu'il peut aimer dans les objets qu'il aime; ce n'eſt que lui-même qu'il peut affectionner dans les êtres de ſon eſpece. Tant qu'il conſulte une raiſon éclairée, il marche d'un pas ſûr vers le bien-être qu'il ſe propoſe. Dès que nous le voyons ſe nuire à lui même, nous devons en conclure qu'il ſe trompe, que ſon imagination l'égare, que ſa raiſon eſt troublée, ou n'a point été cultivée, que des paſſions aveugles l'entraînent.

L'homme ne peut jamais ſe ſéparer de lui-même, dans aucun inſtant de ſa vie; il ne peut ſe perdre de vue; tout ce qu'il tente, ce qu'il entreprend, ce qu'il fait, a pour objet de ſe procurer quelque bien ou d'éviter quelque mal. Quand il préfere le mal au bien, c'eſt qu'il prend le mal pour un bien: dès qu'il ſe refuſe un plaiſir qu'il pourroit obtenir, c'eſt en vue d'un plaiſir qu'il eſtime plus grand, plus durable, ou d'un bonheur éloigné qu'il ſe promet d'acheter par ſes privations, ou même par quelques momens de douleur. La prudence n'eſt que l'intérêt éclairé par la prévoyance.

C'est lui-même, que l'homme pleure, lorſqu'il répand des larmes ameres ſur l'urne d'une épouſe,

d'un enfant, d'un ami, néceſſaires à ſon cœur. Ce n'eſt pas ſur des cendres froides & inſenſibles que portent nos plaintes & nos regrets; c'eſt ſur les biens, les plaiſirs, les douceurs dont nous nous voyons privés; c'eſt le ſentiment cruel de cette privation qui conduit quelquefois l'homme ſenſible au tombeau.

Le Moi eſt haïſſable, ſuivant Paſcal; on en conviendra ſans peine, ſi *le Moi* n'eſt jamais occupé du bien-être des autres, ou ſi *le Moi* ne fait faire que des actions qui leur déplaiſent; mais *le Moi* eſt naturel, quand il ſe ſatisfait ſans faire tort à perſonne; il eſt très eſtimable, quand il ſe contente, en faiſant ce qui eſt utile ou agréable à d'autres. Si l'homme qui n'aime que lui eſt un ennemi commun, celui qui aime les autres, en vue de s'attirer leur amour, eſt l'ami du genre humain. Le penchant excluſif pour nous-mêmes eſt inſenſé, parce qu'il nous empêche de voir que nous avons beſoin des autres pour notre propre bien-être; il eſt odieux, parce qu'il nous ferme les yeux ſur le bonheur de ceux à qui nous ſommes obligés de nous rendre utiles. Le mot *intérêt* eſt le ſynonime d'injuſtice, de corruption, de malice, de petiteſſe dans un avare, un courtiſan, un tyran. Dans l'homme de bien, *intérêt* ſignifie équité, bienfaiſance, grandeur d'ame, déſir de mériter l'eſtime des autres, ou déſir d'être bien avec ſoi-même. *L'honnête homme*, dit Ariſtote, (23) *eſt néceſſairement ami de lui-même; en faiſant ce qui eſt louable, il lui en revient du profit, en même tems qu'il ſe rend utile aux autres.*

Faute d'avoir vu l'homme tel qu'il eſt, des

(23) Voyez Ethic. ad Nicom. lib. IX. cap. 8.

moraliſtes enthouſiaſtes nous diſent qu'il n'y a ni mérite ni vertu dans ce que nous faiſons pour nous-mêmes, ou dans la vue de notre intérêt perſonnel; ils prétendent que le motif de l'intérêt ſuffit pour gâter les actions les plus louables. Mais ceux qui nous parlent ce langage, nous montrent qu'ils n'ont aucune idée de l'homme, ni de ce qui conſtitue le mérite & la vertu. Le mérite ne conſiſte que dans ce qui nous rend utiles ou chers à nos ſemblables. La vertu eſt la diſpoſition à faire ce qui eſt néceſſaire à leur bonheur, en vue de notre propre bonheur, dont l'idée ne peut jamais ſe ſéparer de nous mêmes.

En général, l'intérêt d'un homme eſt ce qu'il juge néceſſaire à ſa propre félicité. Dans un amant, *l'intérêt* eſt de plaire à ſa maîtreſſe, dont la poſſeſſion lui paroît le plus grand des bonheurs, & à laquelle par conſéquent il eſt prêt à tout ſacrifier. Dans un avare, *l'intérêt* ſignifie de l'argent qu'il regarde comme le plus grand bien de ce monde. Dans un ambitieux, *l'intérêt* c'eſt la poſſeſſion du pouvoir, qui lui paroît le comble de la félicité. *L'intérêt* dans un ami ſincère, eſt de jouir de ſon ami, dans la poſſeſſion duquel il voit le plus grand des bonheurs. Dans l'homme de bien *l'intérêt* eſt de mériter l'affection & l'eſtime de ſes ſemblables, objets dans leſquels il s'eſt habitué à placer ſon bien-être, ou dont dépend l'eſtime méritée de lui-même, qu'il juge très néceſſaire à ſon bonheur. Unir l'intérêt au devoir, voilà le grand art de la morale & de la légiſlation; l'intérêt ne devient un mal, que lorſqu'il ſe ſépare du devoir.

En raiſon de la force de ſon tempérament, de la vivacité de ſon imagination, de l'énergie de

ſes paſſions, chacun cherche ſon intérêt avec plus ou moins de vigueur. De-là l'enthouſiaſme qui nous porte aux ſacrifices les plus couteux, pour obtenir ou conſerver les objets dans leſquels nous plaçons notre bien-être. C'eſt ainſi qu'un pere expoſe ſa vie pour défendre ſon fils; un ami ſe dévoue pour ſon ami, un citoyen pour ſa patrie, un fanatique pour ſa Religion, un amant pour ſa maîtreſſe. Les hommes approuvent toujours les ſacrifices que l'on fait aux objets qui leur ſont utiles à eux-mêmes; ils mépriſent & traitent de folie, ceux que l'on fait à des objets qu'ils jugent inutiles; ils blâment ceux qu'on fait à des objets qui leur paroiſſent indignes des efforts que l'on employe, ſoit pour les obtenir, ſoit pour les conſerver. Nous approuvons tout homme qui a le même intérêt que nous; nous blâmons celui qui s'immole à un intérêt que nous jugeons mépriſable.

Chaque homme a ſon intérêt; chaque peuple ſe fait des idées d'utilité ſouvent très fauſſes. Ainſi ce n'eſt pas l'intérêt perſonnel & paſſager d'un individu, d'un prince, d'une nation qui doit être la meſure des jugements que nous portons ſur la conduite des hommes, c'eſt l'intérêt permanent de l'homme; c'eſt l'utilité conſtante de la Société, de l'eſpece humaine, qui doivent fixer nos idées. Il n'eſt point de vice, de folie, de crime même qui n'aient un intérêt momentané pour celui qui s'y livre, mais l'expérience nous prouve tôt ou tard que loin de procurer un bien-être réel, ils ne procurent ſouvent que des maux infinis.

Il y a donc pour tout homme deux ſortes d'intérêts. L'un eſt éclairé, c'eſt-à-dire fondé ſur l'ex-

périence, approuvé par la raiſon; l'autre eſt un intérêt aveugle, qui ne connoît que le moment préſent; que la raiſon condamne, & dont les conſéquences ſont funeſtes à celui qui l'écoute.

Ces diſtinctions doivent ſuffire pour répondre à ceux qui prétendent que l'intérêt eſt un motif abject, que tout le monde déſavoue, & que chacun eſt forcé de cacher. L'intérêt n'eſt mépriſable, que quand il ſe propoſe des objets mépriſables, ou quand il nous fait faire des actions mépriſables; il eſt grand, noble, ſublime, quand il a pour objet des objets vraiment utiles pour la Société, & pour lors il eſt la même choſe que la vertu. Un intérêt ſordide guide l'avare qui ſouvent par des travaux, des ſacrifices, des privations infinies & par des voies injuſtes ou nuiſibles aux autres, amaſſe des tréſors dont il ne fait aucun uſage, ni pour ſon propre bonheur, ni pour celui des autres. L'intérêt eſt une vertu dans l'homme de bien, lorſque par des voies honnêtes il ſe procure des richeſſes que, pour contenter ſon ame bienfaiſante, il répand ſur les malheureux.

Enfin le mot *intérêt* ne préſente communément à l'eſprit une diſpoſition blâmable, que parce que peu de gens connoiſſent les motifs qui devroient les porter à bien faire, & parce que tout ſemble concourir à leur perſuader que pour ſe rendre heureux, il ne faut penſer qu'à ſoi. Par une ſuite de ce préjugé dans lequel la plupart des inſtitutions humaines ſemblent confirmer les hommes, chacun s'imagine que ſon intérêt exige qu'il ne mette en commun que le moins du ſien qu'il eſt poſſible, que tout ce qu'il fait pour les autres eſt perdu pour lui-même, qu'il ne doit contribuer que fort peu à la maſſe générale, & tâcher

cher d'en tirer beaucoup. Voilà la vraie ſource des égaremens & du déſordre que nous voyons régner dans les ſociétés, où chacun ſemble ne vivre que pour ſoi, ſans s'embaraſſer de rien faire pour les êtres qui l'entourent. La morale doit montrer à chaque homme que ce qu'il fait pour les autres, n'eſt jamais perdu pour lui-même, & qu'il profite toujours des ſacrifices qu'il fait à ſes ſemblables.

LA VERTU, nous dit-on, *eſt un ſacrifice pénible*. Mais la raiſon ſuffit pour le rendre agréable; parce que la raiſon nous montre notre plus grand intérêt plus petit; en ſuivant ſes conſeils nous ne faiſons que mettre aux choſes le prix qui leur convient. Refuſer de ſacrifier un intérêt paſſager ou particulier à un intérêt général & durable, c'eſt n'avoir aucune idée de la valeur des choſes, c'eſt vouloir acquérir ſans dépenſer d'argent. La juſtice eſt le ſoutien de la vie ſociale, ſi néceſſaire a notre propre bonheur: cependant cette juſtice ſe trouve quelquefois très contraire à nos intérêts perſonnels & momentanés, en lui ſacrifiant ces intérêts frivoles nous aquérons de la ſûreté, le droit d'être protégé, chéri, eſtimé, conſidéré, ſans lequel la Société ne peut avoir aucuns charmes pour nous.

TOUT homme qui vit en ſociété, porte ſans ceſſe ſa balance; il proportionne néceſſairement ſon affection ou ſa haine, au bien ou au mal que lui font éprouver les objets ou les êtres qui agiſſent ſur lui. La raiſon, qui n'eſt fondée que ſur l'expérience du paſſé, lui fait preſſentir l'avenir. Chaque action dans la vie ſociale ſert à ſon inſtruction, & lui fournit des faits dont l'aſſemblage ſert à régler le ſyſtème de ſa propre conduite. Il

ſait tirer parti de tout pour ſon intérêt ou ſon bonheur; point central vers lequel ſes penſées, ſes déſirs, ſes paſſions, ſes facultés le ramenent ſans-ceſſe.

QUAND l'homme eſt incertain des effets, ſoit prochains, ſoit éloignés que ſes propres actions produiront ſur lui-même ou ſur les autres, il demeure en ſuſpens, il délibere, il veut & ne veut pas: à la fin il choiſit, mais toujours il ſe détermine néceſſairement à prendre le parti qu'il juge le plus avantageux à ſon bonheur ou à ſon plus grand intérêt. S'il fonde ſon jugement ſur des expériences vraies, il juge ſainement, conformément à la raiſon, & ſe décide à faire le bien: mais s'il eſt entraîné par des paſſions aveugles, ou par des préjugés, il ne ſait plus juger, il fait le mal, & par contre-coup il ſentira lui-même les effets de ſa conduite inconſidérée.

S'AIMER ſoi-même à l'excluſion de tous les êtres qui nous entourent & que tout rend néceſſaires à notre propre félicité, c'eſt ſe haïr ſoi-même, c'eſt ignorer ſes vrais intérêts. Eſt-il donc bien poſſible à l'homme de ſe rendre heureux tout ſeul? Dès qu'il vit avec d'autres hommes, n'a-t-il pas un beſoin continuel de leur affection, de leurs ſecours, de leurs lumieres, de leurs conſeils, de leurs talents? Aimer ſa femme, ſes enfans, ſes parens, ſes amis, ſes concitoyens, ſa patrie, n'eſt-ce pas s'aimer ſoi-même? Les hommes les plus puiſſants & les plus pervers ont beſoin de quelqu'un, & ſont forcés d'engager d'autres hommes à ſeconder leurs projets. Les voleurs, les brigands, les tyrans eux-mêmes ſont forcés de s'aſſervir à des devoirs; ils ſentent qu'ils ſont obligés de les obſerver, au moins à

l'égard de ceux dont ils ſavent que l'aſſiſtance eſt néceſſaire à leurs deſſeins pervers.



CHAPITRE VII.

Des devoirs de l'homme ou de l'obligation Morale.

LE beſoin que les hommes vivants en ſociété ont les uns des autres fait naitre des rapports qui ſubſiſtent entr'eux, & de ces rapports découlent leurs devoirs.

LES devoirs de l'homme ſont les moyens que par la néceſſité des choſes, il eſt forcé de prendre pour obtenir le bien-ètre vers lequel il tend ſans ceſſe. Si l'homme s'aime lui-mème, s'il veut ſe conſerver, s'il veut rendre ſon exiſtence heureuſe, il eſt forcé de ſuivre les moyens que la nature lui fournit pour obtenir ce but. Ainſi tout lui prouve qu'il doit s'abſtenir des objets ou des actions qui, ſoit immédiatement, ſoit par leurs conſéquences, pourroient endommager ſon ètre ou nuire à ſa félicité. Voilà le vrai fondement des devoirs de l'homme envers lui-mème. Voilà la ſource naturelle de la tempérance, de la modération, de la retenue, néceſſaires à l'homme, lors mème qu'il vit tout ſeul. L'expérience, la raiſon, la vérité ſont néceſſaires à tout homme & doivent régler ſa conduite, dans quelque poſition qu'il ſe trouve.

LES devoirs de l'homme en ſociété ſont les moyens qu'il eſt forcé de prendre pour engager

les êtres qui l'entourent, ou dont les actions peuvent influer ſur lui, à concourir à ſa propre félicité ou à s'unir d'intérêts avec lui. Or chacun de ces êtres exige de ſon côté que l'on contribue à ſa félicité particuliere ; d'où il ſuit évidemment que tout homme doit quelque choſe à ceux deſquels dépend ſon bonheur perſonnel. Les membres de toute ſociété, de toute famille, de toute nation ſont dans un commerce continuel d'échanges ; ils comparent ſans-ceſſe le prix qu'on exige d'eux, c'eſt-à-dire leur travail, leurs ſecours, leurs bienfaits, leur eſtime, leurs reſpects, leurs ſentimens favorables ou défavorables, aux avantages qu'on leur procure ou qu'on leur donne lieu d'eſpérer, ou aux déſavantages qu'on leur fait éprouver. Par la néceſſité même des choſes, ils aiment, reſpectent, admirent ceux qui leur procurent du bien-être & du plaiſir, ils mépriſent ceux qu'ils trouvent inutiles, ils déteſtent ceux qui ne leur ſont que du mal.

L'OBLIGATION morale eſt la néceſſité d'être utile à ceux que nous trouvons néceſſaires à notre propre félicité, & d'éviter ce qui peut les indiſpoſer. Si tous les hommes ont pour fin leur bien-être, ils ſont obligés d'agir d'une façon capable de le leur procurer ; ſous peine de manquer leur but, & de rencontrer le mal au lieu du bien qu'ils déſiroient. Si une vérité morale eſt ſuſceptible d'être invinciblement démontrée c'eſt que, *toute obligation eſt fondée ſur le beſoin d'obtenir un bien & d'éviter un mal.* C'eſt donc montrer une ignorance complette de la nature humaine que de nous parler d'une obligation déſintéreſſée, dépourvue de motifs rélatifs à nous-mêmes ou fondés ſur notre intérêt perſonnel.

LES Théologiens ont prétendu que, pour que

les devoirs de la morale fuſſent obligatoires pour nous, il falloit qu'ils fuſſent annoncés par la Divinité, vû que le ſouverain créateur des hommes a ſeul droit de leur impoſer des loix qui les obligent; mais ce qui vient d'être dit, ſuffit pour faire voir que les devoirs de la morale étant fondés ſur la nature même de l'homme, & découlant des rapports qui ſubſiſtent entre lui & ſes aſſociés, ils ont le pouvoir & le droit d'obliger. Quelque origine que l'on ſuppoſe aux êtres de l'eſpece humaine, dès que leur nature les force de chercher le bien-être & de craindre le mal, ils ſe trouvent obligés de ſe ſoumettre aux devoirs que la nature leur impoſe & que l'expérience leur fait connoître, ſans aucuns ſecours ſurnaturels; & cela ſous peine d'être privés des avantages qu'ils auroient obtenus, s'ils s'y fuſſent conformés. Le mépris, la haine, les chatimens de la Societé ou de tous ceux à qui le méchant fait du mal, ſont la punition ou la ſuite néceſſaire du tort qu'il cauſe au mépris de ces devoirs; de même que l'eſtime & la tendreſſe des hommes ſont la récompenſe néceſſaire qu'ils décernent à ceux qui les rempliſſent avec fidélité.

Si l'eſtime & l'affection de ſes ſemblables ſont utiles, néceſſaires, agréables à l'homme en ſocié- té, la privation de ces choſes eſt pour lui une privation du bien-être; un châtiment véritable. La crainte de ce châtiment en impoſe bien plus que celle des ſupplices éloignés que la religion ſuppoſe dans une autre vie, à laquelle les hommes ne ſongent gueres, toutes les fois que des paſſions fougueuſes ou des habitudes enracinées les ſollicitent au mal. L'opinion publique, l'intérêt de la réputation, la crainte du reſſentiment des

êtres qui nous entourent, font des motifs bien plus puiſſants, que les ſpéculations vagues & les terreurs incertaines, dont la ſuperſtition accable les mortels. L'opinion qui attache de la gloire au courage, & de la honte à la poltronerie, n'a-t-elle pas maintenu parmi les hommes des combats ſinguliers, nonobſtant les ſupplices éternels dont la Religion menace tous ceux qui périſſent en duels, & malgré la rigueur des loix humaines contre ceux qui en réchappent. Tant de ſcélérats que la crainte de l'échaffaut ne peut pas contenir en ce monde, ſont-ils mieux contenus par les feux de l'enfer dont on les menace dans l'autre? Enfin pour peu qu'on ouvre les yeux, on demeurera convaincu que les hommes en général craignent beaucoup plus les jugemens des hommes, dont ils ſont ſûrs, que les jugemens de Dieu, dont ils doutent ſouvent, & que d'ailleurs ils ſavent que l'on peut éluder ; leurs intérêts préſents & connus les touchent infiniment plus que des intérêts futurs, dont ils ne peuvent ſe former des idées bien préciſes. L'opinion eſt plus forte que les Rois & que les Dieux.

Pour convaincre les hommes, la Morale doit toujours leur préſenter des intérêts ſenſibles. Un homme eſt toujours en droit de demander quel motif on lui donne pour faire ce qu'on lui propoſe ; & pour l'y déterminer efficacement, le Moraliſte doit être en état de lui prouver que ſon propre intérêt l'exige. C'eſt à l'expérience, à la réflexion, à la raiſon qu'il appartient de lui faire connoître ſi les motifs qu'on lui préſente ſont réels ou non. Si le but de tout agent moral eſt de ſe rendre heureux, le devoir & l'intérêt de l'être raiſonnable veulent qu'il choiſiſſe les moyens néceſſaires pour

obtenir le bonheur : voilà la ſource véritable de l'obligation morale.

Dans nos ſentimens pour les êtres avec qui nous avons des rapports, & dans notre conduite à leur égard, nous conſultons toujours le beſoin que nous avons d'eux ; l'utilité dont ils ſont pour nous ; en un mot notre intérêt ; & nous trouvons que nos devoirs envers eux ſont d'autant plus néceſſaires, plus ſacrés, plus inviolables, c'eſt-à-dire d'autant plus obligatoires, qu'ils nous ſont plus utiles, c'eſt-à-dire plus néceſſaires. Ainſi les devoirs d'un fils envers ſon Pere ſont les plus ſacrés de tous, parce que ſon Pere eſt de tous les hommes le plus néceſſaire à ſon bonheur. Ainſi nous aimons notre Pays plus qu'un autre, parce que c'eſt ce pays qui renferme les objets les plus intéreſſants pour nous. Ainſi nous avons plus d'attachement pour nos amis, que pour des inconnus ou des indifférents, parce que nous les trouvons plus néceſſaires à nous-mêmes. En un mot, notre prédilection & nos obligations ont toujours pour motif la ſupériorité des avantages dont quelques hommes nous mettent à portée de jouir. C'eſt ſur ce principe que nous regardons l'ingratitude pour un Pere, pour un Bienfaiteur, pour la Patrie comme une diſpoſition odieuſe, comme une trahiſon, comme une violation manifeſte des devoirs les plus faits pour nous obliger ou les plus indiſpenſables.

Par une ſuite néceſſaire de l'amour que tout homme a pour lui-même, il proportionne ſon affection ou ſa haine au bien ou au mal qu'il éprouve de ſes ſemblables. Le citoyen ne peut aimer ſa Patrie qu'en raiſon des avantages qu'elle lui procure : ſi elle ne lui en procure aucuns, il ſe réfroi-

dit néceſſairement pour elle. Ne lui procure-t-elle que du chagrin, ſon cœur ſera complettement aliéné. Il ne peut y avoir de bons citoyens que ſous un gouvernement équitable qui fait jouir la Société & ſes membres des avantages qu'ils ont droit d'en attendre. L'homme ceſſe d'aimer ſa propre vie, dès qu'elle ne lui offre rien d'agréable.

Si le bonheur eſt le lien qui unit les hommes entr'eux, le malheur relâche, briſe les obligations ou les devoirs qui les uniſſent les uns aux autres. Aimer ſincérement ce qui nous afflige, eſt une choſe totalement contraire à la nature humaine. Nous ne voyons ſi ſouvent les hommes ſi peu fideles à leurs devoirs, que parce que ces devoirs répugnent à leur nature. Les Princes, les Grands, les Peres, les Epoux, les Maitres ont-ils droit de ſe plaindre de n'être point aimés, tandis que ſouvent ils ne font rien pour s'attirer l'amour, & qu'ils font tout ce qu'il faut pour ſe rendre indifférents ou haïſſables? Pour être aimé des hommes, il faut leur faire du bien. C'eſt en cela que conſiſte la vertu, qui ſeule peut ſervir de baſe à la félicité générale & particuliere.

Voyez Partie III. ch. XI.



CHAPITRE VIII.

Examen des idées des Moraliſtes ſur la vertu.

La vertu eſt une diſpoſition habituelle à faire ce qui contribue au bonheur des êtres de notre eſpece, & à s'abſtenir de ce qui peut leur nuire.

Les ouvrages des Moraliſtes ſont remplis des éloges les plus juſtes & les plus pompeux de la vertu ; cependant il en eſt tres peu qui nous en aient donné des idées propres à fixer notre eſprit. Platon, toujours guidé par une imagination Poétique, ſans nous apprendre poſitivement en quoi la vertu conſiſte, n'a fait que la perſonnifier. *La vertu*, ſelon lui, *eſt ſi belle que, ſi elle pouvoit être vue des yeux du corps, tous les hommes ſeroient épris de ſes charmes*, mais en quoi peuvent conſiſter ces charmes, ſi ce n'eſt dans les biens qu'elle procure ? Nos yeux ne ſont épris d'une femme aimable, que parce qu'elle fait naître en nous l'idée des plaiſirs qu'elle eſt capable de nous faire goûter. La vertu n'a des attraits, que pour ceux qui ont appris à connoitre les avantages infinis qu'elle nous procure : elle ne nous préſenteroit qu'un mot vuide de ſens, & les éloges qu'on en feroit n'auroient aucun fondement, ſi par vertu l'on ne déſignoit aucune façon de penſer ou d'agir avantageuſe aux hommes, conforme à leurs intérêts, néceſſaire à leur bien-être & à leur ſûreté. Il n'eſt rien d'aimable & d'eſtimable pour les êtres de l'eſpece humaine, dont le mérite ou le prix ne dérive des biens qu'il leur procure. Les plus grandes vertus ſont évidemment celles, dont il réſulte les plus grands avantages pour l'homme.

Quand on nous dit que *la vertu eſt déſirable pour elle-même* ; qu'elle eſt *ſa propre récompenſe* ; qu'elle doit être aimée à cauſe de ſa valeur intrinſeque, &c. ſi nous voulons attacher du ſens à ces façons de parler, il faut entendre par là que la vertu nous intéreſſe par l'influence néceſſaire qu'elle a ſur notre félicité. Par exemple, lorſque Cicéron nous dit que *la juſtice n'exige aucune récompenſe &*

qu'on ne la désire que pour elle-même (24) cette proposition signifie que la justice nous paroît désirable, parce qu'elle nous assure les avantages que nous avons droit de prétendre, ou sert à nous maintenir dans la possession des choses nécessaires à notre bonheur. Nous aimons la justice à cause de son utilité, comme nous aimons notre maison, parce qu'elle nous garantit des injures de l'air & nous procure des commodités. C'est le maintien de la Société qui donne son prix à la justice.

Le même orateur nous dit *qu'il est des choses qui nous séduisent par leur propre force sans nous attirer par aucun profit, mais seulement par leur propre dignité ; telles sont la vertu, la science, la vérité* (25). Mais tout ce qui nous attire ou nous séduit, nous présente nécessairement l'idée de quelque avantage ou profit, soit réel soit imaginaire. La dignité d'une chose ne peut consister que dans son utilité. La vertu nous attire, parce que nous savons qu'elle contribue à notre félicité. La science nous attire, parce qu'elle satisfait notre curiosité, & donne de l'activité à notre esprit. La vérité nous attire, parce qu'elle est nécessaire à nôtre conduite, en nous faisant connoître les qualités des choses que nous devons chercher ou fuir. Les anciens ont eu des notions si subtiles & si métaphysiques de la vertu, qu'il est souvent difficile de les suivre dans leurs écarts sublimes.

C'est de son utilité que la vertu tient tout son

(24) *Justitia nil expetit pretii, nil præmii, per se igitur expetitur.* V. Cicer. de Legibus.

(25) *Est quiddam quod suâ vi nos alliciat ad se se, non emolumento captans aliquo, sed trahens sua dignitate : quod genus virtus ; scientia, veritas.* Cicer. ibid.

prix. Elle ne feroit qu'un mot vuide de fens, & notre eftime n'auroit aucun fondement véritable, fi elle n'étoit avantageufe au genre humain. Nous eftimons, nous approuvons la vertu, parce qu'elle nous annonce toujours dans ceux qui la poffedent, des difpofitions favorables à notre efpece, que nous défirons de rencontrer dans les êtres avec qui nous vivons. Nous aimons les actions vertueufes, parce qu'elles font bonnes; mais ces actions ne font bonnes, que par les biens qu'elles nous procurent.

Ainsi rien de plus chimérique que cet amour défintéreffé pour la vertu, dont plufieurs Moraliftes anciens & modernes nous parlent dans leurs ouvrages. Nous aimons la vertu, parce que nous nous aimons nous-mêmes, & tout ce qui contribue à notre propre félicité. *Nous devons aimer la vertu pour elle-même*, feroit une phrafe dépourvue de fens, fi elle ne défignoit pas que nous devons aimer ce qui eft néceffaire à notre bonheur, & ce qui nous rend chers aux êtres de notre efpèce. *La vertu eft fa propre récompenfe*, fignifie que dès qu'un homme a de la vertu, il eft affuré d'être un objet agréable pour ceux qui éprouvent les effets de fes difpofitions; qu'il peut compter fur leur amour; qu'il peut légitimement s'eftimer & s'applaudir lui-même de la poffeffion des qualités qui lui donnent des droits inconteftables à l'affection des autres. *La dignité de la vertu* confifte dans la jufte confiance & la noble fierté que doivent infpirer des qualités utiles, des actions louables, des difpofitions cheres à tous les êtres de notre efpece.

Quelques Moraliftes prétendent que nos fentimens d'amour pour la vertu font entiérement défintéreffés, ou ne fuppofent aucun retour fur nous-

mèmes. Ils se fondent sur ce que nous admirons des vertus dont nous ne pouvons être les objets; sur ce que nous sommes touchés des actions généreuses des hommes vertueux de l'antiquité, quoique ces actions ne nous procurent aucune utilité présente. Mais ces sentimens & ces jugemens sont évidemment dictés par l'intérêt. Nous découvrons promptement l'utilité, ou les avantages qui ont dû résulter de ces actions pour l'espèce humaine dont nous faisons partie; nous sommes flattés de ce qui la montre en beau, nous nous substituons à la place de ceux qui ont été les objets de ces actions, ou de ceux qui les ont faites; nous en sommes les témoins en imagination. Nous nous faisons Romains quand on nous parle des vertus des Titus, des Trajans, des Antonins. Nous nous identifions avec les Grecs, lorsque nous lisons avec transport les efforts généreux de ces champions de la liberté qui périrent aux Thermopyles. Par le même principe, notre cœur est révolté des cruautés d'un Tibere, d'un Caligula, d'un Néron. Leur idée fait sur nous la même impression que ce qu'on nous raconte d'un monstre dangereux ou d'un serpent énorme qui n'auroit pourtant jamais menacé notre existence. Un cœur sensible, une imagination vive, exercés par l'expérience & la réflexion, nous font prendre part aux plaisirs & aux peines de tous les êtres de notre espece; une ame honnête s'intéresse à tout ce qui touche les hommes; elle se réjouit ou gémit avec eux en esprit de leurs infortunes, sans même être à portée de les sentir.

Les Théologiens ne reconnoissent pour vertueuses que les actions conformes à la volonté divine, ou qui plaisent à leur Dieu; ils condamnent

impitoyablement ou méprisent toutes celles qui n'ont que l'utilité ou l'intérêt des hommes pour objet. Mais nous leur demanderons, avec Socrate, si les actions plaisent aux Dieux parce qu'elles sont bonnes, ou si ces actions ne sont bonnes que parce qu'elles plaisent aux Dieux? (26) ils nous répondront, sans-doute, que c'est uniquement la volonté divine qui rend les actions méritoires & bonnes. Néanmoins, s'il est vrai que Dieu soit infiniment bon & qu'il veuille le bonheur de ses créatures, nous devons en conclure que les actions utiles à l'espece humaine sont les seules conformes à sa volonté & qui puissent lui plaire; de plus nous devons supposer que les vertus contraires au bien de la Société, ou celles qui répugnent à la nature de l'homme, doivent souverainement déplaire à ce Dieu, que l'on n'appelle infiniment bon, que parce qu'on lui attribue une bienveillance infinie pour nous.

Ces réflexions peuvent servir à fixer nos jugemens sur un grand nombre de vertus, d'actions & de perfections que la Religion nous vante comme agréables à la Divinité, tandis que non seulement elles ne procurent aucuns avantages à la Société, mais qu'elles sont même diamétralement opposées à son utilité & à son bonheur. C'est ainsi que la Morale Religieuse érige en vertus sublimes la crédulité, le renoncement à la raison, l'abjection, le mépris & la haine de soi, la lâcheté, la fuite du monde, la mortification, l'inutilité. C'est ainsi qu'elle fait un mérite du zèle persécuteur, de l'intolérance, de l'insociabilité, &c.

Enfin les anciens, comme nous l'avons déjà

(26) Voyez Platon. Dialog. d'Eutiphron.

remarqué, ont donné fauſſement le nom de vertu à une paſſion déſordonnée pour la Patrie, fanatiſme qui fit ſouvent des héros Grecs & Romains de très mauvais citoyens du monde, c'eſt-à-dire des hommes très cruels, très injuſtes, très inhumains envers les autres nations, par conſéquent coupables aux yeux de la droite raiſon.

GARDONS nous donc d'approuver ces vertus locales & fictives, dont le mérite & l'utilité ne ſe fondent que ſur les intérêts particuliers de quelques hommes injuſtes, & heurtent de front les intérêts les plus ſenſibles du genre humain. Il n'exiſte point de vertu ſans utilité: mais ce n'eſt point l'utilité d'un individu, d'un corps, d'une nation qui lui donne ſon prix: c'eſt l'utilité générale des hommes, c'eſt ſa conformité avec les intérêts permanents de la race humaine. Il n'eſt aucun mortel qui ne reconnoiſſe l'utilité de la juſtice, & qui n'en ſente le beſoin; cependant elle lui déplait, dès qu'elle s'oppoſe à ſes paſſions ou à ſes appétits déréglés; elle n'en eſt pas moins utile & conforme aux intérêts véritables de notre eſpece, & même de ceux qu'elle contrarie quelquefois. Les hommes les plus injuſtes envers les autres, exigent pourtant que l'on ſoit juſte à leur égard, & ſentent le beſoin qu'ils ont de l'équité. C'eſt ainſi que la vertu arrache les ſuffrages de ceux mêmes qui ſemblent la mépriſer, & réunit les hommages de tout le genre humain.

CELA poſé, nous n'appellerons vertu que ce que l'expérience, la réflexion, la raiſon nous montreront en tout tems, en tous lieux, conforme à l'utilité générale & réelle des habitans de la terre. Les hommes ſont ſujets à ſe tromper dans les qualités qu'ils appellent vertus; mais ils ne ſe tromperont

jamais, quand ils donneront ce nom à celles dont il réſultera pour nous des avantages permanents.

QUOIQUE nous aimions la vertu, parce que notre bonheur y eſt évidemment attaché, l'amour que nous avons pour elle ne doit pas être regardé comme un ſentiment inné; il prouve ſeulement que les hommes éclairés par l'expérience & la raiſon, ſentent qu'ils doivent aimer ce qu'ils jugent néceſſaire à leur conſervation & à leur bonheur; pour aimer la vertu, il faut en connoître la nature & les effets; bien des gens déſignent ſous ce nom quelque choſe qu'ils ſavent en gros pouvoir contribuer à leur félicité, mais qu'ils ſont rarement en état de définir.

LA vertu & l'amour de la vertu ſont évidemment dans l'homme, des diſpoſitions acquiſes; il ne naît pas vertueux, il eſt propre à le devenir & à prendre du goût pour la vertu. *Il faut*, dit Séneque (27), *apprendre la vertu; la bonté eſt un effet de l'art.* Une bonne éducation ſeme dans les cœurs la vertu, la cultive, en fait contracter l'habitude, rend ſa pratique facile, l'identifie avec nous, la rend néceſſaire à notre bonheur, & fait que nous la prenons pour regle dans notre conduite. Cette vertu que tout le monde admire ſur parole, dont peu de gens ont des idées préciſes, & bien moins encore ils pratiquent, n'eſt ſi rare, que parce que ſouvent on ne nous en donne que des idées très fauſſes, & qu'au lieu de nous en inſpirer le goût, tout ſemble ne la montrer aux hommes, que comme très contraire à leurs intérêts. Pour ſe faire des idées vraies de la vertu, il faut ſe dégager des préjugés; pour en connoitre les avantages, il

(27) *Diſcenda virtus, ars eſt bonum fieri.*

faut la méditer ; il faut avoir éprouvé les douceurs qu'elle répand dans les ames, pour l'aimer sincérement & ne s'en jamais départir. *Il faut*, dit Cicéron, *de l'habitude & de l'exercice pour nous apprendre à bien raisonner nos devoirs.* (28) Plus nous aurons de lumieres, & plus nos pas seront sûrs dans le chemin de la vertu.

Rien de plus difficile que de faire un homme de bien, d'un homme léger qui ne réfléchit point, qui toujours dissipé, ne rentre point en lui-même, dont le cœur & l'esprit n'ont point été cultivés. Le plus grand nombre des hommes n'est-il pas dans ce cas? Nous ne tarderons pas à faire voir ce que l'on doit penser de l'opinion de ceux, qui prétendent que l'amour de la vertu ou le goût du *beau moral*, sont en nous des sentimens innés. En consultant l'expérience journaliere, ne devroit-on pas être plutôt tenté de croire que l'amour du vice & le goût du mal moral sont des sentimens inhérents à l'homme? Cependant ni l'une ni l'autre de ces opinions n'est vraie; l'homme est une masse de cire, dont on fait ce qu'on veut; il est si souvent vicieux, parce qu'on ne lui a point appris à connoître le prix de la vertu; parce que sa raison n'a été que rarement cultivée; parce que tout conspire à lui donner le change sur la route qui conduit au bonheur. Le prix de la vertu ne consiste que dans l'utilité : le goût pour la vertu ne peut avoir pour base que la connoissance de ses avantages dans le commerce de la vie. S'il

(28) *Consuetudo exercitatioque capienda, ut boni ratiocinatores officiorum esse possimus.* Philon le juif dit que les gens de bien sont les *athletes de la vertu*. St. Jean Chrysostome dit que *s'exercer à la vertu, c'est comme s'exercer à la Lutte.*

S'il eſt vrai que nous ne puiſſions point aimer ce qui nous eſt inconnu (29), nous ne pouvons aimer la vertu que d'après la connoiſſance des biens qu'elle nous procure ; ainſi nous aimons la vertu lorſque nous avons appris que notre bien y eſt attaché, de même que nous aimons la ſcience, parce qu'elle nous fournit des idées agréables & des vérités utiles ; nous aimons ces vérités ; parce qu'en nous éclairant, elles contribuent à notre bonheur. En un mot, ſous quelque point de vue qu'on enviſage les choſes, c'eſt toujours notre utilité, notre intérêt, le déſir de nous rendre heureux, qui nous fait aimer ou haïr les objets : ces ſentimens, conformes à notre nature, ne peuvent être condamnés que par ceux qui n'ont aucune idée de cette nature.

Rien n'eſt donc plus conforme à la nature de l'homme, que d'aimer la vertu ; puiſque rien n'eſt plus naturel que d'aimer ce qui contribue à la conſervation & au bien-être de l'eſpece humaine. Les hommes aiment la vertu & haïſſent le vice, par la raiſon même qu'ils cherchent le plaiſir & fuient la douleur. Le bien eſt ce qui eſt conforme à notre nature ; le mal eſt tout ce qui s'y trouve contraire.

Presque tous les anciens Philoſophes ont reconnu ces vérités ſimples : en conſéquence ils ſe ſont accordés à regarder la vertu comme le *ſouverain bien* de l'homme. Suivant Zénon la perfection de l'homme conſiſte à vivre conformément à la nature, ce qui eſt vivre d'une façon vertueuſe, vû que c'eſt à la vertu que la nature

(29) *Ignoti nulla cupido.*

nous conduit (30). Or cette nature invite sans cesse l'homme à chercher son bien-être, elle le lui procure nécessairement, quand il consulte sa raison.

La Morale d'Epicure, si injustement décriée par les adversaires de ce grand Philosophe, tend évidemment, mais par une route différente, au même but que celle du fondateur de la secte stoïque. En plaçant le souverain bien dans la volupté, Epicure ne prétendoit pas inviter à la débauche, au vice, à la dissolution des mœurs, qui, loin d'etre conformes à la nature d'un être intelligent, ne sont propres qu'à le conduire à une perte certaine; il invitoit à la vertu, qui seule peut procurer à l'individu comme à la Société le contentement intérieur, le repos, la jouïssance durable des biens que la nature leur fait desirer. Le Stoïcien s'efforçoit de conduire l'homme au bonheur par une route pénible, raboteuse, propre à le décourager; Epicure lui en traçoit une plus facile, plus naturelle, plus propre à l'attirer. Le premier, pour rendre l'homme vertueux ou conforme à la nature, combattoit cette nature, prétendoit l'étouffer; rendoit l'homme malheureux; l'autre lui montroit que la vertu n'est point incompatible avec le bien-être, & que pour y parvenir, il ne falloit que suivre la pente aisée que la nature indique à l'être raisonnable. L'un croyoit que pour rendre l'homme heureux, il falloit le dénaturer, lui ôter ses

(30) Voyez Diogène Laert. *La regle de la vie*, dit Arrien, *est de faire tout ce qui est conforme à la nature*. Selon Cicéron, *être vertueux, c'est vivre selon la nature de l'homme.* (VIVERE EX HOMINIS NATURA.)

paſſions, le rendre parfaitement inſenſible; l'autre a cru qu'il falloit diriger ſes paſſions, les régler, les faire ſervir à ſon bonheur. Zénon n'a eu que des idées vagues ou fauſſes de la nature, à laquelle il vouloit que l'homme ſe conformât. Epicure a voulu que l'homme ſe conformât à ſa propre nature, qui réglée par la raiſon, eſt en état de lui procurer la *volupté pure*, c'eſt-à-dire la félicité permanente qui fait l'objet de ſes vœux.

A l'exemple de Zénon & de ſa ſecte chagrine, bien des Moraliſtes, & ſur-tout nos Théologiens, ont fait de la vertu un phantôme, bien plus propre à effrayer qu'à ſéduire. A la vue de la perverſité qui regne dans le monde, ils ont voulu que l'homme pour être heureux, briſât tous les liens qui l'uniſſent à ſes ſemblables; renonçât aux objets qui excitent leurs deſirs; s'armât d'une indiférence totale pour tout ce qui les intéreſſe. En un mot, la morale des Stoïciens, ainſi que celle des Chrétiens, ſemble s'être propoſé, non-ſeulement de ſéparer l'homme des autres, mais encore de le ſéparer de lui-même. D'après de tels principes le ſage des Stoïciens, ainſi que le parfait Chrétien, ou fut un être de raiſon ou fut un homme inutile. L'enthouſiaſme peut bien exalter pour quelques inſtants l'eſprit humain, au point de lui faire entreprendre de s'élever au deſſus de lui-même; mais malgré tous ſes efforts, il eſt bientôt forcé de ſe remettre à ſa place, d'où la chaleur de ſon imagination prétendoit le tirer. Rien de plus inſenſé, que de combattre la nature; tôt ou tard elle emporte la victoire & punit les efforts qu'on fait pour l'étouffer. Rien de plus extrava-

gant, que de chercher le bien-être, en se rendant misérable; rien de plus ridicule, que d'inviter à la vertu; en ne la montrant que sous des traits désagréables. Rien de plus opposé à la vertu réelle & au bien de la Société, que d'exhorter l'homme à s'isoler, à se détacher des êtres sur lesquels sa vertu doit s'exercer. La vraie morale, ainsi que la vraie politique, est celle qui cherche à rapprocher les hommes, afin de les faire travailler par des efforts réunis à leur bonheur mutuel. Toute morale qui sépare nos intérêts de ceux de nos associés, qui nous endurcit sur leurs peines, qui nous rend insensibles aux objets faits pour nous toucher, est une morale fausse, insensée, contraire à la nature, dont la pratique entraineroit la ruine de la Société.

RIEN n'a jetté tant d'incertitudes dans la morale, que les différens sens que les hommes ont attachés à des mots qu'ils n'avoient pas pris soin de se bien définir. Nous en voyons un exemple dans le mot *nature*, sous lequel les uns désignent la Divinité, ou l'auteur de tout ce qui existe dans le monde, d'autres l'assemblage de tous les êtres qui forment le système de l'univers. D'autres par *nature* entendent l'ordre immuable des choses, résultant des loix constantes des êtres & nécessaires à leur maintien. En morale, il ne peut être question que de la nature de l'homme, c'est-à-dire de ce qui constitue son être, ou l'assemblage des loix d'après lesquelles il agit, se conserve, & se rend heureux.

QUELLES que soyent les spéculations métaphysiques de l'homme sur l'auteur de son être & du monde où il se trouve placé: quelles que soient ses idées sur le principe caché qui le meut &

qu'il appelle son *ame*; soit qu'il suppose cette ame spirituelle & faite pour durer toujours, soit qu'il la croye corporelle, faite pour ne durer qu'un tems, & destinée à périr avec son corps; soit qu'il admette des récompenses & des peines dans une autre vie; sa nature en ce monde sera toujours la même; des opinions ne changent rien à l'essence des choses; quelle que soit l'origine & la destinée de l'homme, il ne pourra jamais douter que dans chaque instant de sa durée présente il ne soit forcé par sa nature de desirer le bien, le plaisir, la vertu, la conservation de son être, & de craindre le mal, la douleur, le vice, la destruction de son être. Ces sentimens inhérents à la nature humaine constituent les passions, qui toutes se résolvent en amour ou en haine; en desirs du bien & en craintes du mal.

Ainsi les passions sont essentielles à l'homme, inhérentes à sa nature, nécessaires à sa conservation & à son bien-être, & ne peuvent être anéanties; un homme sans passions ou sans désirs, cesseroit d'être un homme: si l'on pouvoit supposer un être de cette espece, il n'auroit aucuns motifs ni pour se conserver ni pour agir. Parfaitement détaché de lui-même, comment pourroit-on le déterminer à s'attacher à d'autres? Un homme indifférent sur-tout, privé de passions, qui se suffiroit à lui-même, ne seroit plus un être sociable; il ne connoitroit ni rapports ni devoirs envers les autres; il n'y auroit plus de morale pour lui; rien ne le porteroit à la vertu, qui n'est que la communication du bonheur. D'où l'on voit que le sage du Stoïcisme, ainsi que le *saint* ou l'homme parfait du Christianisme, ne seroient pas des êtres *conformes à la nature*, mais seroient de vraies sta-

tues, inutiles au genre humain, & qui ne frapperoient les autres hommes que par leur bizarrerie & leur singularité.

L'HOMME ne peut être indifférent sur son propre bonheur : il a besoin de ses semblables pour obtenir ce bonheur ; il a besoin de ses propres désirs & de ses passions, pour se procurer le bien, pour écarter le mal, ou pour se conserver ; il a besoin des passions & des désirs des autres, pour les exciter à seconder les siens. La Société a besoin des passions de ses membres pour les inviter à travailler à sa conservation ; elle n'auroit aucuns motifs pour faire agir des êtres totalement indifférents sur leur propre félicité. Un homme sans intérêts ne seroit aucunement disposé à s'occuper des intérêts des autres. Un être sociable doit donc avoir des passions & des desirs ; le mauvais usage de ces passions, soit pour lui-même, soit pour les autres, s'appelle vice ou folie ; leur bon usage s'appelle vertu. Sans passions, la Société ne pourroit point subsister. La Société, dit Séneque, ressemble à une voûte qui se soutient par l'obstacle même que se font mutuellement les pierres dont elle est composée. (31)

(31) *Societas nostra lapidum fornicationi simillima est, quæ casura nisi invicem obstarent, hoc ipso sustinetur.* V. SENEC. EPIST. 96.



CHA-



CHAPITRE IX.

Du Goût, du Bon, du Beau, de l'Ordre, de l'Harmonie en Morale.

SI, comme on a déjà pu le remarquer plus d'une fois, la plupart des Moralistes ne nous ont pas donné des idées claires des choses, ils leur ont assez souvent substitué des mots vagues, auxquels il est quelquefois difficile d'attacher des notions certaines. A force de métaphysique & de subtilités, la science faite pour être la plus simple, la plus à portée de tous les hommes, est devenue un jargon inintelligible pour les esprits mêmes les plus exercés. Il est donc à propos d'examiner ce que les Moralistes anciens & modernes ont prétendu désigner par les expressions de *Goût moral*, *d'Instinct moral*, de *Beau moral*, *d'Ordre & d'Harmonie* que nous rencontrons dans leurs ouvrages, & qu'ils n'ont point pensé à définir, au moins d'une façon assez précise, pour être saisie par le grand nombre des lecteurs. Ces Philosophes semblent communément être partis dans leurs systêmes de la supposition des *idées innées*, que l'illustre Locke a sagement reléguées dans la poussiere de l'école. (32)

(32) Mr. Warburton définit le sentiment moral, *une approbation du bien & une horreur pour le mal dont l'instinct & la nature nous previennent antérieurement à toute réflexion sur leur caractere & leurs conséquences.* Mr. Hutcheson dit, que *chacun en y réfléchissant attentivement peut se convaincre qu'il existe*

La dispofition qui fait qu'un homme dont le cœur eft fenfible, dont la tête eft accoutumée à penfer, à combiner des idées, à faire des expériences morales, fe trouve agréablement affecté à la vue ou au récit d'une action vertueufe, & éprouve au contraire un fentiment d'averfion à la vue & au récit d'une action criminelle ou deshonnête, cette difpofition, dis-je, eft évidemment acquife, c'eft un effet de l'habitude, & l'on ne peut pas la regarder comme un fentiment inhérent à l'homme. Toutes nos idées nous viennent des fens. La fréquence des mêmes mouvemens, foit dans les organes de notre corps, foit dans notre efprit, conftitue nos habitudes, & ces habitudes avec lefquelles notre efprit ou notre corps fe font familiarifés, ou fe font comme identifiés, deviennent pour nous des befoins. Notre efprit s'accoutume à penfer, comme notre main à faire des opérations méchaniques. L'habitude & l'exercice font des penfeurs, des gens de goût, des philofophes; de même qu'ils font des peintres, des ftatuaires, des artifans, &c.

Habitué de bonne heure, foit par l'éducation, foit par l'opinion publique, foit par notre propre expérience & nos réflexions, à faifir les rapports des chofes, à fentir leurs avantages ou leurs défavantages, à louer ou à blamer certaines actions, notre efprit fe fait une fuite d'idées, un fyftême qui lui devient habituel & familier & dont il ne

exifte en lui une détermination naturelle & immédiate qui porte à approuver certaines affections & les actions qui en font les fuites; ou un fens naturel d'une excellence immédiate qui réfide en elles; fans égard à aucune qualité appercevable par les autres fens ou par le raifonnement. Voyez Hutcheson, Inquiry concerning virtue. Tom. I. p. 58. C'eft fur un pareil galimathias que quelques modernes ont bâti des fyftêmes de morale!

peut plus ſe départir ſans la plus grande peine. Voilà pourquoi les hommes tiennent ſi fortement à leurs opinions vraies ou fauſſes, auxquelles ils ſe ſont accoutumés à croire que leur bien-être étoit attaché.

C'EST, comme on l'a dit ailleurs, à l'éducation, à l'exemple, à l'autorité de nos inſtituteurs & de nos maîtres, que nous devons nos opinions, & ſouvent ces opinions ſont dépravées ou très contraires à la vérité, à la raiſon, à notre utilité réelle. Un enfant élevé chez des anthropophages, apprendroit à voir ſans horreur manger de la chair humaine, tandis qu'un enfant élevé dans une Société policée, frémiroit au ſeul récit d'une ſemblable barbarie. Un Portugais nourri dans les principes d'une ſuperſtition atroce, aſſiſte avec plaiſir à ces *actes de foi* dans leſquels on brûle des hérétiques. Un anglois plus humain ne pourroit pas ſoutenir la vue de cet infâme ſpectacle, dont le récit ſuffiroit pour le remplir d'indignation & d'horreur. Un homme du vulgaire attachera communément l'idée de la gloire à des batailles & à des conquêtes qui font gémir le ſage ſur les folies cruelles de ceux que l'on prend pour des héros.

PAR où pourrons-nous juger de la bonté ou de la perverſité de ces façons ſi différentes de voir & de ſentir les mêmes actions? C'eſt par leur utilité, par leur conformité avec les intérêts de notre eſpece, par leur analogie avec la nature humaine; enfin par les effets qui en réſultent pour notre félicité véritable. C'eſt d'après ces comparaiſons que notre ſentiment moral, ou notre goût moral ſera fixé. Cultivé par l'habitude ou devenu familier à notre eſprit, nous l'exercerons avec une très grande promptitude, ou ſi l'on veut *par instinct.*

Le goût moral ne differe en rien du bon goût dans les arts : celui-ci ſuppoſe une aptitude, une fineſſe dans les organes qui ſont dues à la nature, mais qui ont beſoin d'être convenablement exercées ; cet exercice, qui conſiſte dans la comparaiſon fréquente des copies avec leurs modeles, procure aux yeux la faculté de ſaiſir promptement les beautés & les défauts des ouvrages que l'art nous préſente. Le goût moral ſuppoſe pareillement une aptitude naturelle, une délicateſſe, [illegible] dans notre eſprit & notre cœur, qui, étant exercées par l'éducation, nous mettent à portée de ſaiſir promptement les effets avantageux ou nuiſibles des actions, de preſſentir leurs conſéquences, de les approuver ou de les blamer. C'eſt ainſi que nous devenons *connoiſſeurs* en morale, de même que nous devenons connoiſſeurs en peinture, en ſculpture, en architecture, &c. D'apres cette connoiſſance nous jugeons ſainement toute action morale, quand même nous n'en ſerions pas nous-mêmes les objets. Une action noble, grande, généreuſe qui s'eſt paſſée dans l'antiquité, nous cauſe encore aujourd'hui le plus grand plaiſir, & nous touche ſenſiblement, par la même raiſon que la vue d'un beau tableau cauſe le plus grand plaiſir à tout homme de goût ou à tout connoiſſeur en peinture, lors même qu'il n'en eſt pas le propriétaire, & quoiqu'il ignore ſouvent juſqu'au nom de l'artiſte qui l'a fait ou de celui qui le poſſede. Une belle action de l'antiquité nous plait, parce que nous en ſentons l'utilité ; parce que nous nous mettons à la place & de celui qui l'a faite & de ceux qui en ont été les témoins ou les objets ; parce que nous voudrions que les hommes avec qui nous vivons, fiſſent des actions pareilles. Enfin, une action ſu-

blime nous donne une haute idée de notre espece, sentiment toujours fait pour nous exalter & nous plaire. Les actions vertueuses d'un Codrus, d'un Aristide, d'un Socrate font sur un connoisseur en morale, la même impression, que la Venus de Médicis ou l'Antinoüs ou l'Apollon sur un sculpteur ou sur un connoisseur en sculpture, qui dans leurs proportions, leurs formes, leurs contours voyent les ressources d'un art qu'ils exercent & qu'ils ont appris à juger.

Ces réflexions peuvent servir à nous montrer comment se forment en nous les idées du *beau* & du *bon*, qui sont la même chose, & qui désignent toujours ce qui est utile, agréable, avantageux, intéressant pour les êtres de notre espece. Socrate avoit la plus grande raison de demander à son éleve Alcibiade : „ pensez-vous que ce qui est bon ne „ soit pas beau ? n'avez-vous pas remarqué que ces „ qualités sont les mêmes ? la vertu est belle dans „ le même sens qu'elle est bonne...... la beauté du „ corps résulte aussi de la forme qui constitue sa „ bonté ; & dans toutes les circonstances de la vie, „ le même objet est constamment regardé comme „ *beau* & *bon*, lorsqu'il est tel que sa destination „ l'exige ".

En effet nous appellons *bon* ce qui nous procure de l'utilité, du plaisir, du bien-être. Nous appellons *beau* ce qui frappe nos yeux d'une façon assez agréable pour en désirer la durée. Le beau est rélativement a l'œil, ce que le bon & le doux sont rélativement au palais ; ce que l'harmonieux est rélativement à l'oreille ; ce qu'un parfum délicieux est rélativement à l'odorat. Ces dénominations diverses ont été imaginées pour désigner ce qui plait, ou ce qui est bon, utile, agréable pour chacun

de nos ſens. En morale, une action que nous trouvons *bonne* à cauſe de ſon utilité pour notre eſpece, eſt encore appellée *belle* par les mouvemens agréables qu'elle fait naitre dans les cœurs & les eſprits qui la contemplent, c'eſt-à-dire, qui à l'aide de l'expérience & de la réflexion, ont appris à connoître toute l'étendue des avantages qu'elle eſt capable de procurer.

Il n'y a que l'expérience méditée qui nous mette à portée de découvrir les actions avantageuſes, ſoit à nous-mêmes, ſoit aux êtres conſtitués comme nous. A force d'expériences & de réflexions, nous acquérons l'habitude de les apprécier avec célérité, ou d'en ſentir la beauté & la difformité plus ou moins promptement & plus ou moins vivement, en raiſon de notre ſenſibilité naturelle, de notre tempérament, de notre imagination, de la juſteſſe de notre eſprit. Il eſt en morale des hommes ſtupides, dont l'eſprit eſt obtus, dont le cœur eſt difficile à remuer, qui ſont très peu capables de faire des expériences vraies, d'y réfléchir, d'en tirer des conſéquences. Le beau Moral n'eſt pas fait pour être ſenti par des êtres de cette trempe. Nous trouvons des hommes auſſi mal diſpoſés pour le ſentiment du beau phyſique; par quelque vice de leur organiſation particuliere, ils demeurent toute leur vie parfaitement inſenſibles aux beautés de la peinture, de la muſique, & des arts, tandis que ces mêmes beautés raviſſent hors d'eux-mêmes ceux qui, doués d'organes plus fins, les ont convenablement exercés.

Un objet nous paroît beau, lorſque l'aſpect de ſon enſemble produit ſur nos yeux quelque ſenſation agréable, lorſque nous ſouhaitons ſa préſence, ou lorſque, ſans fatiguer notre organe, nous

parcourons avec plaiſir & facilité toutes ſes parties. S'il ne ſe trouve entre ces parties, ni accord, ni proportion, ſi nous ne ſentons pas le but ou l'utilité de l'enſemble, l'objet nous paroît difforme & nous déplaît.

L'ORDRE n'eſt autre choſe que l'accord qui ſe trouve entre les parties d'un tout pour conſpirer à un but. Le beau moral réſulte de l'ordre moral, qui eſt l'accord des volontés & des actions des hommes, pour conſpirer à leur bonheur, le ſeul but que des êtres ſenſibles puiſſent ſe propoſer. L'ordre phyſique dans l'homme, eſt l'accord de toutes ſes parties, d'où réſulte la conſervation de ſon tout, ou l'état que nous nommons la *ſanté.* Un corps politique eſt dans l'ordre, lorſque tous les membres qui le compoſent, concourent fidélement à ſon maintien. Une famille ou ſociété particuliere eſt dans l'ordre, lorſque le pere, la mere, les enfans, les proches, les ſerviteurs conſpirent à la félicité commune. Les actions & les volontés de l'homme iſolé ſont dans l'ordre, lorſqu'elles tendent à le conſerver, à le rendre heureux lui-même. Les actions & les volontés des hommes en ſociété ſont dans l'ordre, lorſqu'il en réſulte la conſervation & le bien-être de l'aſſociation; enfin dans la nature univerſelle les hommes appellent ordre, la ſuite des cauſes & des effets naturels qu'ils trouvent avantageux à leur conſervation & à leur bonheur; ils nomment déſordre, tout ce qui s'oppoſe à leur félicité.

CE qui vient d'être dit nous montre, que ce n'eſt pas ſans raiſon que pluſieurs moraliſtes ont comparé les effets réſultants des actions vertueuſes, à ceux de l'harmonie. Ces actions conſpirent à former dans les ſociétés générales & particulie-

res, un concert dans lequel chacun des membres remplit exactement fa partie. On ne peut douter que cette harmonie réfultante des actions utiles & des volontés bien réglées, ne foit faite pour toucher les ames fenfibles, honnêtes, exercées à la réflexion, qui feules font capables de fentir & d'apprécier le mérite de cette mufique intellectuelle, de même qu'une oreille fenfible & dûment exercée eft feule capable de trouver un grand plaifir dans une mufique bien compofée: ce plaifir n'eft pas fait pour des ames rebelles, difcordantes, ou dépourvues de fenfibilité, telles que font celles qui conftituent les méchants, les ftupides & tant d'hommes légers que l'on ne rencontre que trop communément dans la fociété: des êtres de cette efpece n'ont aucunes idées ni du beau moral, ni de l'ordre moral, ni de l'harmonie morale, ou s'ils en ont, elles font fauffes, conventionnelles, démenties par l'expérience & la raifon.

Les Moraliftes qui regardent le fentiment du bon, du beau moral, de l'ordre, comme inhérent à l'efpece humaine, n'auroient-ils pas dû s'appercevoir que les hommes ne font aucunement d'accord fur les objets, auxquels ils attachent ces idées? On a déjà fait remarquer que des peuples entiers ont quelquefois approuvé, loué, exalté comme bonnes & belles, des actions très-criminelles & très-oppofées à la droite raifon. Les Romains n'ont-ils pas donné le titre de *bons* par excellence à des guerriers féroces, à de vrais fleaux de l'humanité? Des fuperftitions abominables n'ont-elles pas fait adorer des êtres *très bons & très grands*, des Divinités, déteftables par la conduite qu'on leur attribuoit? Chez les anciens & les modernes, ces mêmes fuperftitions n'ont-elles pas introduit

des uſages, capables de faire frémir tous les êtres raiſonnables ? Enfin la barbarie toujours ſubſiſtante dans l'eſprit du plus grand nombre des hommes, ne continue-t-elle pas à leur montrer comme belles, bonnes, eſtimables, un grand nombre de loix, de coutumes, d'inſtitutions qui ſont évidemment contraires à toute raiſon & nuiſibles à la Société ?

Les hommes ne ſont pas plus d'accord dans leurs idées ſur le beau phyſique, que ſur le beau moral. Les différents peuples de la terre n'ont-ils pas des idées tres peu conformes ſur ce qui conſtitue la beauté dans les femmes ? Placez en Nigritie la perſonne la plus admirée en Europe par la blancheur de ſa peau ou la régularité de ſes traits, & elle ne paroîtra peut-être qu'un objet peu déſirable à des Negres, accoutumés à n'attacher la beauté, qu'à la couleur qu'ils ont eux-mêmes. Les choſes qui nous paroiſſent laides, difformes, bizarres, ridicules, ne ſont point telles aux yeux des habitans d'une autre contrée ; nous ne les déſaprouvons ſouvent, que par ce qu'elles ne ſont point conformes à nos idées, à nos uſages, à nos habitudes. C'eſt ainſi que nous trouvons bizarres & ridicules les habillemens, les uſages, les manieres des étrangers, uniquement parce qu'ils different de ceux auxquels nos yeux ſont accoutumés. Nous trouvons déteſtables des mêts, qui ſont trouvés délicieux dans d'autres pays, par la ſeule raiſon que dès l'enfance notre palais ne s'y eſt point accoutumé. Les modes & les uſages de nos ancêtres nous paroiſſent aujourd'hui ſouverainement ridicules, tandis que les nôtres ne le feront pas moins aux yeux de la poſtérité.

Les idées de l'ordre ne ſont pas plus unifor-

mes dans l'esprit des hommes, que celles du beau & du bon. Dans la nature elle-même, ce qui paroît un ordre admirable à quelques individus de l'espece humaine, paroît un désordre affreux à bien d'autres. Les inondations périodiques du Nil sont regardées par l'Egyptien comme un bienfait signalé de la providence, qui se sert de ce moyen pour fertiliser ses champs arides : les débordemens du Danube paroissent un fléau pour les peuples qui voyent que ses eaux entraînent la graisse de leurs terres. Les idées de l'ordre moral varient pareillement dans les têtes des hommes. Combien peu de mortels ont des idées véritables de l'ordre social ; & prennent quelquefois pour de l'ordre, ce qui n'est évidemment qu'un désordre effrayant ! Combien de nations croyent être dans l'ordre, tandis qu'un gouvernement despotique & désordonné exerce sur elles une licence effrénée ; tandis que des loix injustes, des usages absurdes, des mœurs déréglées, des passions discordantes mettent tout en désordre, font qu'il n'existe nulle harmonie entre les membres de la Société, empêchent que ses parties ne conspirent à l'ordre, au maintien, à la félicité du tout ! L'ordre qui existe dans la plupart des corps politiques, ressemble assez à celui qu'on rencontre dans le corps d'un malade, qu'une fievre jette tantôt dans une langueur accablante, & tantôt dans le délire.

On voit donc qu'il existe pour les hommes un ordre rélatif, conventionnel, imaginaire, & que les idées du bon, du beau moral ne sont rien moins qu'arrêtées. Mais comment pouvoir juger de la justesse ou de la fausseté de ces idées ? Comment décider si les hommes se trompent ou non, dans les notions qu'ils se font de l'ordre &
du

du beau ? C'eſt par l'utilité ou le mal qui en réſultent pour eux ; c'eſt par les effets des cauſes, qu'ils approuvent ou qu'ils blâment ; c'eſt en peſant les avantages & les déſavantages conſtants & véritables qui naiſſent des opinions, des actions, des coutumes, des loix & des inſtitutions qu'ils adoptent comme louables, ou qu'ils rejettent comme blâmables. Or cet examen ſuppoſe de l'expérience, des réflexions, une raiſon exercée, dont très peu de gens ſont capables. D'où il ſuit que bien loin de pouvoir regarder les idées du beau, du bon & de l'ordre comme des idées innées, elles ſont de nature à ne s'acquérir qu'avec beaucoup de peines ; & pour la plupart des hommes, qui réfléchiſſent très peu, ces idées ne ſont communément que des effets de l'éducation, de l'exemple, de l'opinion, d'une routine machinale ou d'intérêts particuliers, dont le propre eſt d'exclure la réflexion & la raiſon. (33)

Il faut, ſans-doute, de l'expérience & de l'habitude pour juger ſainement de la *moralité* ; c'eſt-à-dire de la bonté ou de la beauté des actions des hommes. Pour acquérir le goût moral, il faut un eſprit fin qui ſaiſiſſe les vrais rapports des choſes, la liaiſon néceſſaire des cauſes avec les effets, les réſultats des actions & des inſtitutions humaines, rélativement au bien-être durable des ſociétés & des individus. Dans le moral comme dans le phyſique, l'inſtinct n'eſt jamais que l'application rapide de nos expériences & de nos réflexions ſur la nature des cauſes &

(33) *Quidam creduli, quidam negligentes ſunt ; quibuſdam mendacium obrepit, quibuſdam placet.* SENEC.

des effets. Quand je vois une pierre prête à tomber, je m'éloigne *par instinct*, c'est-à-dire que j'applique rapidement à la circonstance présente, le résultat d'un grand nombre d'expériences antérieures, ou la conclusion des reflexions & des raisonnemens qui m'ont fait connoître qu'une pierre est un corps pesant & dur; que d'apres les loix de la gravité cette pierre ne peut s'arrêter en l'air; qu'elle doit tomber jusqu'à moi; qu'en rencontrant quelque partie de mon corps trop foible pour lui résister, elle doit me causer de la douleur, ou même me priver de la vie. C'est en résumant toutes ces connoissances acquises, que j'évite la chute d'une pierre avec célérité; tandis qu'un enfant privé d'expérience, l'attendroit sans crainte ou même la regarderoit tomber avec quelque plaisir. Ne voyons-nous pas tous les jours un enfant porter les doigts sur un fer rouge, ou dans la flamme d'une bougie? Il se garde bien de recommencer, lorsqu'il a une fois acquis l'expérience de la douleur que ces objets peuvent lui causer.

Si même dans nos mouvemens naturels ou physiques notre instinct est une disposition acquise, à plus forte raison nos sentimens moraux, ou nos idées du bon & du beau, peuvent encore bien moins passer pour des sentimens innés. L'expérience en Morale est bien plus difficile que l'expérience physique. Les effets des actions humaines sont communément très-éloignés de leurs causes, il est difficile de les pressentir; les circonstances les font varier à l'infini, & déroutent souvent la prudence la plus grande; enfin, les résultats de ces actions ne se font quelquefois sentir que très-longtems après l'impulsion donnée. Il faut de l'expérience & de la réflexion

pour connoître le prix de l'équité, de l'humanité, de la bienfaisance, de la reconnoissance, &c. dispositions si souvent méconnues parmi les hommes. Il faut un esprit exercé pour démêler le juste de l'injuste, que tant de causes semblent conspirer à confondre sans-cesse. Il faut de la sagacité pour découvrir le venin, si souvent caché sous les apparences de l'utilité, dans la plupart des institutions humaines. Enfin tout homme qui pense, est perpétuellement en suspens, lorsqu'il s'agit de juger d'un grand nombre de circonstances si compliquées, qu'il est presqu'impossible de distinguer le bien du mal; le vrai du faux, l'utile du nuisible.

Un enfant n'apporte en naissant nul sentiment moral; il n'apporte que des besoins qu'il cherche à satisfaire: dès qu'on refuse de contenter ses fantaisies, il ne connoît ni rapports ni devoirs; il frapperoit ou tueroit & sa nourrice & sa mere, s'il en avoit la force, & n'éprouveroit ensuite ni scrupules ni remors. Ce n'est que successivement qu'il apprend le besoin qu'il a de ses parens, les intérêts qui l'attachent à eux, la nécessité de les ménager, pour en obtenir ce qu'il demande, & de réprimer les passions subites qu'il éprouve contre tout ce qui lui déplaît; à mesure qu'il grandit, il devient plus docile & plus raisonnable, parce que peu-à-peu l'expérience l'éclaire sur ses vrais intérêts, parce qu'il réfléchit davantage. C'est ainsi que le sentiment moral se développe en lui, en raison de ces dispositions naturelles, que l'éducation cultive de jour en jour.

Tous les hommes commencent par être des enfans; l'éducation qu'ils reçoivent de leurs parens; leur donne leurs premieres idées, leur fait faire leurs premieres expériences, leur inspire leurs premiers

ſentimens moraux, leur communique des opinions vraies ou fauſſes, bonnes ou mauvaiſes, utiles ou nuiſibles & à leur propre intérêt & à celui de la Société. Combien d'hommes dans le monde à qui l'éducation ne fait que tranſmettre des idées auſſi fauſſes que dangereuſes, d'apres leſquelles ils n'ont ſouvent ni goût moral, ni aucune idée vraie du bon & du beau, ni aucunes notions juſtes de l'ordre, ni la capacité de ſentir les charmes de l'harmonie ſociale! Enfin combien de nations ſont encore dans un état d'enfance & de déraiſon, qui fait qu'elles approuvent comme louables, ou du moins qu'elles voyent ſans horreur, les choſes les plus oppoſées au bon ſens & à leur propre félicité! La terre eſt peuplée de vieux enfans qui n'ont encore aucune idée de la vertu, ni des avantages qu'elle procure.



CHAPITRE X.

Des Vertus Morales.

LA premiere des vertus, celle qui ſert de fondement à toutes les autres, c'eſt la *Juſtice*. Simonide en donne une idée très-véritable, en diſant que c'eſt la vertu *qui fait rendre à chacun ce qu'on lui doit*. Un Moraliſte moderne la définit encore mieux, en diſant que *la juſtice eſt la conformité des actions avec la Loi* (34); par laquelle il entend la Loi de la nature, & non la Loi civile, qui contredit très-ſouvent cette Loi primitive.

(34) Voyez la diſſertation italienne intitulée *meditazioni ſulla felicita.*

QUOIQU'IL en ſoit, la juſtice eſt une diſpoſition habituelle à faire jouir, ou à laiſſer jouir tout homme des facultés, des droits & des choſes néceſſaires à ſa conſervation & à ſon bonheur. Elle conſiſte, non-ſeulement à ne pas troubler, mais encore à maintenir, autant qu'il eſt en nous, chaque être de notre eſpece dans la jouiſſance de ſa perſonne, de ſa liberté, de ſes biens ou de ſa propriété. En un mot, la juſtice nous preſcrit de ne faire aux autres que ce que nous voudrions que les autres nous fiſſent à nous-mêmes, & par conſéquent de nous abſtenir de tout ce qui peut leur nuire ou déplaire.

PERSONNE dans la Société ne peut avoir ni acquérir le droit de nuire. Le *droit* eſt toute faculté ou pouvoir dont l'exercice eſt conforme à la juſtice ou à l'utilité de la Société; la Société n'eſt utile que lorſqu'elle maintient la juſtice entre ſes membres. On donne à la juſtice le nom d'*équité*, parce qu'elle remédie à l'inégalité que la nature a miſe entre les hommes; elle met un frein à la force; elle protege le foible contre le puiſſant, le pauvre contre le riche, elle met chacun à portée de travailler à ſon propre intérêt, qu'elle limite & ſoumet à l'intérêt public, duquel l'intérêt particulier ne peut jamais ſe ſéparer ſans danger.

LA juſtice intéreſſe également tous les membres de la Société; ſans elle, nul d'entr'eux n'eſt aſſuré de rien. L'homme injuſte briſe le lien ſocial qui l'unit avec les autres; il devient l'ennemi de tous; il donne à chacun le droit de lui nuire à lui-même. L'abus qu'il fait de ſes droits, autoriſe ſes aſſociés à ſe ſervir des leurs, pour écarter l'obſtacle qu'il met à leur bien-être. La force ne peut pas donner des droits qu'une force plus grande ne puiſſe anéan-

tir : la juſtice peut ſeule conférer des droits véritables & légitimes ; les droits de la Société ſur ſes membres, ne ſont fondés que ſur les biens qu'elle leur procure.

Gouverner les hommes, c'eſt les obliger d'obſerver la juſtice entr'eux : la Loi n'eſt que la regle de la juſtice, montrée à tous les citoyens pour diriger leur conduite. Toute Autorité n'eſt que le droit de maintenir la juſtice dans la Société.

La Juſtice, dit Pythagore, *eſt le ſel de la vie.* En effet elle conſerve tout ; elle garantit tout de la corruption ; elle rend inviolable & ſacrée pour nous, la perſonne & les biens des autres. L'homme ſeul eſt le maître de lui-même ; c'eſt pour ſe mettre en ſûreté qu'il vit en ſociété. Ainſi la Société doit aſſurer à chacun de ſes membres la jouiſſance de lui-même, le libre exercice de ſes droits légitimes, & la poſſeſſion des choſes que ſon induſtrie & ſon travail lui rendent propres. D'où il ſuit que nul pouvoir ſur la terre n'a le droit de ravir à l'homme ſa liberté, qui n'eſt que la faculté de travailler à ſon bonheur conformément à la juſtice ; ni ſa propriété, ſous laquelle on déſigne tout ce que l'homme poſſede ou ſe procure par ſes ſoins, ſes talens, ſon adreſſe. L'homme acquiert des droits juſtes ſur toutes les choſes qui, pour devenir ce qu'elles ſont, ont exigé l'emploi de ſes facultés perſonnelles. Son travail l'identifie, pour ainſi dire, avec la choſe qu'il s'eſt donné la peine de modifier, de façonner, de perfectionner, de rendre utile, ſoit pour lui-même, ſoit pour les autres. Sans ſûreté, ſans liberté, ſans propriété, la Société devient totalement inutile pour nous ; ce n'eſt que pour garantir ces droits contre la violence, que la vie ſociale nous eſt avantageuſe. Un gouvernement qui nous prive de la juſtice, ou

qui ne la maintient point, n'eſt plus qu'un brigandage, contre lequel le cœur de l'homme eſt forcé de ſe révolter.

Les loix dans toute nation, doivent être les volontés juſtes de tous, fondées ſur les intérêts de tous, oppoſées aux volontés particulieres, aux intérêts, aux paſſions & aux caprices des individus, qui ſouvent peuvent être injuſtes. Nul pouvoir ſur la terre ne peut exempter les hommes des devoirs de la juſtice ; une ſociété qui permettroit à ſes chefs ou à ſes membres d'être injuſtes, ſeroit viſiblement en délire, & deviendroit complice de ſa propre ruine.

La juſtice, je le répette, eſt le fondement de toutes les vertus ſociales, & ſert à régler toutes les autres. Si nous ne pouvons exiger l'amour & les bienfaits de ceux qui nous ſont étrangers, nous ſommes au moins en droit d'exiger qu'ils ſoient juſtes envers nous, parce que chaque individu de notre eſpece eſt en droit de l'exiger de nous. La ſenſibilité, la tendreſſe, l'amitié, la pitié peuvent quelquefois nous faire illuſion ; mais c'eſt à la juſtice qu'il appartient de leur preſcrire des bornes : inflexible dans ſes loix, elle nous apprend à ne point faire acception de perſonnes. Toutes les liaiſons particulieres, celles du ſang & de la patrie même, lui ſont ſubordonnées, ou ſont faites pour lui céder. Nul pouvoir dans le monde n'a le droit de nous forcer d'être injuſtes, parce que la juſtice eſt le ſoutien du monde.

En un mot, la juſtice eſt le vrai contrepoids de l'amour que nous avons pour nous-mêmes, qui ſouvent nous égare ; elle retient nos paſſions ; elle nous apprend à faire céder des intérêts fugitifs & perſonnels à des intérêts permanents & plus éten-

dus, desquels notre bonheur dépend : elle nous fait sentir que nous perdons tous nos droits sur l'affection, l'estime & les secours de nos associés, lorsque nous sommes injustes à leur égard. Enfin tout nous prouve que violer l'équité, c'est être injuste pour soi-même, c'est nuire à ses intérêts propres, c'est se déclarer l'ennemi & de soi & des autres, c'est les autoriser à nous faire du mal.

La Justice est la base du *Droit des Gens*; les nations ne sont que des individus de la Société universelle ou de l'espèce humaine. Un peuple doit à un autre peuple, tout ce qu'un homme doit à un autre homme. Il n'y a point deux morales pour les êtres de notre espèce; les mêmes liens qui subsistent entre des amis, subsistent entre des nations alliées; les liens de l'humanité ou de l'équité unissent entr'eux les peuples même les plus étrangers, les plus éloignés, les plus divisés d'intérêts. C'est faute d'avoir suffisamment médité les devoirs invariables de la justice, que tant de spéculateurs ont distingué la politique de la morale. La raison ne suffit-elle pas pour nous prouver que tout souverain ou tout peuple qui a la témérité de violer à l'égard d'un autre prince ou peuple, les loix de l'équité, les autorise dès lors à le traiter de même? La justice est le seul rempart que les nations & leurs chefs puissent opposer à leurs passions mutuelles. C'est l'injustice qui produit les malheurs particuliers des familles, des sociétés, des nations. C'est l'injustice qui cause la chûte des empires. La justice est la base de la félicité publique & particuliere; les hommes ne sont vicieux & malheureux, que parce qu'ils sont injustes; toutes les vertus morales sont à bien des égards fondées sur la justice (35).

(35) Dans les Livres sacrés des Juifs & des chrétiens l'homme

L'HUMANITÉ, cette vertu diſtinctive de l'homme, & ſi ſouvent foulée aux pieds par les êtres qui ſe diſent raiſonnables, eſt une branche de l'équité. Etre humain, c'eſt être diſpoſé à rendre juſtice, à prêter du ſecours, à faire du bien indiſtinctement à tous les individus de l'eſpece dont nous faiſons partie. Cette diſpoſition ſi louable eſt fondée ſur la raiſon, l'expérience, la réflexion qui nous prouvent que, comme hommes, comme êtres ſenſibles & foibles qui avons beſoin à chaque inſtant de ſecours, nous devons prêter les nôtres à tous ceux qui les requierent, ſi nous voulons être en droit d'exiger ceux de nos ſemblables. Il ſuffit d'être homme, pour avoir des droits ſur l'homme. L'humanité eſt un nœud fait pour lier inviſiblement le citoyen de Paris à celui de Pekin. C'eſt un pacte qui engage également tous les membres de la grande famille, dont les différents peuples du monde ne ſont que les individus épars. Ce pacte eſt la ſauvegarde de notre race; il met chacun de nous en droit de réclamer la juſtice, la pitié, les bienfaits de tout être ſenſible, de quelque pays, de quelque religion, de quelque condition qu'il ſoit. La guerre, la cruauté, les conquêtes, l'intolérance, la dureté ſont des choſes contraires à l'humanité.

LA tempérance, en tant que cette vertu nous ordonne de nous abſtenir de ce qui appartient aux autres ou leur eſt utile; eſt une émanation de la juſtice. La tempérance rélative à nous-mêmes,

me de bien, ou l'homme agréable à Dieu, eſt communément appellé *le juſte* par excellence, ce qui eſt très-ſenſé, vû que la juſtice renferme toutes les vertus. Mais par malheur *le juſte* des Religions juive & chrétienne n'eſt le plus ſouvent qu'un ſuperſtitieux, un miſantrope, un citoyen inutile, un homme inſociable.

qui nous prefcrit de nous priver de ce qui peut nous nuire, eft une fuite de la juftice que nous nous devons à nous-mêmes. Un être intelligent fe doit le bien-être, il doit fe conferver, & tous les moyens qu'il employe pour cela font légitimes, quand ils font conformes à l'équité.

La bienveillance & la bienfaifance font des difpofitions dérivées de la juftice qui nous prefcrit d'aimer les êtres de notre efpèce & de leur faire du bien, en vue de l'affection que nous defirons de rencontrer en eux, & du bien que nous voudrions qu'ils nous fiffent à nous-mêmes. Pour acquérir le droit d'exiger l'affection & les bienfaits des hommes, l'équité veut que nous leur montrions de l'affection, & que nous foyons difpofés à leur faire du bien. La bienveillance, ainfi que la bienfaifance, eft une qualité cultivée par la réflexion, qui nous montre de la gloire, du plaifir, du bonheur, de l'intérêt à aimer & à donner des marques de notre attachement à ceux qui ont des rapports avec nous; être bienfaifant, généreux, ferviable, n'eft-ce pas jouir foi-même du contentement des autres? Dans une ame vertueufe & fenfible, la bienfaifance devient fa propre récompenfe, par le droit qu'elle lui donne de s'eftimer elle-même, & de s'applaudir avec juftice du bien qu'elle fait. Quels titres mieux fondés à l'eftime publique, ou à fa propre eftime, que ceux d'un homme qui jouit du pouvoir & de la volonté de faire des heureux? De quel front une fauffe morale ofe-t-elle condamner le fentiment le plus légitime & le plus propre à porter à la vertu?

La pitié eft une difpofition qui a pour principe la fenfibilité phyfique ou la délicateffe des organes, accompagnée d'une imagination qui nous peint

avec force les malheurs des êtres, soit de notre espece, soit même des especes différentes de la nôtre; ce qui produit en nous un état pénible, un trouble incommode que nous nous sentons intéressés à faire cesser. Soulager un malheureux, c'est se soulager soi-même, c'est écarter de notre esprit un tableau lugubre afin de mettre en sa place l'idée riante qui résulte d'avoir fait un heureux. Que j'aime le principe de l'homme sensible qui a dit, que *l'on ne devroit ni battre un chien, ni détruire un insecte sans une cause suffisante pour se justifier au tribunal de l'équité*, (36)! La pitié est nulle dans un grand nombre de personnes. La sensibilité des organes devient inutile elle-même, si elle n'est point exercée. Que de gens dans le monde en qui l'on a pris un grand soin de l'étouffer! les Rois, les conquérants, les guerriers, les grands & les riches sont communément des êtres sans pitié.

Les anciens ont mis la force d'ame, le courage au nombre des vertus; ce ne seroit qu'une vertu meurtriere & sauvage, si l'on n'entendoit par là que la valeur guerriere, dont tant de peuples font encore un si grand cas, & qui communément ne s'annonce que par les injustices & les ravages qu'elle produit sur la terre. Mais la force est une disposition utile, louable & vertueuse, si l'on designe sous ce nom, ce courage, cette énergie, cette magnanimité qui portent un bon citoyen à défendre & servir sa Patrie, aux dépens même de sa vie contre ses vrais ennemis & du dedans & du dehors. Ce noble enthousiasme mérite tous nos éloges, quand il a le bien public, la liberté, la justice pour objet; quand il éleve le cœur de l'homme & l'empêche de s'avilir; quand il l'attache fer-

(36) Voyez Shenstonés Works.

mement à la vertu, ſans ſe laiſſer ébranler ni par l'exemple ni par la ſéduction. L'homme foible, ſans caractere, ſans fermeté, n'eſt jamais ſûr de lui-même; s'il n'a pas de paſſions fortes ou d'inclinations vicieuſes, il ſe prête à celles des autres, & devient ſouvent auſſi nuiſible que le méchant le plus déterminé. La foibleſſe d'un Prince eſt quelquefois plus fatale à ſon peuple, que la malice la plus noire. Tout homme foible devient facilement injuſte. La Tyrannie & la ſervitude ſont également incompatibles avec l'eſprit d'équité. L'eſclave qui vit content de ſes fers, eſt un lâche, injuſte pour lui-même & pour ſes citoyens. La vraie force ne peut être fondée que ſur un attachement inviolable à l'équité.

La force, chez les peuples ſauvages, n'eſt qu'un courage brutal & féroce. La force, dans une nation aſſervie, n'eſt que la violence de ſes Tyrans, ſecondée ou ſupportée par ſes eſclaves ſtupides. La force, la grandeur d'ame véritable, la nobleſſe des ſentimens, le vrai courage, ſont très rares dans les nations corrompues par le luxe & ſoumiſes au Deſpotiſme. Il faut bien de la force pour être vertueux dans tout pays où la vertu eſt odieuſe ou ridicule. Suivant les principes de la plûpart des Religions du monde, la force doit être exclue du nombre des vertus. Elles ſubjuguent les ames, elles en compriment le reſſort. Si elles admettent une force, elle eſt purement paſſive, & conſiſte à ſupporter lâchement les fers dont ſouvent l'injuſtice accable l'eſpèce humaine. Nul homme n'a de la force, s'il n'a de l'équité. (37)

La prudence eſt auſſi placée au rang des vertus.

(37) *Juſtum & tenacem propoſiti virum.*

Horat.

Mais au fond elle ne paroît pas devoir être distinguée de la raison, qui instruite & guidée par l'expérience & la réflexion, nous fait pressentir & éviter tout ce qui pourroit nous nuire à nous-mêmes, soit directement, soit par ses conséquences éloignées, ainsi que ce qui seroit capable de nous faire perdre l'affection de nos semblables, ou nous exposer à leurs ressentimens. La prudence peut être définie *la crainte raisonnable des conséquences que nos actions peuvent avoir.* Cette crainte est très-nécessaire à l'homme, & sur-tout à ceux qui gouvernent les nations, dont la fonction est de prévoir & & de prévenir les événemens capables d'influer sur le bonheur public. La légéreté, l'imprudence, l'étourderie sont aussi nuisibles en politique, que la méchanceté réfléchie.

TELLES sont les vertus réelles que la Morale doit proposer aux hommes, sur les intérêts réels & permanents desquels nous les voyons évidemment fondées. Les vertus de ce genre sont nécessaires à toute la race humaine; leur utilité n'est point imaginaire, apparente, momentanée; elle est faite pour être sentie par tous les habitans de la terre : elles ne dépendent point des conventions & des caprices, elles tendent visiblement au bonheur de tous ceux qui les pratiquent fidélement.

TOUT nous prouve que le premier devoir de la vie sociale est d'être juste. La justice veut que l'homme se rende utile à la Société, parce qu'elle lui est utile & nécessaire à lui-même. La reconnoissance est un acte de justice. Ainsi tout nous oblige de servir la Patrie suivant nos facultés, & de contribuer autant qu'il est en nous à la félicité de nos concitoyens & de toute l'espece humaine. On ne peut trop le répéter, c'est dans l'utilité que consiste

le mérite & la vertu. Bien plus, comme nous desirons que la vie sociale nous soit agréable, la justice exige que nous nous rendions agréables aux êtres avec qui nous vivons. Voilà le vrai principe sur lequel se fonde la nécessité de l'indulgence, de la douceur dans les mœurs, de la complaisance, de la déférence, de la politesse, de l'envie de plaire & d'acquérir des talens & des qualités propres à jetter de l'agrément dans le commerce de la vie. Plus la Société se cultive, & plus les membres qui la composent apprennent ce qu'ils se doivent les uns aux autres. La politesse & la douceur deviennent un frein utile dans les nations les plus dépourvues de mœurs.



CHAPITRE XI.

Du Mal Moral, ou des Vices des hommes, de leurs Crimes, de leurs Défauts, de leurs Foiblesses.

POUR n'avoir pas connu suffisamment les vrais principes de la Morale, quelques penseurs ont jugé ces principes arbitraires, & même ont été jusqu'à croire qu'il n'y avoit point de distinction réelle entre le vice & la vertu; que le blâme que l'on attache à l'un, & le mérite que l'on attache à l'autre, dépendoient uniquement des conventions humaines, vû que les notions qu'on s'en forme varient, & different souvent du blanc au noir dans les sociétés diverses, dont l'assemblage constitue le genre humain.

D'AUTRES, en voyant les vices, les imperfections, les défauts ſi communs à notre eſpece, & les crimes ſans nombre dont tous les pays ſont les théâtres, en ont conclu que la nature humaine étoit eſſentiellement dépravée, ou qu'une pente naturelle portoit les hommes au mal.

ET les uns & les autres ſe ſont évidemment trompés, parce qu'ils n'ont point eu des idées vraies de la nature de l'homme. Il naît avec des beſoins, ces beſoins font éclore en lui des deſirs plus ou moins forts, que l'on nomme *paſſions*; celles-ci, ſuivant qu'elles ſont bien ou mal dirigées, deviennent des vices ou des vertus, c'eſt-à-dire, rendent celui qui les éprouve utile ou nuiſible à lui-même & aux autres, aimable ou haïſſable, agréable ou incommode à ceux ſur qui ſes actions peuvent influer; en un mot, le rendent vertueux ou vicieux.

IL eſt indubitable que les paſſions plus ou moins emportées dont l'homme eſt agité, tiennent à ſa nature, c'eſt-à-dire, dépendent de ſon organiſation, de ſa conformation particuliere, de ſon tempérament. Il eſt encore certain que ces diſpoſitions naturelles, dont nul homme n'eſt le maître, contribuent grandement à le déterminer, ſoit au bien, ſoit au mal. Il eſt prouvé que quelques êtres ſont tellement conſtitués, que l'on ne peut ſans une peine extrême les modifier de maniere à devenir des membres utiles ou agréables de la Société. Cependant tout nous démontre que c'eſt bien plus à leurs mauvaiſes inſtitutions & à leur ignorance, qu'à leur dépravation naturelle, que les hommes ſont redevables des paſſions fatales, des crimes, des vices & des foibleſſes dont ils ſont affligés.

SI les paſſions de l'homme ſont naturelles, le

mauvais ufage de ces paffions eft contraire à fa nature. Si dans tous les inftans de notre vie nous ne pouvons perdre de vue notre confervation, notre bien-etre, notre plaifir, il eft conforme à notre nature de régler nos actions, de contenir nos paffions, de réfifter à celles qui pourroient nous nuire, foit fur le champ, foit par leurs effets éloignés. Si l'état Social eft conforme à la nature de l'homme par les fecours & les agrémens qu'il lui procure, tout confpire à lui prouver que fa nature demande qu'il s'abftienne des crimes, & qu'il fe corrige des défauts qui le rendroient infupportable à fes affociés.

RIEN de plus naturel à l'homme que d'aimer le plaifir; mais il agit contre fa nature, quand il s'y livre avec excès; il agit contre la nature d'un être fociable, lorfqu'il fe livre à des plaifirs qui peuvent lui attirer l'averfion, les châtimens, le mépris de fes femblables, parce que pour être heureux, ou pour jouir d'un plaifir durable, il a befoin du fuffrage & de la bienveillance de fes affociés. Aliéner les affections de ceux qui peuvent contribuer à fon bonheur, c'eft très évidemment fe haïr foi-même. Il eft très-naturel que tout homme s'aime lui-même; mais il eft contre la nature d'un être fociable de s'aimer uniquement, parce que les autres font indifpenfablement néceffaires à fon propre bonheur. Celui qui n'aime que lui, n'eft pas en droit d'exiger l'attachement de perfonne. Quiconque fait bande-à-part dans le pélerinage de ce monde, ne peut guere fe flatter de voyager avec agrément ou fûreté.

SI, comme on l'a fuffifamment prouvé, l'on doit nommer *vertus*, les difpofitions utiles à la Société, on doit appeller *vices* toutes celles qui, foit immé-

immédiatement, ſoit par leurs ſuites néceſſaires, répugnent au bien-être de l'eſpece humaine. Or il eſt des actions & des diſpoſitions qui par leur nature ou leur eſſence ſont utiles & plaiſent aux hommes, tandis que d'autres leur nuiſent & les affligent. Ainſi, prétendre que les mots de *vice* & de *vertu* ne ſont que des mots de convention, c'eſt dire que le plaiſir & la douleur ſont des mots de convention, ou n'ont rien de réel. Si notre intérêt, qui n'eſt que l'amour de nous-mêmes, nous oblige d'aimer la vertu, qui n'eſt que notre utilité conſtante, cet intérêt nous force à déteſter le crime, à mépriſer le vice, à craindre ce qui nous cauſe du dommage.

La vertu n'eſt réellement que la ſociabilité. L'homme de bien eſt ſeul un être vraiment ſociable. Le méchant eſt toujours un être inſociable. Le vicieux eſt celui dont la conduite eſt inutile ou dangereuſe pour les autres & pour lui-même. La méchanceté eſt une lutte continuelle d'un ſeul homme contre tous, & contre ſon propre bonheur.

Toutes les vertus, comme on l'a dit, ont la juſtice pour baſe & ſe réſolvent en elle. Tous les crimes, tous les vices, tous les péchés réels ſont des écarts plus ou moins marqués des regles de l'équité, des violations plus ou moins ſenſibles de nos devoirs envers les autres; en un mot, des injuſtices véritables, faites pour les éloigner de nous, & nous ſéqueſtrer du commerce des hommes.

Ne croyons pas néanmoins avec les Stoïciens que tous les crimes ou *les péchés ſont égaux*. L'étendue, la durée, la violence des maux que nos paſſions & nos vices cauſent à nos ſemblables,

nous fourniront la mesure équitable de l'aversion, du mépris, des châtimens & du blâme que méritent les actions & les dispositions des hommes. Ainsi l'on doit appeller *crimes*, *forfaits*, *attentats*, *péchés graves* tous les actes qui causent un grand désordre dans la Société, ou qui annoncent dans celui qui les commet, des dispositions très-fatales pour ses associés. On appellera *vices* toutes les dispositions soit naturelles soit acquises, dont il résulte du mal, ou dont il ne résulte aucun bien. On appellera *défauts*, *imperfections*, *foiblesses* la privation des qualités nécessaires pour nous concilier la tendresse & l'estime des êtres avec qui nous vivons. Nos défauts sont des dispositions qui nous rendent incommodes, ridicules, méprisables dans le commerce de la vie. Les crimes méritent la haine (38) & les punitions des hommes. Les vices méritent leurs mépris; les défauts méritent une indulgence, sans laquelle la Société pourroit difficilement subsister.

AINSI que la douleur physique, le mal moral a donc des nuances très variées. Tout assassinat est un crime fait pour exciter la terreur dans l'esprit de tout homme qui pense qu'il peut en être à tout moment la victime. Un parricide doit exciter une horreur plus grande encore, parce que ce crime annonce une ame atroce qui ne connoit plus aucuns liens. Si le meurtre d'un seul homme est un forfait odieux, quelle frayeur ne devroit pas inspirer une guerre communément très injuste, dont l'effet est de répandre des miseres affreuses sur des nations entières, & de mettre des millions d'hommes au tombeau!

(38) Cette haine est ce que Cicéron appelle *civile odium* une haine *sociale*.

Mais l'ignorance, & des préjugés funeſtes qui en ſont les ſuites, ont juſqu'ici tellement empêché le *ſens moral* d'éclore, ou ont tellement confondu les idées du bien & du mal, que la grandeur des crimes contribue à les faire admirer & reſpecter des hommes. Voler, aſſaſſiner un homme, paſſent pour des actions infames & puniſſables, tandis qu'on lit avec tranſport les crimes de tant de conquérants, qui ont eu la gloire de piller des royaumes & de maſſacrer leurs habitans. D'après les fauſſes opinions établies dans le monde, un livre de morale véridique devient une ſatyre cruelle des hommes, & ſur-tout des loix, des préjugés, des uſages qui les gouvernent.

Pour juger ſainement les actions des hommes; pour ſavoir ſi elles doivent être nommées des vertus ou des vices, ne nous en rapportons ni à des hiſtoires, qui trop ſouvent nous peignent le crime avec des couleurs ſéduiſantes, ni à des uſages établis par l'inexpérience & la barbarie des peuples, ni à des opinions introduites & maintenues par la ſuperſtition & la tyrannie, ni même à des philoſophies qui ne ſont pas toujours exemptes de préjugés. Conſultons la valeur intrinſeque & réelle des actions & des choſes; examinons leur influence prochaine ou éloignée ſur le bonheur des individus & des ſociétés. Voyons s'il ne réſulte pas des maux réels, d'une conduite ſouvent adoptée en vue d'une utilité momentanée ou perſonnelle; & s'il ne réſulteroit pas de grands biens, de ce que les hommes ont la folie de condamner.

Il n'eſt pas douteux que ſi la morale devoit dépendre des loix, des coutumes, des opinions des peuples, ſes principes ne pourroient avoir au-

cune ſolidité. Les uſages les plus infâmes, les plus contraires à l'équité, à la raiſon, à l'humanité ónt trouvé, & trouvent encore dans des nations entieres des appuis opiniatres, dans les Dieux des fauteurs, dans les Gouvernements des ſoutiens inébranlables. En voyant les habitans de ce monde ſi peu d'accord entr'eux dans leurs façons de juger les mêmes actions, bien des gens, faute de remonter plus haut, ſe ſont fauſſement imaginé, qu'il n'exiſtoit point d'autre morale pour les hommes, que celle qui ſe trouvoit autoriſée dans leur pays : & que les notions du juſte & de l'injuſte, de l'honnete & du deſhonnête, de la vertu & du vice, en un mot, du bien & du mal moral étoient purement arbitraires, rélatives, c'eſt-à-dire dépendoient du hazard, du caprice, des ſyſtêmes bizarres des peuples, ou des volontés ſouvent injuſtes de ceux qui régient leurs opinions & leurs deſtinées.

La vertu conſiſte dans l'utilité, & le vice ou le crime dans le dommage des êtres de notre eſpèce. Mais les peuples, ainſi que les individus, ſont bien plus guidés par l'autorité, la violence, la routine, le beſoin du moment, que par la prudence, la prévoyance & la droite raiſon. Les nations & leurs chefs n'ont ſouvent que des idées fauſſes d'utilité : vous les voyez ſuivre pendant une longue ſuite de ſiècles, une conduite directement oppoſée à leurs véritables intérêts.

C'est à l'expérience qu'il appartient de faire connoitre aux hommes ce qui leur eſt vraiment & durablement avantageux ou nuiſible, & de leur faire diſtinguer l'utilité réelle & permanente, de l'utilité d'opinion, qui n'eſt communément que paſſagère. L'expérience, comme on a dit,

constitue la raison. Les coutumes & les opinions morales des peuples sont souvent fausses, parce qu'ils sont déraisonnables, & que ceux qui réglent leur façon de penser les trompent, les égarent, les empêchent de consulter le bon sens & la raison, les retiennent dans une enfance dont ils prolongent la durée.

Une morale universelle doit être fondée sur les besoins universels du genre humain; les hommes n'ont par-tout qu'une morale locale, asservie aux préjugés de leur pays. Il seroit très inutile d'écrire sur la morale, si elle étoit rélative ou arbitraire. On auroit tort de déclamer contre les opinions fausses, si chacun fait bien de suivre la coutume de son pays. Des législateurs barbares & des Prêtres imposteurs ont fait croire à des nations que leurs Dieux sanguinaires demandoient des victimes humaines; dès-lors l'usage de leur sacrifier des hommes, est devenu un usage *sacré*. Des peuples, fascinés par l'ignorance & la crédulité, n'ont point vu que leurs prêtres au nom du ciel leur ordonnoient des forfaits, qui jamais ne peuvent passer pour des actions louables. Un Phénicien plus sensé que les autres, qui eût fait sentir à ses concitoyens que d'immoler des enfans à Moloch, étoit une cruauté abominable, eût sans-doute été puni comme un impie, un scélérat, pour avoir osé réclamer les droits les plus saints de la nature.

Quand sous le nom de *point d'honneur*, des nations par un reste de barbarie consacreroient la fureur, la vengeance, la vanité & l'homicide. Quand des usages insensés applaudiroient celui qui a la cruauté de laver dans le sang d'un citoyen, une insulte souvent chimérique ou légere; une action si féroce en sera-t-elle moins un crime aux yeux

d'un homme qui a quelques idées de justice & d'humanité ?

Le parricide, dont l'idée seule révolte un citoyen policé, est encore en usage dans quelques nations errantes & sauvages, où les enfans prennent le parti d'assommer, d'étrangler ou de noyer leurs vieux peres, quand ils ne peuvent plus suivre la horde dans ses courses vagabondes. Un usage si dénaturé peut-il jetter quelqu'incertitude sur la sainteté des liens qui unissent le fils avec son pere? Un fils plus humain, plus juste, plus raisonnable que les autres ne s'écrieroit-il pas au milieu de la troupe stupide. „ Quoi, l'usage m'ordonne
„ de porter une main sacrilege sur l'auteur de mes
„ jours! j'arracherois la vie à celui qui me l'a don-
„ née! je refuserois de nourrir celui qui me nour-
„ rissoit dans mon enfance débile! périsse un usa-
„ ge exécrable auquel mon cœur sensible ne peut
„ se conformer. Mon ame reconnoissante s'atten-
„ drira toujours à la vue de l'homme qui s'est tant
„ de fois attendri sur ma foiblesse. Je travaillerai
„ de grand cœur pour celui qui si longtems a tra-
„ vaillé pour moi. Je chasserai, je pêcherai, je
„ combattrai pour l'être bienfaisant qui s'est occu-
„ pé si souvent de ma subsistance & de ma sureté.
„ Je chargerai sur mon dos celui qui m'a porté
„ dans ses bras. Je consolerai, je soulagerai ce
„ vieillard qui a pris soin d'amuser & de former
„ mon enfance; en agissant de la sorte, j'ai lieu
„ de croire qu'un jour mes enfans à leur tour
„ m'aideront à supporter le fardeau des années,
„ & ne me retrancheront pas comme un membre
„ inutile de la Société.— Peut-être, ô compa-
„ gnons! blâmez-vous mes sentimens en les trai-
„ tant de foiblesses. Mais songez à vos propres

„ intérêts, ils doivent vous être chers. Vous êtes
„ peres, ou vous comptez l'être un jour. Vous
„ desirez de vivre long-tems & par conséquent de
„ vieillir. Abolissez donc à jamais un usage dont
„ chacun de vous seroit un jour la victime."

De ce que l'impudicité, la prostitution, l'adultere sont en quelques pays autorisés, tolérés ou regardés comme des choses indifférentes, est-ce assez pour en conclure que l'on peut sans scrupule se livrer à ces excès? de ce que chez quelques peuples l'ivrognerie est en horreur, en conclura-t-on que l'intempérance n'est pas un mal? De ce que des gouvernements ordonnent ou favorisent des vexations, des extorsions sans nombre, osera-t-on assurer que l'équité est une chose arbitraire, un mot de pure convention, une vertu rélative? Gardons-nous de le croire, & quelles que soient les coutumes, les Religions, les institutions politiques, les mœurs des différens peuples de la terre, l'homme raisonnable n'approuvera que ce qui se trouvera conforme à l'intérêt véritable des êtres de notre espece, il condamnera comme des crimes, tout ce qui peut anéantir leur bien-être, il blâmera comme des vices toutes les qualités qui tendront à briser ou relâcher les liens faits pour unir les hommes en Société.

Cela posé, jettons un coup d'œil rapide sur les vices, les défauts, les infirmités humaines. Nous verrons qu'ils tendent diversement à séparer l'homme de ses associés; qu'ils le rendent plus ou moins insociable, & qu'ils se terminent nécessairement dans son propre malheur.

Si la justice, comme tout le prouve, est la vraie base de la vie sociale, l'injustice en est le renversement. Nous sommes injustes toutes les fois que

nous bleſſons les êtres avec qui nous vivons, ſoit dans leurs perſonnes, ſoit dans leurs biens, ſoit dans leur réputation. Nous ſommes injuſtes, lorſque nous refuſons à nos aſſociés les ſecours, les ſentimens, les égards, les ſervices auxquels la vie ſociale nous oblige & que nous exigeons des autres. Tout homme juſte ſépare ſes intérêts de ceux de la Société. Tout prouvera dans le cours de cet ouvrage, que c'eſt le défaut d'équité qui cauſe tous les malheurs publics & particuliers des Etats, des familles, des individus. C'eſt l'injuſtice qui eſt la ſource des tyrannies, des oppreſſions, des violences, des guerres & des impôts accablants, des vexations de toute eſpece ſous leſquelles tant de nations gémiſſent. Les ſuperſtitions ont ſoumis tous les peuples du monde à des Divinités injuſtes, qui ſe jouent du bonheur des malheureux mortels. L'opinion & la violence tiennent la plupart des contrées de la terre dans les fers de quelques Tyrans, qui ſe mettent au-deſſus des regles de l'équité. Par-tout le puiſſant opprime impunément le foible; le droit d'être injuſte eſt pris pour la marque de la grandeur, & le vulgaire ſtupide finit par admirer ou reſpecter l'injuſtice qui l'accable.

L'INSENSIBILITÉ, cette diſpoſition inhumaine, ſoit naturelle ſoit acquiſe qui nous endurcit, qui rend notre cœur inacceſſible aux cris de l'infortune, qui nous laiſſe indifférents ſur les malheurs que nous cauſons nous-mêmes, cette inſenſibilité, dis-je, annonce un être très dangereux, très-cruel, très peu fait pour la Société. La vie ſociale exige de la ſenſibilité, de l'affection, de la pitié, de l'indulgence, des bienfaits, de l'aſſiſtance, des conſolations. Comment attendre ces choſes d'un

être dont l'ame ne s'échauffe jamais du feu facré de la tendreffe ou de l'amitié ? L'apathie des Stoïciens, la mifanthropie religieufe, l'efprit perfécuteur, le renoncement au monde, font des vices aux yeux de la raifon, puifqu'ils brifent les nœuds de la fociabilité. L'ardeur guerriere, un courage injufte & féroce, le carnage des peuples, ne font des vertus que pour ces Héros dépourvus d'entrailles & de pitié. L'homme inhumain eft toujours injufte; l'humanité n'eft que la juftice animée & rendue plus active par une imagination fenfible.

La colere, produite par les effervefcences fubites d'un tempérament impétueux, doit être regardée comme une difpofition dont les effets terribles font très à craindre pour nous-mêmes & pour les autres. Toujours aveugle dans les accès de fa fureur paffagere, l'homme qui n'a point appris à fe contenir, eft dans fes emportemens, capable des plus grands crimes. Objet de la terreur des autres, il eft continuellement réduit à fe craindre lui-même. La colere du dévot, fanctifiée fous le nom de zèle, eft une paffion criminelle que la Religion, loin de calmer, ne fert qu'à rendre plus opiniâtre, plus violente & plus audacieufe. Si dans la vie fociale la patience, la douceur, l'indulgence & la paix font des qualités aimables, une humeur querelleufe, impatiente, irritable eft un vice très-contraire à notre propre bonheur & à celui des autres.

La vengeance eft l'effet d'une colere permanente & réfléchie. Dans une fociété au maintien de laquelle l'indulgence eft néceffaire, rien de plus dangereux qu'un homme qui ne fait point pardonner. L'homme implacable, femblable aux Divinités vindicatives, dont la fuperftition peuple l'O-

lympe, n'eſt pas fait pour avoir rien de commun avec des hommes. Si une baſſe vanité nous porte à nous venger, une noble fierté nous met au-deſſus des injures, & nous les fait oublier. Si la vengeance eſt *le plaiſir des Dieux*, le pardon des offenſes eſt le plaiſir des ames humaines, ſenſibles & vraiment grandes. La haine eſt un ſentiment trop incommode, pour réſider long-tems dans un cœur généreux. Réduire par des bienfaits notre ennemi à rougir du mal qu'il nous a fait, annonce une ſupériorité, une force que cet ennemi lui-même eſt obligé de reconnoitre. Telle eſt la vengeance dont une ame vraiment noble a le droit de s'applaudir.

Un amour excluſif de nous mêmes, une opinion ſouvent injuſte & fauſſe de notre propre valeur, accompagnée de mépris pour les autres, conſtitue l'orgueil, & nous rend déplaiſants, mépriſables, ridicules aux yeux de ceux dont nous devons ambitionner les ſuffrages. L'orgueilleux, plein d'eſtime pour lui-même, deſire l'eſtime des autres tandis qu'il la repouſſe ou l'étouffe ſans-ceſſe. L'eſtime eſt de l'affection, & les hommes ne peuvent aimer celui qui les humilie. D'où l'on voit que l'orgueil anéantit le but qu'il ſe propoſe, & s'expoſe au mépris ou à la haine. La vanité, la hauteur, la préſomption, l'opiniâtreté, l'arrogance, l'inſolence, la ſuffiſance, l'amour du faſte &c. ne ſont qu'un ſot orgueil diverſement préſenté. L'impoliteſſe, les grands airs, la fatuité, les dédains nous expoſent à la haine ou à la riſée du public. L'orgueil nous rend injuſtes & peu ſociables. De quel droit pourrions-nous exiger des égards, lorſque nous nous diſpenſons d'en avoir pour les autres? L'homme n'acquiert un droit à

l'estime de ses semblables que par les sentimens favorables qu'il leur montre ou par le bien qu'il leur fait; l'orgueilleux ne leur montre que du mépris, en blessant leur amour-propre, il leur fait un mal réel, & finit par n'être jamais content du rôle qu'il joue dans la Société.—L'ambition, pour être louable, devroit être fondée sur le desir d'être utile au genre humain, & sur la conscience de pouvoir y réussir; mais elle n'est communément fondée que sur une vanité qui ne porte sur rien. L'orgueil des Princes, la vanité puérile des grands, l'enthousiasme pour un honneur chimérique, la passion pour des petitesses réelles que l'on prend pour des grandeurs, voilà les causes méprisables qui troublent à tout moment les nations. Nul homme n'a le droit de s'estimer, s'il n'est utile à la Société; toute autre estime n'est que sotise & vanité.

QUOIQUE l'orgueil soit une disposition très-nuisible, l'on ne peut pas regarder la bassesse, le mépris de soi, la lâcheté, comme des vertus: ce sont des vices réels qui font éclore la flatterie, la pusillanimité, la complaisance souvent si criminelle, d'où résultent tant de maux pour la Société. Tout homme doit être jaloux de sa réputation, & doit tâcher de mériter l'estime de ses semblables. S'il n'y avoit point tant d'ames abjectes, il n'y auroit pas tant de Tyrans, dont l'orgueil foule aux pieds le reste des mortels. La bassesse, l'abjection d'ame, l'esprit de servitude, le renoncement à ses droits légitimes & aux lumieres de sa raison, le sacrifice de ce qu'on doit à soi-même & à son pays, ne sont des vertus qu'aux yeux des Despotes qui dégradent les hommes, & des Imposteurs qui les trompent.

SI la force est une vertu; si nous admirons le

courage qui a pour fondement la juſtice & qui défend nos droits ; ſi nous devons eſtimer la fermeté qui attache invariablement un homme de bien à ſes devoirs, la foibleſſe doit être miſe au rang des vices, & nous devons blâmer la puſillanimité, l'inconſtance, la légéreté. Il n'eſt pas permis à l'homme qui vit en Société, d'être indifférent ſur les maux qui la touchent. Quiconque n'eſt pas profondément indigné de l'injuſtice & du crime, eſt un mauvais citoyen qui méconnoit ſes propres intérêts. Quiconque permet le mal qu'il pourroit empêcher, ſe rend complice du crime. Quiconque abandonne la cauſe de ſes aſſociés eſt un lache & un traitre. Celui qui n'eſt point ferme dans les principes de la Morale, ne ſait réſiſter ni à ſes propres paſſions ni à celles des autres. L'homme foible, inconſtant, ſans caractere, ſe prête à tous les vices qu'on lui veut faire adopter. La foibleſſe dans un Prince nuit ſouvent plus dans ſon Etat, que la mauvaiſe volonté la plus déterminée.

Nous péchons contre la Société autant par nos omiſſions, que par nos actions nuiſibles. La pareſſe eſt l'omiſſion des devoirs qui nous lient à nos aſſociés ; elle devient d'autant plus criminelle, qu'elle nous fait manquer à nos devoirs les plus ſacrés. Un Souverain fainéant eſt un fléau pour ſes ſujets, que ſa coupable négligence livre à la merci de ſes indignes favoris. Un pere de famille par ſon indolence peut devenir la cauſe du malheur de toute ſa poſtérité. Un citoyen volontairement inutile à ſa patrie, eſt un frélon qui profite injuſtement du travail des abeilles. La nonchalance & l'incurie ſont des crimes, en raiſon des maux qu'elles cauſent aux autres. L'oiſiveté ſe punit elle-même par l'ennui où elle nous plonge ; moins l'homme

eſt occupé, & plus ſon imagination travaille à ſe créer des amuſemens & des chimeres. L'oiſiveté eſt la vraie ſource de la diſſolution des mœurs & des crimes. Le libertinage, l'intempérance & le jeu, ſont des reſſources que l'homme oiſif employe pour ſe ſouſtraire à l'ennui qui le pourſuit. Quelques ſuperſtitions ont mis l'oiſiveté, la retraite, l'inutilité au nombre des perfections. Une Philoſophie auſſi peu ſociable conſeille au ſage de s'éloigner des affaires & de ne vivre que pour lui; mais la raiſon & l'équité ordonnent au citoyen de travailler, d'être utile à ſes ſemblables, de s'occuper de leur bien-être, d'y contribuer de toutes ſes forces; il ne lui eſt permis de vivre oiſif, que lorſqu'il ſe voit dans l'impoſſibilité de faire du bien à ſes concitoyens. Sous un mauvais gouvernement, les méchans ſeuls ſont actifs, les gens de bien y ſont condamnés à ſe taire, à ſoupirer tout bas, à languir dans l'oiſiveté, afin de laiſſer agir en paix les ennemis du genre humain.

La licence, la débauche, l'impudicité, ſont des effets d'un tempérament fougueux que la raiſon n'a pas contenu, des habitudes contractées, & ſur-tout de l'oiſiveté. Des êtres inoccupés, & dès-lors tourmentés par l'ennui, cherchent à s'y ſouſtraire en ſe procurant des ſenſations vives, qui ſouvent réitérées, deviennent pour eux des beſoins continuels. Au défaut de ſes forces épuiſées par des plaiſirs fréquens, livré à ſon imagination malade, le libertin oiſif travaille à ſe créer des plaiſirs nouveaux, ſouvent auſſi bizarres que dignes de mépris. Le libertinage, la proſtitution, l'adultere, que nous voyons régner impudemment dans des nations policées, n'en ſont pas moins des vices réels & des crimes déteſtables, par leurs influen-

ces terribles fur le bonheur des individus, des familles, des Empires. Le débauché, honteufement abruti par fes fales voluptés, n'eft bon à rien; il ne travaille chaque jour qu'à s'énerver lui-même & à fe rendre plus inutile aux autres. L'homme asfervi aux plaifirs des fens ne connoît de bien-être que dans ce qui le dégrade. Il n'eft plus de décence, ni de frein pour une fille qui s'eft fait une habitude d'outrager la pudeur, elle devient ennemie du travail, qui la feroit honnêtement fubfifter. Une femme parvenue à rompre le lien conjugal, uniquement occupée de fes intrigues, eft incapable de fonger à fes devoirs. Sous quelque point de vue que l'on envifage la débauche, tout nous fait voir qu'elle égare l'efprit, qu'elle pervertit le cœur, qu'elle affoiblit les facultés du corps, & qu'elle conduit fouvent au crime. Si la nature invite l'homme aux plaifirs de l'amour, cette nature, guidée par la raifon, lui ordonne de ne prendre que ceux qui, fans nuire à lui-même, ne le rendent point inutile, méprifable, odieux à la Société. Que de familles dont le bonheur eft banni par les effets de la débauche, de la coquetterie, d'une galanterie criminelle! Que d'Empires plongés dans l'abjection & l'infortune, par l'oifiveté voluptueufe de ceux qui devroient s'occuper de leur bien-être!

PAR les mêmes principes, nous ferons forcés de regarder l'intempérance, l'ivrognerie, la gourmandife, comme des difpofitions nuifibles aux facultés du corps & de l'efprit, propres à déranger la fanté, à troubler la raifon, à rabaiffer l'homme au niveau des animaux déraifonnables, & quelquefois même le porter à des crimes. Les plaifirs de l'homme ne font conformes à la nature de l'homme, que lorfqu'ils font conformes à la raifon, faite pour

diriger toutes les actions de sa vie. L'homme ne differe de la bête, que parce qu'il jouit de la raison; il n'en differe nullement, quand il ne fait point usage de sa force, de son intelligence, de sa raison, pour se procurer le bonheur durable qu'il doit toujours préférer à des plaisirs d'un moment.

L'AMOUR excessif de l'argent, ou le vice que l'on désigne sous le nom d'avarice, anéantit la bienveillance, endurcit le cœur, isole l'homme & le rend souvent inhumain. L'avare ne vit que pour lui-même, ou plutôt pour son trésor, auquel il a la folie de s'immoler. Cruel envers lui-même, comment sa main s'ouvriroit-elle pour soulager les autres? L'avare ne devient utile que par sa mort, qui seule peut rétablir la circulation qu'il avoit interceptée. La passion pour les richesses, que tant de nations semblent attiser dans tous les cœurs, tend visiblement à dissoudre les liens de la Société, à rétrécir les ames, à les rendre vénales, à étouffer les vrais sentimens de l'honneur. La rapacité des Princes est la vraie cause des injustices & des violences qu'ils exercent sur leurs sujets. L'avarice des citoyens est la vraie source des vols, des rapines, des fraudes & des dissentions que nous voyons régner.

SI l'avarice est un vice qui souvent nous porte au crime, la prodigalité est un défaut très-condamnable par les effets qu'elle produit. Un Souverain prodigue est un fléau pour son peuple; il devient communément très-injuste & très-cruel pour fournir à ses profusions. C'est pour être prodigue que l'on voit tant de gens commettre des violences & des crimes. L'avarice & la rapacité servent alors d'aliment à la prodigalité.

L'INGRATITUDE est évidemment une disposition injuste, odieuse, criminelle; elle a sa

ſource dans l'orgueil, ou dans une inſenſibilité coupable. Les ingrats contribuent à étouffer la bienfaiſance, la libéralité, l'humanité, les qualités les plus utiles à la Société. Il eſt très-peu de gens qui aient le courage d'obliger des ingrats. Eſt-il une diſpoſition plus révoltante que celle d'un homme aſſez mal conformé pour frapper ou repouſſer la main qui lui préſente des ſecours ?

L'ENVIE, ſource fatale de tant de maux, eſt une diſpoſition très commune parmi les hommes; ils ſemblent naitre envieux & jaloux. La juſtice eſt le remède de l'envie; eſt-il rien de plus contraire à l'eſprit ſocial, que de ſouffrir à la vue du bien-être de ſes ſemblables, auquel tout nous excite a contribuer ? L'envieux ſe tourmente impitoyablement lui-même; c'eſt un vautour qui ſe déchire; de ſon ſein ulcéré il ne ſort que des médiſances, des calomnies, des diſcordes, des haines. Contenue par l'équité, retenue par la raiſon, l'envie ſi naturelle à l'homme, devient une émulation utile à la Société, elle fait éclore l'activité, l'induſtrie, les talens, le génie. C'eſt ainſi que l'envie elle-même peut tourner à l'avantage des hommes, quand elle eſt bien dirigée par le gouvernement. Les diſtinctions, les récompenſes, les honneurs ſont des moyens d'exciter entre les citoyens une émulation avantageuſe au public.

LA VERITÉ étant, comme on l'a vu, utile & néceſſaire à la Société, le menſonge doit lui déplaire. Si la candeur, la franchiſe, la droiture ſont naître la confiance & l'affection des hommes; la duplicité, la mauvaiſe foi, la fourberie, l'impoſture, l'hypocriſie, la diſſimulation excitent leurs défiances & les mettent en

garde.

garde. La calomnie, la fourberie, la trahiſon, la perfidie ſont des crimes dans toute Société. Le menteur décele de la crainte; le méchant toujours lâche tremble d'être démaſqué, l'homme de bien ne craint point de ſe montrer. Soutenu par la juſte confiance que donne la vertu, il ne s'avilit pas jusqu'à tromper. Une conduite honnête & vraie eſt ſeule capable d'inſpirer du courage & une noble aſſurance; le vice toujours inquiet & timide, cherche toujours à ſe voiler. Que de peine les méchants ſe donnent pour n'être point vus tels qu'ils ſont! Des Théologiens, dépourvus de vrais principes en morale, ont prétendu que jamais il n'eſt permis de mentir, *quand même il s'agiroit du ſalut de l'univers.* (39) Les inſenſés n'ont point vu que celui qui pouvant ſauver tous les hommes les laiſſeroit tous périr, ſeroit évidemment le plus ſtupide, ou le plus méchant des hommes! Le menſonge n'eſt un mal, que parce qu'il s'oppoſe au bien-être des ſociétés; s'il pouvoit être utile de tromper la race humaine, le menſonge ſeroit une vertu. La juſte défenſe de la patrie, d'un pere, d'un ami, de nous-mêmes contre les embuches d'un ennemi, d'un tyran, des méchants, rend le menſonge très légitime. La vérité, toujours utile au genre humain, peut être quelquefois nuiſible aux individus; cette vérité peut & doit être cachée toutes les fois qu'il en réſulteroit un mal pour nos aſſociés. La médiſance, que très ſouvent on couvre du manteau de l'amour pour la vérité, eſt un mal très réel. Que deviendroit une

(39) Cette opinion eſt de S. Auguſtin.

Société composée d'hommes remplis d'infirmités, si sous prétexte d'être franc & véridique, chacun se croyoit obligé de publier les défauts de ceux qu'il fréquente; ou s'il se faisoit un scrupule de cacher ce qu'il en sait? L'indiscrétion & la médisance sont souvent aussi criminelles que des assassinats; la médisance décele toujours, soit une humeur envieuse & vindicative, soit un esprit léger.

Si la prudence est une vertu fondée sur l'expérience, qui nous montre les conséquences de nos actions pour nous-mêmes & pour les autres, nous devons mettre au rang des défauts, des vices, & quelquefois des crimes, l'imprudence, la frivolité, la légéreté, l'inexactitude, qui supposent un oubli, une incurie souvent coupable, un mépris très-criminel des objets dont nous sommes obligés d'être occupés. L'homme vraiment sociable est fait pour s'observer lui-même, pour méditer sa conduite, pour concerter ses mouvemens avec ceux des êtres qui l'entourent. Toute société raisonnable est fondée sur le desir de plaire, & sur la crainte de déplaire à ceux avec qui l'on se trouve associé. Très peu de gens auroient le courage de faire le mal, s'ils savoient à quel point leur conduite doit les rendre haïssables.

Il est difficile ou totalement impossible de faire un homme de bien d'un étourdi ou d'un sot. L'ignorance est un mal; le défaut de réflexion, la dissipation, l'étourderie, la frivolité sont des dispositions nuisibles à la morale. L'inexpérience & la légéreté sont bien plus que la méchanceté réflechie, les causes des maux dont nous sommes affligés. Les hommes sont plus étourdis que pervers; plus ignorants, plus imbécilles que mé-

chants ; leur inexpérience les rend incommodes & nuiſibles dans la Société. Il faut donc les porter à la réflexion, leur montrer les objets dignes de les occuper, leur faire ſentir les conſéquences de leurs folies, leur prouver que leurs défauts, leurs habitudes, leurs négligences peuvent dégénérer en des crimes dont l'idée les révolteroit, s'ils daignoient y ſonger. L'ignorance eſt évidemment la ſource du mal moral.

QUOIQUE nos défauts n'ayent pas toujours des ſuites auſſi fâcheuſes que nos crimes, ils contribuent à nous rendre plus ou moins déſagréables aux êtres qui en ſentent les effets : ce ſont des piquûres légeres, qui trop ſouvent réitérées, finiſſent par faire des plaies profondes. La familiarité entre les hommes n'engendre ſi ſouvent du dégoût, du mépris, de la haine, que parce qu'ils négligent d'obſerver leur conduite ; ils oublient à tout moment qu'ils doivent chercher à ſe plaire les uns aux autres, & fuir attentivement ce qui peut altérer la bonne intelligence ou l'harmonie qui doivent régner entr'eux pour ſe rendre la vie réciproquement agréable.

L'HOMME ſociable doit raiſonner ſa conduite, deſcendre ſouvent en lui même, peſer les conſéquences de toutes ſes actions. L'habitude de converſer avec ſoi eſt néceſſaire pour ſe faire aimer de ceux dont on ſe voit environné. La combinaiſon facile & prompte de nos rapports, de nos devoirs, de nos intérêts véritables, conſtitue l'*inſtinct moral*. Celui qui s'eſt habitué à réſiſter aux impulſions aveugles d'une nature inconſidérée, y réſiſte ſans peine & ſuit facilement une nature éclairée : il écarte même avec ſoin les penſées deshonnêtes, qui pourroient apprivoiſer

ſon cœur avec le crime ou le déréglement. L'habitude du vice n'eſt jamais que le vice très ſouvent médité, pratiqué, réitéré & changé en un beſoin. Des penſées déshonnètes familiariſent avec des actions déshonnètes. Un premier crime conduit néceſſairement à un ſecond.

La vraie morale ne peut être que le fruit de la maturité des Sociétés & des individus; le progrès des lumieres peut ſeul l'accélérer. En attendant, la raiſon fera ſentir à ceux qui daigneront la conſulter, que le crime eſt toujours odieux, que le vice eſt toujours mépriſable & finit par nuire à celui qui s'y livre; que la vigilance ſur ſes défauts & ſes penchants, eſt néceſſaire à des êtres ſociables; que la vraie grandeur, la vraie ſupériorité des hommes ſur les autres, ne peut conſiſter que dans la vertu; que le vice nous dégrade, que l'utilité ſeule peut nous donner des droits ſur nos ſemblables.



CHAPITRE XII.

Origine de l'autorité, des rangs, des diſtinctions entre les hommes.

L'ÉQUITÉ, ainſi que l'intérêt de la Société qui ne peut jamais s'en ſéparer, exigent que l'on diſtingue, que l'on honore, que l'on récompenſe, que l'on conſidere ceux qui ſont les plus utiles à leurs ſemblables. Une égalité parfaite entre les membres d'une ſociété, ſeroit une injuſtice véritable. Les avantages que chacun pro-

cure aux autres, ſont la ſource naturelle des diſtinctions & des rangs entre les citoyens. Les plus utiles de tous doivent, pour l'intérêt général, être les plus chéris, les plus reſpectés, les mieux récompenſés. Le pouvoir, les honneurs, les richeſſes, les louanges, la gloire, les dignités, les places, les titres, &c. ſont des récompenſes qu'une nation reconnoiſſante doit à ceux qui la ſervent plus utilement que les autres.

Voila le fondement naturel & juſte de l'hiérarchie politique. Telle eſt la cauſe légitime de l'inégalité que le gouvernement doit mettre entre les membres d'un corps politique. Pour que tous les citoyens d'un Etat fuſſent égaux, il faudroit qu'ils fuſſent également utiles à l'Etat. Le Souverain équitable doit par la néceſſité des choſes, être le premier des citoyens. Le Miniſtre vigilant & fidele eſt le plus grand des ſujets.

Quelle que ſoit notre partialité pour nous-mêmes, ou la crainte que nous avons de voir les autres au-deſſus de nous, nous ſommes forcés de nous reconnoître inférieurs à ceux qui ſont plus utiles que nous, ou qui procurent, ſoit à la Société, ſoit à nous-mêmes, des avantages que nous nous trouvons incapables de procurer ou d'obtenir. Voilà la ſource naturelle & légitime de l'autorité & de la dépendance. Dépendre de quelqu'un, c'eſt reconnoître le beſoin que nous en avons pour notre propre bien-être. *L'autorité* eſt le droit de régler nos actions, que nous approuvons dans ceux que nous jugeons plus capables que nous-mêmes de nous procurer le bonheur. La dépendance, la ſoumiſſion, l'obéiſſance ſans avantage, eſt une ſervitude véritable L'autorité qui ne procure aucun bien, qui ne ſe

fondé que sur la violence, est une usurpation, une injustice, une tyrannie, contre lesquelles la nature de l'homme réclame à chaque instant.

La Société n'acquiert le droit de régler les actions de ses membres, qu'en vertu des avantages dont elle les met à portée de jouïr (40). Ainsi l'autorité d'une nation sur les citoyens dont elle est composée, ne peut être fondée que sur les biens qu'elle leur procure.

L'autorité souveraine ne peut être fondée que sur celle de la Société; celle-ci ne peut conférer à ses chefs, que les droits légitimes dont elle jouït elle-même. L'obéissance d'un peuple pour ses maitres, ne peut avoir pour motif que les avantages qu'il a droit d'en attendre.

Dans toute societé une portion des citoyens exerce sur les autres, une autorité à laquelle, pour leur propre intérêt, ceux-ci sont obligés de se soumettre. Cette subordination est juste & raisonnable, puisqu'elle a pour objet le bien-être que l'autorité légitime est faite pour procurer. Tels sont les fondemens naturels de l'autorité des grands sur les petits, des riches sur les pauvres, des peres sur leurs enfans, des maris sur les femmes, des maitres sur les serviteurs. Les grands dans un Etat ne sont au-dessus des autres, que par la protection que leur rang, leur crédit, leurs circonstances les mettent à portée de procurer à leurs concitoyens. La supériorité des riches est fondée sur les moyens que l'opulence leur fournit de secourir les malheureux; l'avare n'a rien qui le mette au-dessus du pauvre. L'autorité paternelle est fondée sur les avantages qu'elle pro-

(40) Voyez le chapitre I. de la 2e. partie.

cure aux enfans qui lui ſont ſubordonnés. La puiſſance d'un mari ſur ſa femme eſt fondée ſur le pouvoir de la protéger, ſur la tendreſſe, ſur l'expérience, &c. La ſupériorité du maître ſur ſes ſerviteurs eſt fondée ſur les moyens qu'il leur procure de ſubſiſter. L'autorité & la ſupériorité de quelque nature qu'elles ſoient, ne peuvent avoir pour baſe que l'utilité, le bien qu'on fait aux hommes, en un mot, la vertu. Faute de faire attention à ce principe ſi clair, la Société ſe remplit de tyrans & d'oppreſſeurs qui, au lieu de ſe rendre heureux, n'exercent leur pouvoir que ſur des eſclaves, que leur nature force à ſe révolter contre le joug qui les accable.

Le *pouvoir* eſt la poſſeſſion des facultés ou des moyens néceſſaires pour faire concourir les autres hommes à ſes propres volontés. Le pouvoir légitime eſt celui qui détermine les autres à ſe prêter à nos vues, par l'idée de leur propre bonheur : ce pouvoir n'eſt qu'une violence, quand, ſans aucuns avantages pour nous, ou même à notre préjudice, il nous oblige de nous ſoumettre à la volonté des autres.

Par une ſuite de l'amour que tout homme a pour lui-même, il deſire naturellement le pouvoir, c'eſt-à-dire d'être à portée d'influer ſur le bien-être des autres, dans la vue de les faire contribuer à ſon propre bien-être. Telle eſt la ſource naturelle de l'ambition, du deſir d'acquérir du crédit, des richeſſes, des dignités, des talens, de la conſidération, de la réputation, &c. en un mot, toutes les choſes qui nous élevent au-deſſus de nos concitoyens, ou qui peuvent les intéreſſer à notre félicité particuliere.

L'ambition eſt une paſſion naturelle & louable,

quand elle a pour objet de travailler à la félicité publique, à laquelle tout citoyen se trouve intéressé. Le désir des richesses est naturel, vu que les richesses mettent à portée de se procurer une grande masse de bonheur, quand on a l'art d'en faire un bon usage. Le désir de la gloire & de l'estime publique, est une passion naturelle, légitime & louable, quand elle nous excite à mériter les suffrages de nos concitoyens par des qualités vraiment utiles à leur bonheur. Toutes nos passions sont louables, lorsqu'elles sont réglées par la justice; toutes nos passions sont des vertus, quand elles ont pour objet le bien de la Société.

Le desir d'exercer du pouvoir, de montrer ses forces, de faire sentir aux autres ce que l'on peut, ou que l'on est en état d'influer sur leur bien-être, est un sentiment inhérent à la nature de l'homme, & d'où nous voyons découler & de grands biens & de grands maux. C'est pour montrer son pouvoir, & pour faire parade de ses forces, qu'un enfant tourmente les animaux qu'il tient entre ses mains. C'est souvent par le même principe que les Princes tourmentent leurs sujets & font la guerre à leurs voisins. (41) C'est par le même principe que souvent les grands oppriment les petits, les peres leurs enfans, les maitres leurs valets &c. C'est pour montrer ses forces que l'homme de génie entreprend de grandes choses, & tente souvent l'impossible. Défiez un homme de faire une chose, aussi-tôt vous le piquez, & il fait des efforts incroyables pour vous montrer qu'il est assez fort

(41) Tacite nous apprend que Néron prit le tems où Tyridate étoit à Rome pour faire mourir Barez Soranus; *afin*, dit-il; *de lui montrer par le supplice des grands, l'étendue du pouvoir d'un Empereur*. Voyez Tacit. Annal. lib. XVI. cap. 23.

pour la faire ; s'il a du reſſort dans l'ame, il s'expoſera même à périr, pour vous prouver ſon pouvoir. Que dis-je ! l'homme tout ſeul veut ſe prouver ou ſe montrer ſes forces à lui-même ; il s'afflige de ne point réuſſir, même quand il n'a pas de témoins de ſon mauvais ſuccès ; il ſe mépriſe pour ſon défaut de forces. Enfin voilà pourquoi le danger a des appas pour l'homme ; il veut montrer ſon courage en le bravant, il annonce alors, ſoit à lui-même, ſoit aux autres, la vigueur de ſon ame ou celle de ſon corps. Tout défaut de ſuccès eſt un ſigne de foibleſſe.

Toute dépendance eſt un aveu de ſa propre infériorité, il ſuit de-là que nous ſouffrons avec peine la ſupériorité des autres. Nous n'aimons pas qu'ils ſoient plus forts que nous ; nous voyons avec déplaiſir qu'ils ſont les maîtres de notre propre félicité ; nous préférons toujours d'être les maîtres de la leur, ſoit parce que nous craignons de ne pouvoir pas diriger les volontés des autres vers le but qui convient à nos propres déſirs, ſoit parce que nous croyons que perſonne ne ſait mieux que nous, ce qu'il nous faut pour être heureux. Voilà la ſource du déſir que tous les hommes ont d'exercer leur pouvoir ſur les autres, & de l'averſion qu'ils ont pour tout pouvoir que l'on exerce ſur eux. L'amour de la puiſſance, ainſi que l'amour de l'indépendance & de la liberté, ſont des paſſions inhérentes à l'homme ; elles ne doivent céder qu'au bien que l'on nous fait, & que nous nous ſentons incapables de nous procurer à nous-mêmes.

La *liberté* eſt le pouvoir de prendre les moyens que nous jugeons néceſſaires pour obtenir les plaiſirs & les biens que nous deſirons. Etre libre,

c'eſt ne trouver aucun obſtacle dans notre tendance vers le bonheur. L'abus de la liberté s'appelle *licence ;* non ſeulement elle trouble la Société, mais encore elle nuit à celui qui l'exerce. Ainſi, quoique l'homme ſupporte impatiemment le joug, ou deſire une indépendance illimitée, il eſt pour ſon propre intérêt, forcé de s'abſtenir de la licence, qui lui deviendroit funeſte à lui-même, & de ſe ſoumettre au joug de la loi, qui le garantit, & de la licence des autres, & de ſa propre imprudence. Tout citoyen raiſonnable, c'eſt-à-dire qui connoît ſes intérêts véritables, déſire la liberté, mais renonce de bon cœur à la faculté dangereuſe d'exercer la licence, qui le conduiroit à ſa perte. La licence, comme nous le verrons par la ſuite, eſt également nuiſible & au ſouverain & aux ſujets.

MEME dans ce qu'on nomme *l'état de Nature*, c'eſt-à-dire lorſqu'il vit tout ſeul, l'homme eſt forcé de reconnoître que l'uſage de ſon pouvoir doit avoir des bornes. S'il déſire de ſe conſerver, il eſt obligé de s'abſtenir de l'uſage immodéré des choſes qu'il trouve nuiſibles à ſa ſanté, capables de l'affoiblir & d'endommager ſes facultés. Un Etre ne peut être appellé intelligent & raiſonnable, qu'autant qu'il prend les vrais moyens de ſe rendre heureux, & qu'il ſait diſtinguer l'utile du nuiſible, l'intérêt durable de l'intérêt paſſager. Etre libre, ce n'eſt pas faire ce qu'on veut, c'eſt faire ce qui peut contribuer à ſa félicité permanente.

L'AMOUR que les hommes ont pour l'indépendance, & la peine avec laquelle ils ſe ſoumettent à toute gêne, font qu'ils craignent que les autres n'abuſent de leur ſupériorité, ou ne s'en prévalent d'une façon fâcheuſe pour leur amour propre. Voilà pourquoi les hommes rougiſſent de leur pau-

vreté, cherchent à la cacher aux autres, dans la crainte d'en essuyer les mépris. En un mot, nous craignons toujours de montrer notre foiblesse, dans l'idée que les autres en prendront des avantages pour nous dédaigner ou pour nous faire sentir leur pouvoir d'une façon affligeante. Voilà pourquoi tant d'hommes très-misérables cherchent à paroitre heureux, & se ruinent souvent, dans l'idée de faire croire qu'ils sont opulens. La compassion elle-même blesse ceux qui en sont les objets, parce qu'on la suppose communément accompagnée de mépris. Il est des hommes devant lesquels il est dangereux de se plaindre.

VOILA encore dans la Société la source naturelle de l'envie, de la jalousie, de l'émulation, & même de l'ingratitude que nous voyons régner parmi les hommes. Ils appréhendent les effets de l'orgueil que doivent exciter le pouvoir, les richesses, la grandeur, les talens. L'homme est souvent ingrat, parce qu'il craint de reconnoître un maître dans son bienfaiteur: il voudroit s'affranchir de la dépendance où il se trouve par rapport à celui dont il a éprouvé les bontés. L'ingratitude est condamnée par l'intérêt général de la Société, qui exige que l'on ne tarisse pas la source des bienfaits. L'ingratitude est condamnée par l'intérêt de l'ingrat lui-même, qui par sa conduite anéantit la bienveillance de celui qui avoit droit d'attendre sa reconnoissance; sa vanité lui fait perdre un ami.

LES Princes, les grands, les riches sont communément ingrats, parce que tout service & tout bienfait donne à tout homme qui le confére, une supériorité, dont l'orgueil de ce-

lui qui le reçoit, a peine à s'accommoder, & met ce dernier dans une ſorte de dépendance (42). Chacun ne veut céder aux autres que le moins qu'il eſt poſſible de ſon indépendance, tandis qu'il voudroit que les autres conſentiſſent à lui ſacrifier la leur toute entiere. Il n'y a que la juſtice qui puiſſe rectifier les ſentimens des hommes, & leur indiquer leurs devoirs.

La juſtice & la raiſon ſont les remèdes des paſſions abjectes, que les bienfaits eux-mêmes font quelquefois naître dans les cœurs. La jalouſie eſt un ſentiment douloureux de notre propre foibleſſe, comparée à la force ou à la ſupériorité des autres. Celui qui a la conſcience de ſon propre mérite, n'eſt ni jaloux ni envieux. L'envie eſt le chagrin ſtérile que nous cauſe l'idée de la ſupériorité des autres. Elle annonce pareillement une ame rétrécie, que ſa propre foibleſſe réduit au déſeſpoir: on n'eſt point envieux des avantages que l'on a, ou que l'on ſe flatte de pouvoir obtenir.

Soit que nous nous jugions grands ou petits, forts ou foibles, le ſentiment de la juſtice nous oblige de reconnoître la ſupériorité & les droits de tous ceux qui ont plus de talents, plus de lumières, plus de vertus, ou qui ſont capables de procurer aux hommes plus d'avantages que nous.

L'Art de faire du bien aux hommes, eſt un art difficile; il eſt rare que l'on puiſſe obliger ſans allarmer l'amour propre, la jalouſie, l'envie de celui

(42) *Beneficia eò uſque læta ſunt, dum videntur exſolvi poſſe: ubi multum antevenere, pro gratiâ odium redditur.*
Tacit. annal. lib. IV. cap. 18.

Caligula ne fit périr Macron que parce qu'il lui étoit redevable de l'empire.

qu'on oblige. Chaque faveur paroît annoncer sa foiblesse à celui qui la reçoit, & le pouvoir de celui qui la confere: tout homme qui reçoit un bienfait se croit avili, & rougit de son infériorité. Le pauvre se voit dans la dépendance de tout le monde, il craint de n'avoir rien qui intéresse les autres à son sort. C'est très-souvent la faute de celui qui oblige, s'il n'excite que l'ingratitude: un bienfait n'est quelquefois qu'un outrage. L'homme de bien ne craint point de faire des ingrats; il lui suffit de connoître ses droits; il se contente de faire le bien, sûr d'en trouver la récompense dans la conscience de sa propre supériorité, dans l'idée de son pouvoir, dans une satisfaction intérieure que l'injustice des hommes ne peut point lui ravir.

NONOBSTANT l'ingratitude des hommes, celui qui leur est vraiment utile acquiert sur eux des droits légitimes, & que rien ne peut anéantir.

SI le bien que l'on fait aux hommes, donne des droits à leur estime, à leur reconnoissance, & devient le fondement de toute autorité légitime, le mal qu'on leur fait met ces droits au néant; la Société, pour sa propre sûreté, peut justement écarter ceux qui mettent obstacle à ses vues, & punir ceux qui troublent sa félicité. Punir quelqu'un, c'est le priver du bonheur & des avantages qu'il désire. Si tout homme, attaqué par un ennemi, a le droit de se défendre, la Société jouït sans-doute du même droit. Tout citoyen qui lui fait du mal, qui exerce la licence, qui s'arroge le pouvoir d'être injuste, devient l'ennemi de tous les autres, & peut être justement puni par les loix, destinées à opposer la force de tous, à la force de celui qui fait la guerre à tous. Tout homme qui nuit à ses semblables, brise les liens de la Société, & n'a plus au-

cuns droits à la protection des loix. Le Souverain lui-même, dont l'autorité n'a d'autre fondement que les avantages qu'il procure au peuple qu'il gouverne, perd tous ses droits, & n'a plus de sujets, dès qu'il viole les devoirs de l'équité.

Les loix des hommes ne peuvent punir que les crimes visibles & les délits publics; leur pouvoir ne s'étend pas sur les fautes cachées & les crimes inconnus. Ceux-ci néanmoins ne restent pas impunis pour cela; la nature même de l'homme l'en punit. Le méchant est toujours en crainte, tandis que l'homme de bien, même au milieu des revers, en dépit de l'injustice des hommes, jouït de l'estime des gens de bien, & goute les douceurs d'une bonne conscience.



CHAPITRE XIII.

De l'Estime, de la Conscience, de l'Honneur.

C'est toujours relativement aux autres que l'homme s'estime lui-même. S'estimer, c'est connoître ses droits, sa valeur, sa supériorité; c'est se féliciter des qualités utiles que l'on a, ou que l'on croit avoir; c'est s'applaudir de posséder celles que l'on s'imagine devoir mériter la considération des êtres dont on est entouré. Les uns s'estiment pour leur pouvoir, d'autres pour leur naissance, leur crédit, leurs titres, leurs richesses; d'autres pour leur beauté, leurs talens, leur esprit; mais tous ces sentimens sont fondés sur la connoissance que l'on a du prix que mettent à ces qualités les

hommes que nous voyons. Placez un homme qui s'eſtime pour ces choſes, dans une ſociété où elles ſoient inconnues & où l'on n'y attache aucun prix, il ceſſera bientôt de s'applaudir de la poſſeſſion des qualités qui paroîtront inutiles. Tranſplantez un Courtiſan tout fier de ſa nobleſſe dans une République, où l'on ne fait aucun cas de la naiſſance, & bientôt il ceſſera de ſe glorifier de la choſe qui, dans une Monarchie, lui attiroit la conſidération & les reſpects du vulgaire étonné. Mettez un ſavant, un homme de génie qui s'applaudiſſe de ſes talens, parmi des ſauvages ou des ignorants, il y paroîtra ridicule, & bientôt ſon mérite diſparoîtra devant ſes propres yeux.

L'HOMME vertueux n'eſt déplacé nulle part. La vertu eſt utile en tout pays, en tout temps, chez tous les peuples : par-tout où l'on trouve des hommes, la vertu eſt eſtimable, parce qu'il n'eſt perſonne qui n'en ſente l'utilité. Ainſi par-tout l'homme de bien a droit à l'eſtime des autres, & peut goûter le plaiſir de s'eſtimer lui-même.

BIEN des Moraliſtes ont voulu ravir à l'homme le droit de s'eſtimer, ainſi que celui de s'aimer & de rechercher l'affection des autres ; ces ſentimens paroiſſent trop *charnels* à une morale fanatique, qui s'efforce de nous rendre inutiles à ce monde, & qui voudroit nous perſuader que ce n'eſt que dans un monde inconnu, que nous devons attendre la récompenſe de nos bonnes actions. Mais il eſt impoſſible d'anéantir dans l'homme les ſentimens inhérents à ſa nature ; il s'aime & il déſire d'être aimé, afin de s'aimer davantage ; il déſire l'eſtime des autres, pour être plus eſtimable à ſes propres yeux : il s'applaudit alors de voir ſon jugement fortifié des ſuffrages des autres. Son eſprit eſt

étayé par l'approbation qu'on lui donne. (43)

Oter aux hommes le desir de plaire à leurs semblables, ou l'ambition de mériter leur bienveillance & leurs suffrages, c'est évidemment éteindre en eux toutes les vertus sociales; ce n'est qu'en se rendant utile ou agréable, que l'on peut mériter l'affection des autres. Ainsi nous dire de renoncer à cette affection, c'est nous défendre d'avoir de la vertu. Bannissez l'envie de plaire de l'union conjugale, des familles, de l'amitié, de la société journaliere, & vous en bannirez toute la douceur de la vie. Dites à un Souverain qu'il ne doit point rechercher l'estime & la tendresse de son peuple, & bientôt vous en ferez un tyran détestable, ou du moins, un Souverain parfaitement indifférent sur le bien-être de ses sujets. Anéantissez pour les ames énergiques le desir de la réputation & de la gloire, qui ne sont autre chose que l'estime des hommes, & vous anéantirez efficacement l'enthousiasme le plus utile à la Société. L'apathie des Stoïciens, l'indifférence & l'humilité des Chrétiens, ne sont propres qu'à éteindre toute vertu; si on les mettoit en usage, elles étoufferoient dans les cœurs tout desir de se distinguer aux yeux des hommes & de mériter leur amour.

Vouloir que l'homme renonce à l'estime & de lui-même & des autres, ce seroit donc le priver du motif le plus propre à l'exciter à la vertu. Priver l'homme du droit de s'applaudir du bien qu'il fait, c'est vouloir qu'il soit injuste envers lui-même. S'aimer & s'estimer pour des actions utiles, c'est un acte d'équité. (44)

Nous

(43) *Voyez Essais de Morale de M. Nicole, tom. II. p.* 18.

(44) Les Théologiens nous disent que l'homme est incapable

Nous dirons donc que l'homme de bien est en droit de s'estimer lui-même, & d'ambitionner l'estime & l'amour de ceux sur qui sa conduite influe. Tout homme qui fait sentir aux autres l'estime qu'il a pour lui-même, d'une façon qui les blesse, qui les humilie, qui les afflige, est un bienfaiteur maladroit; il perd les droits, même réels, qu'il pouvoit avoir sur eux. L'*orgueil*, la hauteur, l'arrogance, sont des effets de la sotise qui empêche de voir que l'on se rend désagréable aux autres, en leur faisant sentir leur infériorité. La *Vanité* est l'estime de soi, ou l'idée de sa supériorité fondée sur des avantages inutiles aux autres, ou que nous ne possédons point réellement. Etre vain, c'est s'estimer soi-même, ou prétendre à l'estime des autres pour des qualités frivoles ou supposées; ce qui souvent procure du mépris, au lieu de la considé-

ble de faire le bien « par lui-même; que c'est Dieu qui lui » donne la grace de bien faire; qu'en s'applaudissant de ses » actions louables, l'homme raviroit à Dieu la gloire qui lui » est dûe. » Mais quelle que soit la source des bonnes dispositions de l'homme, dès qu'il les a, il ne peut s'empêcher de savoir qu'il les a, de s'en réjouir, de s'applaudir de les avoir, d'être content de lui-même. Quoiqu'un courtisan tienne de son maître les titres ou les places dont il jouit, il ne peut pas ignorer qu'il les possede; il s'en félicite, il en est charmé, parce qu'il se voit par là distingué des autres. Soit que l'on regarde les bonnes qualités ou les vertus des hommes comme des effets de leur nature, de leur tempérament, de leur éducation, &c. soit qu'on les regarde comme des graces de Dieu, celui qui les possede ne peut sans folie ignorer qu'il possede les qualités qui le rendent agréable aux autres, & dont par là même il a droit de s'applaudir; d'où l'on voit que l'humilité vraiment chrétienne est un être de raison, & que, si elle étoit possible, elle seroit & injuste & absurde.

ration que l'on vouloit uſurper. Mais l'eſtime de ſoi, fondée ſur des vertus, ſur des talents utiles, ſur des bienfaits réels, eſt une récompenſe légitime que l'homme de bien ſe doit à lui-même. La vertu n'eſt déjà que trop rare ſur la terre ; elle le ſeroit encore bien plus, ſi ce n'étoit que dans le ciel qu'elle dût être récompenſée. Ceux qui n'attendent que dans l'autre monde le ſalaire de leurs actions, ou qui ne veulent plaire qu'à Dieu, s'embarraſſent communément très-peu de l'approbation des hommes, ne font rien pour la mériter, & n'ont pour l'ordinaire que des idées très-fauſſes, très-obſcures, très-mauvaiſes de la ſaine morale & des vertus réelles.

Quel que ſoit notre ſort dans l'avenir, dans le monde actuel où nous ſommes placés, la vraie morale nous excitera toujours à nous aimer nous-mêmes, à chercher & l'eſtime des autres & l'eſtime de nous-mêmes, & à la mériter par des actions vraiment utiles & louables. Approuver en ſoi, comme dans les autres, ce qui eſt réellement bon & louable, c'eſt juger ſainement, c'eſt ſe rendre juſtice ; ſe mépriſer ſoi-même pour le bien que l'on a fait, ſeroit joindre l'injuſtice à l'extravagance.

Invitons donc les hommes à ſe mettre dans le cas de pouvoir s'eſtimer, ſe reſpecter, s'aimer eux-mêmes avec juſtice. Quiconque ſe mépriſe lui-même, ou ne s'embarraſſe point de l'eſtime des autres, ne peut que devenir un être vil & très méchant. C'eſt de cette diſpoſition que l'on voit découler la baſſeſſe, la flatterie, la complaiſance criminelle, & une foule d'actions déteſtables. Le mépris de ſoi eſt évidemment la ſour-

ce de presque tous les crimes, & des courtisans; & du bas peuple. Que devient la vertu d'une femme, quand elle cesse une fois d'avoir du respect pour elle-même, ou quand elle se met au dessus du *qu'en dira-t-on?* Tout homme qui se méprise lui-même, ne tarde pas à se rendre méprisable aux yeux des autres.

La bonne *conscience* n'est qu'un sentiment d'estime pour nous-memes, fondé sur le témoignage que nous nous rendons intérieurement d'avoir agi d'une façon propre à nous donner des droits sur l'estime des autres. Quoique naturellement prévenus en notre faveur, en consultant l'expérience & la réflexion, il nous sera toujours facile de nous juger équitablement : il suffit pour cela, de considérer les effets que notre conduite produit sur les êtres avec qui nous avons des rapports. Nous nous mettons alors dans leur place, & nous nous jugeons nous-mêmes, comme ils pourroient nous juger. Ainsi, *la conscience est dans l'homme la connoissance des effets que ses actions produiront sur les autres.* La bonne conscience est la certitude où nous sommes que nos actions méritent d'être approuvées par ceux qui les ressentent : la mauvaise conscience est la certitude ou la crainte d'avoir mérité leur haine ou leurs mépris par notre conduite à leur égard. D'où l'on voit que la conscience n'est pas l'effet d'un instinct ou d'un sentiment inné, mais de l'expérience & de la réflexion. (45)

(45) *La buona conscienza è.... il premio della riflessione.* VOYEZ DISSERTAZIONE SULLA FELICITA. D'un autre côté le Dr. Hutcheson prétend qu'*une action vertueuse perd tout son prix, lorsqu'elle n'est faite qu'en vue de mériter les applaudissemens de sa propre conscience.* VOYEZ, INQUIRY CONCERNING VIR-

La conſcience pour le ſuperſtitieux, eſt la connoiſſance qu'il croit avoir des effets que ſes actions produiront ſur la Divinité; mais comme il n'a de ſon Dieu que les idées fauſſes & révoltantes, qui lui ſont données par des hommes intéreſſés à le peindre ſous les traits d'un maître injuſte, capricieux & cruel, qui ſouvent exige des choſes contraires à la nature, à la morale, à la raiſon, & capables d'effaroucher la conſcience de tout homme ſenſé, la conſcience d'un dévôt eſt erronée; elle lui permet ſouvent de faire le mal ſans remors & de s'applaudir d'une conduite, ſoit inutile, ſoit dangereuſe pour la Société. La conſcience d'un dévot fanatique ne lui reproche point ſon intolérance, ſon zèle, ſes perſécutions, ſes cruautés, ſon eſprit turbulent & inſociable, parce qu'il ſe perſuade que le ciel approuve ſa conduite très-blâmable aux yeux de la raiſon, que le dévôt ne conſulte jamais.

Pour juger ſainement de nous-mêmes, il faut conſulter la raiſon & non l'imagination ou l'enthouſiaſme. En prenant cette raiſon pour regle, nous connoiſſons les effets de nos actions; cette connoiſſance nous met à portée de nous abſoudre ou de nous condamner; de nous eſtimer ou de nous mépriſer, en raiſon des ſentimens favorables ou défavorables que nous ſavons avoir excités dans les autres. En un mot, ou nous ſommes contents de nous-mêmes, ou nous éprouvons de la crainte, de la honte & des remors, ſentimens

VIRTUE, SECT. II. ART. 4. Des Moraliſtes plus ſenſés ont fait conſiſter le *ſouverain bien* dans la *rectitude de la conduite*, c'eſt-à-dire, dans les applaudiſſements que l'homme de bien ſe donne à lui-même, quand il a la conſcience d'avoir fait ſon devoir. VOYEZ HARRIS THREE TREATISES. &c.

douloureux qui nous forcent de nous haïr, & qui nous sont perpétuellement retracés par un esprit allarmé & par une imagination troublée, devenue pour nous un ennemi domestique dont nous ne pouvons nous séparer. *Où fuir*, dit Antonin, *lorsque nous sommes mécontents de nous-mêmes?*

La Religion paroit en grande partie avoir été imaginée pour fournir aux hommes des expiations, ou des moyens bisarres & surnaturels de se reconcilier avec eux-mèmes. En effet tout homme qui a commis le mal, fait des efforts incroyables pour se justifier à ses propres yeux; il n'est pas de sophismes & de subterfuges qu'il ne mette en usage pour se remettre bien avec lui-même. Quiconque vit en société & regarde autour de soi, ne peut s'empècher à tout moment de se voir des mèmes yeux que les autres; il reconnoit un tribunal qui, en dépit de ses efforts, s'établit au dedans de lui. Mais ses décisions sont communément bien plus réglées par l'opinion publique & le préjugé, que par la raison. La conscience ne nous reproche pour l'ordinaire que les choses que nous voyons désapprouvées par les ètres qui nous entourent. La conscience d'un prince, environné de flatteurs empressés à servir tous ses caprices, ne lui reproche gueres aucun de ses excès. La conscience d'un courtisan ne le fait point rougir de ses bassesses, de ses intrigues, de ses perfidies, que l'exemple de ses semblables justifie. La conscience d'un fanatique ne le condamne pas pour s'ètre livré aux accès d'un saint zèle, qu'il voit applaudi par ses guides spirituels; cete conscience est en repos sur les crimes les plus noirs, dès que son Prètre l'assûre qu'ils lui sont remis par la Divinité.

Les hommes ne rougissent presque jamais des choses qu'ils voyent autorisées par l'usage, par l'exemple, par les suffrages des autres : nous n'éprouvons de la honte, des remors, des regrets ou des craintes, que pour les actions que nous croyons de nature à déplaire, ou devoir paroître ridicules, méprisables, punissables aux yeux des hommes. Une honte collective, ou répartie sur un grand nombre de têtes, devient un fardeau léger pour chacune de celles qui la portent. Quand l'opinion publique est viciée, nous finissons par tirer gloire du vice & de l'infamie. Dans une nation corrompue, quel est l'homme qui rougisse de la débauche, de l'adultere, des vices à la mode? Sous un gouvernement tyrannique, ne voit-on pas l'homme injuste, le concussionnaire, le voleur public s'applaudir de leurs crimes, & en jouir insolemment aux yeux d'un peuple, bien plus jaloux qu'irrité?

Tous ceux qui ont la force en main se mettent communément au-dessus de la honte & des remors; le répentir ne tombe chez eux, que sur le défaut de succès. Si la conscience leur fait quelques légers reproches, ils sont bientôt étouffés par la voix des flatteurs, toujours prêts à louer les excès les plus criants. D'ailleurs les plaisirs bruyants, le tumulte des affaires & de la dissipation; enlevant l'homme hors de lui-même, ne lui permettent gueres de méditer. Les princes & les grands ont communément le secret de calmer leur conscience, en imposant silence ou en punissant tous ceux dont le murmure troubleroit leur repos. La police, dans un Etat Despotique, n'est faite que pour empê-

cher les citoyens de faire entendre des cris importuns, capables d'allarmer la conscience de ceux qui les oppriment.

On ne cesse de nous vanter les effets merveilleux que la Religion produit sur les consciences : on prétend que l'idée d'un juge redoutable qui voit tout, qui est invisiblement présent en tous lieux, aux yeux duquel les actions les plus secrettes ne peuvent point échapper, est un motif très-puissant pour empêcher les mortels de se livrer à leurs déréglemens. Tout nous prouve que les hommes craignent bien plus les yeux des hommes, que les yeux de la Divinité. La présence du témoin le plus abject nous en impose plus sûrement, que celle d'un Dieu terrible que nous ne voyons jamais. Un débauché, qui ne douteroit nullement de la présence de son Dieu, ne commet-il pas à tout moment des actions honteuses ; qu'il rougiroit de commettre aux yeux du plus vil des hommes ?

Quand l'opinion publique est pervertie par des exemples nombreux, par des usages déraisonnables, par un gouvernement injuste, par une éducation dangereuse, par la contagion du luxe; & le vice & le crime lui-même perdent leur difformité. La raison, la vertu, la morale sont forcées de se taire devant l'opinion ; ou bien elles ne parlent qu'à des hommes qui les trouvent impertinentes & ridicules. C'est sur l'opinion publique, que la sagesse doit travailler ; c'est cette opinion, que la raison doit rectifier, pour ramener les hommes à la vertu. Sous un gouvernement corrompu, dans une nation vicieuse, on ne trouve de vertu, que dans un petit nombre de gens de bien isolés, qui contents de

quelques approbateurs, résistent au torrent universel, ou jouissent à l'écart des vertus domestiques dont ils ont appris à goûter les douceurs.

L'honneur est le droit que nous avons, ou que nous croyons avoir, à l'estime des autres. Il est un des plus puissants ressorts de la nature humaine. Tout homme veut être honoré ; le mépris est pour lui le supplice le plus cruel, il le dégrade à ses propres yeux ; rien ne l'offense plus que l'idée de paroître inutile ou abject aux yeux de ses semblables. L'honneur, comme la vertu, ne peut être solidement fondé que sur l'utilité ; il n'est qu'un vain phantôme, quand il n'a d'autre appui que des préjugés, des conventions folles, les caprices de la mode. Rien n'est donc plus important & plus intéressant pour la Société, que de donner aux hommes des idées vraies de l'honneur, qui varie, pour ainsi dire, dans chaque contrée de la terre. La vertu, l'utilité solide & permanente du genre humain nous donnent seules des titres incontestables à l'estime publique. L'homme d'honneur ne peut être distingué de l'homme de bien, de l'homme utile, de l'homme qui procure du bonheur à ses concitoyens.

POUR le plus grand nombre des hommes, le mot *honneur* est un terme vague, & souvent une pure chimere. En morale, comme on a pu le remarquer, on a très rarement défini les mots que l'on employoit le plus. On peut dire en général que *honneur* est un terme rélatif par lequel on désigne le cas que l'on fait de certaines actions ou qualités dans chaque société. Il est des actions qui font honneur dans quelques pays & qui sont déshonorantes dans d'autres. Ainsi l'honneur suit les opinions, les idées vraies ou fausses

des nations; celui qui résulte de la vertu est le seul qui soit réel, & qui ne dépende pas du caprice des hommes.

A L'ORIGINE des Sociétés, des sauvages perpétuellement occupés ou à se défendre ou à attaquer leurs voisins, ont attaché l'idée d'honneur à la valeur, parce que c'étoit la qualité qui pour lors leur paroissoit la plus utile ou la plus importante pour eux. Cette notion s'est évidemment perpétuée jusqu'à nous; on la retrouve encore dans les nations les plus civilisées. En conséquence nous voyons les Princes, pour peu qu'ils ayent d'énergie & d'activité dans l'ame, se porter à la guerre, & faire consister leur honneur & leur gloire à troubler la tranquillité des autres, aux dépens de la félicité de leurs propres sujets. Ainsi, d'après un préjugé si funeste, le plus grand honneur d'un Monarque consiste à être injuste, inhumain, vindicatif; à répandre sans scrupule & sous les plus légers prétextes le sang des hommes; à devenir le fléau des nations.

POUR être secondés dans leurs projets, les Princes & les Conquérants ont communiqué leurs préjugés à ceux de leurs sujets qu'ils jugeoient les plus propres à servir leurs passions. C'est ainsi que les fausses idées d'honneur ont infecté les peuples; la profession des armes fut regardée comme la plus honorable, un homme crut avoir de l'honneur, quand il eût du courage; il ne vit pas qu'il ne faisoit que se rendre l'instrument méprisable & la victime des passions d'un maître injuste qui sans raison prodiguoit son sang.

PAR une suite des mêmes préjugés, tout *homme d'honneur* se crut obligé d'être inhumain, vindicatif, implacable, toutes les fois qu'il jug son honneur attaqué. Soutenu dans sa féroci

par l'opinion publique, il se crut obligé de laver dans le sang de son semblable, les moindres insultes que l'on fit à sa vanité. La raison réduite à se taire devant le préjugé, ne put lui faire sentir l'injustice & l'atrocité de punir par la mort une injure légere que la vraie grandeur d'ame auroit dû mépriser. Ainsi de fausses idées d'honneur font lâchement fouler aux pieds les droits les plus saints de la justice, de l'humanité, de l'amitié, & empêchent de voir que le pardon des injures suppose plus de noblesse & de force, qu'une vengeance abjecte & cruelle. N'est-il donc pas plus honorable, plus glorieux, plus louable de conserver un citoyen, que de l'immoler à la fureur passagere de la vanité blessée?

D'OU l'on voit que les hommes n'ont pas besoin d'une révélation céleste, pour sentir que le pardon des injures est un sentiment noble, grand, digne d'un homme d'honneur. De quels droits une Religion qui croit un Dieu dont la vengeance sera implacable & sans bornes, prétend-elle engager les hommes au pardon des injures? Comment inspirer la grandeur d'ame & la générosité qui pardonne, aux adorateurs d'un Dieu assez bas, assez cruel, pour se venger éternellement des fautes passageres de ses foibles créatures? La vengeance, ainsi que la cruauté, annoncent une ame lâche & féroce; elles déshonorent & les Dieux & les hommes; elles sont indignes d'un cœur élevé, humain, estimable. Celui qui rend le bien pour le mal, acquiert par-là même une supériorité reconnue sur celui qui lui a fait une injure; & l'offenseur est souvent puni par la honte que lui cause celui qui lui pardonne. Faut-il donc être chrétien pour goûter la satis-

faction intérieure que procure la grandeur d'ame & l'idée de l'empire que nous avons fur nous-mêmes? Cléomenes difoit, *qu'un bon Roi devoit faire du bien à fes amis & du mal à fes ennemis*; fur quoi Arifton s'écria: *combien ne feroit-il pas plus grand de faire du bien à fes amis & de faire des amis même de fes ennemis!* (46)

Il faut infpirer aux hommes le defir de l'eftime publique, la paffion de la vraie gloire, les fentimens généreux de l'honneur; mais il faut leur faire connoître en quoi cet honneur confifte, & les moyens légitimes de l'obtenir. La raifon leur montrera toujours qu'il ne peut confifter ni dans ce qui nuit à la Société, ni dans une violation manifefte des devoirs les plus facrés de la Morale, ni dans l'oubli le plus honteux des vertus fociales. Ce n'eft que par la vertu que nous pouvons prétendre à l'honneur, c'eft-à-dire acquérir des droits inconteftables fur l'eftime publique. Un homme d'honneur eft un homme qui jufte & humain, poffede des qualités vraiment dignes de l'eftime de la Société. Quels que foient les préjugés des hommes, ils font toujours forcés d'eftimer, d'honorer & d'aimer ceux en qui ils trouvent des difpofitions vraiment utiles pour eux. L'intérêt véritable triomphe à la fin du préjugé qui n'eft propre qu'à caufer du défordre.

Les opinions des hommes, quand ils ne daignent pas confulter la raifon, font fi bizarres, que, lorfqu'on les confidere, on a tout lieu d'en être confondu. Dans quelques nations, qui paffent néanmoins pour très civilifées, un homme

(46) Voyez Erasmi apophtegm. p. 40.

est déshonoré ou forcé de rougir, lorsque sa femme lui est infidelle, tandis que celui qui est parvenu à la rendre criminelle marche la tete haute, & s'applaudit de son infame triomphe. Un homme est deshonoré, lorsqu'il refuse de payer une dette contractée par amusement: les dettes du jeu se nomment des *dettes d'honneur* par excellence: mais un homme peut sans craindre le deshonneur refuser de payer ce qu'il doit à un marchand, à un artisan, que souvent sa négligence ou sa mauvaise foi réduisent à l'indigence. C'est ainsi que, dans des nations vicieuses, des hommes corrompus parviennent à renverser toutes les idées, à pervertir l'opinion, à faire passer l'infamie même pour de l'honneur! Le vice n'est si commun, que parce qu'au lieu de déshonorer les hommes dans l'opinion publique, il ne sert souvent qu'à les faire considérer.

L'HOMME en société, non content de s'aimer, veut être aimé des autres, & se sent obligé d'exciter en eux les sentimens qu'il a de lui: il est content, quand il se flatte de joindre leurs suffrages à l'idée qu'il se fait de ses propres qualités. Nous ne sommes contents de nous, que quand nous croyons que les autres en sont contents. Nous parvenons souvent à faire illusion & à nous & aux autres; mais ce qui n'est qu'illusion n'est pas fait pour durer; l'hypocrisie se démasque tôt ou tard; il en coûte bien moins pour être honnete, que pour s'efforcer de le paroître. La politique la plus sûre est d'être vrai. Tant d'hommes ne sont si inquiets, si chatouilleux sur leur honneur, que parce qu'ils savent intérieurement que leurs titres sont supposés. Le

vrai mérite est tranquille, la vanité est toujours inquiette, ombrageuse, agitée.

Il est bien difficile de continuer longtems à se tromper soi-même; rien n'est plus pénible que de tromper toujours les autres. Tôt ou tard les illusions disparoissent. Nul homme ne peut s'en imposer, quand il se demandera de bonne foi, si dans chaque position où le sort l'a placé, les êtres avec lesquels il a quelques rapports, ont vraiment lieu d'être satisfaits de sa conduite; ou si, en se mettant en leur place, il eroit content de ceux qui en agiroient de la même façon avec lui. Cet examen nous fournit le vrai moyen de nous juger équitablement, dans quelque circonstance ou rang que le destin nous mette. Tous les hommes ne peuvent prétendre à la grandeur, à la puissance, au crédit, à l'opulence, mais tous peuvent prétendre à se faire aimer; pour y parvenir ils n'ont qu'à être justes & faire le bien, dans la sphere que la nature leur assigne.

Pour peu que l'on s'accoutume à converser avec soi, il sera très facile de se juger avec candeur, & de découvrir si l'on est digne des sentimens que l'on veut exciter dans les autres. L'estime juste & méritée de soi, confirmée par les autres, constitue la paix de l'ame, la sécurité de la conscience, la tranquillité habituelle sans laquelle il n'est point de félicité durable. C'est toujours hors d'eux-mêmes que les hommes ont la folie de chercher le bonheur; il faut commencer par l'établir en soi, afin de se mettre à portée de rentrer avec plaisir dans son intérieur. Mais on n'est bien avec soi, que lorsqu'on est bien avec les autres; & pour être bien avec

eux, il faut leur montrer des vertus. D'où l'on est en droit de conclure que la vertu seule peut procurer une bonne conscience, un contentement permanent, un droit incontestable à l'estime de soi-même & des autres, un honneur véritable, en un mot, le bonheur qui fait l'objet des desirs constants de tous les êtres de notre espece.



CHAPITRE XIV.

Du bonheur. Des passions & de leur influence sur le bonheur de l'homme.

TOUT nous prouve que le bonheur est l'objet continuel des passions, des désirs, des facultés de l'homme. Le bonheur, comme on l'a dit, est la durée du plaisir; ou, si l'on veut, la jouïssance continuée des objets de nos desirs; ou l'accord de nos facultés avec nos besoins & nos désirs. Nous avons du plaisir, toutes les fois que nous obtenons ce que notre cœur demande; nous consentons alors à notre façon d'être, nous en souhaitons la durée: une suite de plaisirs constitue le bonheur dont ils sont les éléments.

ON a fait voir que les passions & les desirs sont essentiels à l'homme, nécessaires à sa conservation & à sa félicité. C'est pour avoir méconnu cette vérité que tant de moralistes ne nous ont donné que des maximes stériles & des préceptes impraticables. Dans l'idée que les passions étoient toujours funestes aux hommes & s'oppo-

ſoient ſans-ceſſe à leur bien-être, ils ont voulu les anéantir dans les cœurs & leur ont froidement conſeillé de ne rien déſirer. Ils n'ont point vu que les paſſions naiſſent des beſoins ; que ſans déſirs l'homme ne ſeroit point ſollicité à ſe conſerver ; qu'il tomberoit dans une langueur auſſi nuiſible pour lui-même, que pour la Société où ſon ſort l'a placé.

On nous dira peut-être que tant que l'homme déſire, il manque quelque choſe à ſon bonheur. Mais ſeroit-il plus heureux s'il ne formoit aucuns déſirs ? L'homme eſt tellement conſtitué qu'il doit déſirer toujours ; & quand il s'eſt procuré l'objet de ſes déſirs, il doit chercher à trouver un nouvel objet à déſirer ; ſans cela ſon eſprit tomberoit dans une langueur, dans une apathie qui ſeroit pour lui l'état le plus funeſte.

Un exemple peut ſervir à éclaircir ce principe. La faim eſt un beſoin inhérent à la nature de l'homme ; conſéquemment il doit déſirer de la ſatisfaire ; il jouit d'un plaiſir ou d'un bonheur paſſager, toutes les fois qu'il peut ſe procurer des aliments analogues à ſon goût, c'eſt-à-dire, à la conformation de ſon palais. Son bien-être continue, lorſque les aliments qu'il a pris n'affectent point ſon eſtomac d'une façon incommode. Peu de temps après que ce beſoin a été contenté, il renaît, le deſir ſe renouvelle ; dira-t-on que l'homme eſt malheureux d'être ſujet à la faim, parce qu'elle fait naître des déſirs qui, tant qu'il jouït de la vie, ſe reproduiſent très-ſouvent ?

Non ſeulement le beſoin de ſe nourrir ſe reproduit néceſſairement dans l'homme, mais encore

par sa nature il doit nécessairement désirer de la variété dans ses aliments. Ceux qui lui plaisoient dans un temps, lui déplaisent dans un autre; les mèts les plus propres a satisfaire son appétit, lui deviennent à la fin insipides; son goût s'use; il lui faut alors soit de la variété, soit des assaisonnements, pour rendre de l'activité à ses organes émoussés. Le pain sec suffit aux pauvres, en qui le travail fait naître la faim, que le pain suffit pour contenter; mais il faut une grande variété de mèts à l'homme opulent dont le palais est usé, qui ne travaille point, & qui rarement éprouve les aiguillons de la faim.

QUOIQUE la faim soit un besoin naturel, ainsi que le desir de la satisfaire, l'expérience fait connoître à l'homme qu'il seroit dangereux pour lui de se prèter sans retenue aux impulsions d'un appétit aveugle; qu'il doit faire un usage modéré des aliments; qu'il faut mettre du choix dans ceux qui lui plaisent le plus, de peur qu'un bien-ètre ou un plaisir momentané ne soit suivi d'un mal durable. Alors l'homme fait usage de sa raison, il agit avec prudence; il sacrifie une satisfaction passagere, au bonheur plus constant de jouïr de la santé.

L'EXEMPLE qui vient d'ètre exposé, suffit pour fixer les idées que nous devons nous former des besoins, des passions, des désirs & du bonheur de l'homme. Toutes ces choses lui sont essentielles & inhérentes à sa nature, & ne peuvent ètre anéanties ou combattues sans folie; la morale ne peut entreprendre d'ôter aux hommes ni leurs besoins, ni leurs passions, ni leurs désirs; elle doit uniquement se proposer de les régler,

lerg, de les diriger de maniere à contribuer à leur bonheur durable. Elle ne peut pas leur dire de n'avoir point faim ou de ne point désirer de manger; elle leur dit simplement de se modérer, de consulter l'expérience & la raison, qui leur prescrivent de manger avec mesure & de mettre du choix dans leurs aliments, de peur de s'attirer des infirmités qui leur causeroient plus de peines, que la satisfaction passagere d'un appétit déréglé ne leur causeroit de plaisir. Enfin la morale ne leur défend pas de désirer de la variété dans leurs aliments; tout prouve que les organes sont sujets à s'émousser, & que la diversité des sensations est nécessaire à un être actif, dont la machine est naturellement exposée à des variations continuelles.

En effet les besoins des hommes varient & se multiplient. Quelques moralistes leur en ont fait un crime, & blâment cette progression nécessaire de besoins qui se montre & dans les individus & dans les sociétés. ,, Les besoins naturels, disent-ils, sont bornés; ceux de l'imagination n'ont point de bornes. Les premiers, selon eux, sont aisés à satisfaire, tandis que les autres ne servent qu'à nous rendre malheureux ". Mais pour peu qu'ils eussent envisagé les choses sous leur vrai point de vue, ils auroient reconnu qu'il est nécessaire & naturel que les besoins des individus & des nations augmentent dans la même progression & proportion que leurs besoins naturels & simples se satisfont. Une nation se civilise à force d'expérience; à l'aide de l'industrie, elle découvre de jour en jour de nouveaux moyens de satisfaire ses besoins avec plus de facilité; elle imagine ensuite

des besoins nouveaux dans la vue d'éteindre la sphere de son bonheur.

Les nations sauvages, privées d'industrie & de ressources, commencent par chasser ; elles sont alors errantes ou sans demeure fixe, obligées de chercher péniblement leur nourriture : devenues par la suite plus sociables, plus fixes, plus tranquilles, leur activité & leur imagination se déployent ; elles se livrent à l'agriculture ; elles inventent des arts ; elles font le commerce ; elles se procurent l'abondance & le superflu ; elles veulent subsister avec plus d'agrément. Débarrassé du soin de chercher sa nourriture, l'homme civilisé cherche à la diversifier, ou à l'assaisonner pour la rendre plus agréable. Il finit par aller chercher aux extrémités de la terre des aliments rares, capables de lui procurer des sensations nouvelles que l'habitude change bientôt en besoins, & dont la privation devient un mal pour lui. Enfin dans une nation où le commerce & l'industrie ont introduit le luxe, l'homme riche qui satisfait avec aisance sa faim, imagine tous les jours des ragouts nouveaux ; dispensé de travail, son imagination s'occupe à enfanter de nouveaux besoins, & ceux dont la subsistance dépend du riche, s'efforcent de les contenter par de nouveaux moyens. Le Sauvage qui par bien des fatigues ne s'est rien procuré, soit à la chasse, soit à la pèche, se trouve fort malheureux ; mais au fond il ne l'est pas plus que l'Européen opulent, lorsqu'il se trouve privé du Caffé ou du Tabac que l'habitude lui a rendu nécessaire.

Aux besoins du corps une fois satisfaits, succedent les besoins de l'imagination ; ceux-ci sont communément fondés sur les opinions, les con-

ventions, les exemples, les idées vraies ou fausses que nous voyons répandues dans la Société. Chacun veut satisfaire ses besoins, & se croit malheureux quand il ne peut y parvenir, parce qu'il suppose que son bonheur en dépend. C'est ainsi que dans une nation civilisée, tout citoyen, après avoir acquis de quoi contenter ses besoins primitifs, désire le pouvoir, les honneurs, les places, les dignités, la considération, des richesses plus amples encore que celles qu'il possédoit déjà, comme des moyens de se procurer des plaisirs nouveaux, variés, multipliés. Ces besoins & ces désirs, ignorés du pauvre qui a de la peine à subsister, deviennent des passions très-fortes ou des besoins très-pressants dans l'homme opulent, qui se trouve très-malheureux quand il manque de succès. L'ambition frustrée, l'occasion de s'enrichir manquée, la privation d'une partie de sa fortune, le retranchement de sa dépense, sont pour quelques citoyens d'une nation policée, des chagrins aussi cuisants que la privation de toute nourriture pour un sauvage affamé.

On voit donc que, par la nature même de l'homme, il doit éprouver des passions & des désirs, & que ses désirs satisfaits doivent, comme on a vu, être remplacés par des désirs nouveaux. Un homme qui n'auroit rien à désirer, ou qui obtiendroit tout d'un coup tout ce qu'il est capable de désirer, seroit bientôt très-malheureux; rien ne seroit plus cruel pour lui, que de ne pouvoir espérer quelque addition à son bonheur. Un plaisir demande à être suivi de quelque plaisir plus vif encore, sinon il n'est plus un plaisir; il produit du dégoût par la comparaison qu'on en fait avec celui qui l'avoit précédé. Lorf-

que les plaiſirs ont épuiſé ſur nous leurs effets, nous en cherchons de nouveaux ; à leur défaut nous nous trouvons malheureux ; nous ſommes mécontents de la nature, que nous ne jugeons cruelle, que parce que nous n'avons pas ſagement œconomiſé les moyens qu'elle nous avoit fournis de travailler à notre bonheur. Voilà la vraie ſource de l'ennui, ce tyran des Princes, des grands, des hommes opulents, qui ſont ſouvent malheureux par la langueur que laiſſe dans leur ame, le dégoût néceſſairement produit par l'abus des amuſements & des plaiſirs. De même que l'exercice nous fait trouver plus de goût dans le plaiſir, qui ceſſe de nous piquer quand nous le ſentons toujours ; le dégoût, la langueur, l'ennui, ſont les châtiments que la nature inflige à ceux qui abuſent des plaiſirs qu'elle procure. La morale, dont l'objet doit être de rendre les hommes heureux, ne doit pas leur dire de haïr ou de fuir le plaiſir, qui eſt un bien ; mais elle doit les avertir de craindre & d'éviter l'abus du plaiſir, qui, en produiſant la ſatiété, le dégoût & le vice, devient un mal très-véritable.

Les paſſions, comme on l'a dit ci-devant, ne ſont que les déſirs qui portent l'homme à chercher les objets dans leſquels il trouve ou croit trouver ſon bien-être. Ces paſſions ſont proportionnées à la vigueur de ſon tempérament, à la vivacité de ſon imagination ; nous ne déſirons les choſes, que comme des moyens d'être heureux ; nous ne nous rendons malheureux, que par ce que nous nous trompons ſouvent dans l'uſage des objets que nous déſirons ; nous ne cauſons le malheur des autres que lorſque, pour obtenir ces objets, nous nous ſervons de moyens qui leur

font nuifibles ou fâcheux (47). L'ambition ou le défir du pouvoir, eft une paffion naturelle à celui qui voudroit influer fur les hommes, en vue de les faire concourir à fa propre félicité; le pouvoir en effet eft capable de procurer cet avantage; ainfi le pouvoir eft un bien, mais l'abus du pouvoir eft un mal, parce qu'il nuit à ceux qu'un pouvoir légitime pouvoit faire concourir à nos vues. Il eft doux pour un bon Roi de commander à un peuple dont il fait réunir les volontés à la fienne, & qu'il a le pouvoir d'intéreffer à fa propre félicité; mais l'abus qu'un Tyran fait de fa puiffance, ne lui caufe que des allarmes à lui-même, par la haine qu'il excite dans les cœurs des fujets qu'il opprime.

LES richeffes font un bien, puifqu'elles mettent celui qui les poffedent à portée d'influer fur les volontés de fes femblables, & de fe procurer à lui-même les avantages qu'il fouhaite. Le défir des richeffes n'eft que le défir d'augmenter les moyens de fon bonheur. D'où il fuit que la raifon ne défend point de défirer l'opulence. Mais les richeffes ne font rien, fi elles ne contribuent à notre bien-être véritable : elles font un mal, fi elles ne nous procurent que des plaifirs paffagers, fuivis de dégoûts & de chagrins durables; elles font injuftes & blâmables, quand nous les acquérons par des voies propres à indifpofer ceux dont elles devroient nous attirer l'affection & les fecours.

LA réputation eft un bien; c'eft un des plus puiffants mobiles des actions humaines. Chercher à fe rendre eftimable aux yeux de fes concitoyens,

(47) *Affectibus bene uti, virtus : male uti vitium eft.*

eſt une diſpoſition louable, utile, vertueuſe; ainſi n'écoutons pas ces Philoſophes chagrins, qui traitent la réputation de fumée. Déſirer la réputation, c'eſt déſirer l'eſtime de ſes ſemblables par ſes ſervices, ſes talents & ſes bonnes qualités. Perdre ſa réputation, c'eſt perdre une partie de ſon bien-être. Mépriſer la réputation, c'eſt mépriſer ce qui nous rend chers & aux autres & à nous-mêmes.

Il en eſt de même de tous les objets des déſirs & des paſſions des hommes. La raiſon & la vertu les approuvent, parce que, toujours conformes à la nature, elles ne peuvent blâmer les moyens propres à nous procurer le bonheur. Elles ne condamnent que l'abus des choſes, & les moyens nuiſibles que nous employons pour les obtenir. Elles nous diſent de réſiſter à nos paſſions & de modérer nos déſirs, c'eſt-à-dire, de calculer tranquillement les avantages & les déſavantages qui peuvent réſulter pour nous, & des objets que nous cherchons, & des voies dont nous nous ſervons pour les acquérir. Elles nous recommandent le choix & un uſage raiſonné des plaiſirs, c'eſt-à-dire, qu'elles nous conſeillent de fuir les malheurs qui ſuivent pour l'ordinaire l'abus qu'on en peut faire. Enfin elles ne nous permettent de déſirer que les objets que nos efforts peuvent nous faire obtenir, ſans nuire à notre bonheur véritable, qui ſe trouve toujours lié à celui des êtres avec qui nous vivons.

La raiſon n'eſt que le choix des objets de notre bien-être & des moyens qui nous y conduiſent. La vertu n'eſt que la conformité avec la nature d'un être ſociable, fait pour travailler

à son propre bonheur & à celui des êtres nécessaires pour se le procurer. Ainsi la vertu ne consiste pas dans le mépris des richesses, des grandeurs, de la puissance, dans la fuite des plaisirs, dans l'abnégation de soi-même, dans le renoncement à la Société ; elle consiste à chercher notre bien-être durable en nous rendant utiles, agréables & chers à ceux qui sont en état de concourir à nos vues. La morale nous prouvera que ce n'est qu'en suivant la vertu, que nous pourrons obtenir les vrais plaisirs, la félicité permanente, le *souverain bien* auquel l'homme peut prétendre en ce monde.



CHAPITRE XV.

Examen des idées des Anciens & des Modernes sur le bonheur & le souverain bien.

RIEN de plus vague, de plus affligeant, de plus impraticable que les conseils que la plupart des Moralistes nous ont donnés pour nous conduire au bonheur. Une sombre philosophie semble avoir souvent trempé sa plume dans le fiel, pour nous peindre les malheurs de la vie humaine. Faute de voir l'homme tel qu'il est, & de chercher les vraies causes de sa corruption & de ses miseres, ils l'ont cru malheureux par état, & incapable de jamais parvenir à rendre son sort plus doux. La nature ne se montre à ces tristes spéculateurs, que comme une marâtre qui ne forme des enfans dans son sein que pour les abandonner

à l'infortune, & les rendre les jouets & les victimes des caprices du ſort. A les en croire, la vie elle-même n'eſt qu'un préſent funeſte, peu digne d'être accepté, ſi l'on en connoiſſoit la valeur véritable. La Mythologie nous apprend que Prométhée détrempa dans ſes larmes le limon dont il fit l'homme. La Religion nous montre le premier homme ſe livrant au mal, lorſqu'à peine il eſt ſorti des mains de ſon créateur, & par là ſe privant pour toujours lui & toute ſa race, de la félicité à laquelle Dieu l'avoit deſtiné. Par une ſuite fatale de ce premier délit, le cœur de l'homme s'eſt corrompu, ſa raiſon s'eſt obſcurcie : elle n'eſt devenue pour lui qu'un guide infidele qui, bien loin de le guérir de ſes maux, ne fait que les redoubler par les égarements dans leſquels elle l'entraîne.

D'APRES les idées que nous offrent ces hypothèſes affligeantes, le moment de notre entrée dans le monde eſt le commencement de nos peines. L'enfance foible & ſans ſecours eſt plus pénible pour l'homme que pour tous les autres animaux, auxquels il ſe préfere. Cette enfance ſe paſſe dans l'eſclavage, on la force de s'occuper de choſes qui lui déplaiſent, ſous prétexte d'inſtruction : elle eſt ſoumiſe aux caprices de parents & de maîtres qui ſouvent ſe plaiſent à la voir baignée de larmes.

L'ADOLESCENCE eſt ſans ceſſe agitée de paſſions impétueuſes, dont le tumulte l'empêche de ſonger à l'avenir, & qui ſouvent lui préparent des chagrins auſſi longs que la vie.

L'AGE viril n'eſt occupé que de vues ambitieuſes, du ſoin d'acquérir des honneurs, du pouvoir, des richeſſes ; en courant perpétuellement après le bonheur, l'homme ne l'atteint

jamais ; il ne se dit point , je suis heureux , il espere toujours l'être ; il se promet de jouïr un jour , & il ne jouït jamais ; il atteint seulement une vieillesse qui , pour l'ordinaire , n'est remplie que de dégoûts , d'infirmités , de chagrins , de désirs impuissants & de craintes de la mort. Que l'on joigne à toutes ces choses , les malheurs domestiques de chaque individu , les désagréments qu'à tout moment la Société lui cause ; les injustices que le gouvernement le force d'endurer , les vexations qui l'affligent ; les allarmes qui l'assiegent ; les mécontentements réels , & ceux que l'imagination lui suggere , & l'on verra , nous dit-on , que le bonheur n'est pas fait pour les habitans de la terre , & que tous sont condamnés à être malheureux , depuis l'instant de leur entrée dans le monde , jusqu'à celui où ils sont forcés d'en sortir , instant dont l'idée seule suffit pour empoisonner la vie la plus fortunée.

Si l'homme étoit aussi misérable que des penseurs mélancoliques s'efforcent de nous le peindre , rien ne seroit plus propre à nous affliger , à nous faire maudire la vie , à nous jetter dans le désespoir. Mais une philosophie moins lugubre & plus vraie nous montrera son sort d'un côté plus consolant. L'enfance est-elle donc un état si déplorable ? Le moindre jouet , le plus frivole plaisir ne lui font-ils pas , en un moment , oublier ses chagrins les plus cuisants ? Ne voyons-nous pas tous les jours un enfant pleurer d'un œil & sourire de l'autre ? Que de plaisirs ne trouve-t il pas dans une foule de sensations neuves & diversifiées qu'il rencontre à chaque pas ! N'est-ce pas évidemment la faute

de ceux qui l'inſtruiſent, ſi l'inſtruction devient ſi rebutante pour lui ? Conſultons la nature, ne la combattons jamais ; dirigeons des cœurs tendres & flexibles vers le bien ; n'y ſemons point le germe fatal du vice & de la folie ; dépouillons la morale, la raiſon & la vertu du ton ſévere de la tyrannie, & nos enfants, gagnés par la douceur & la bonté, ſe conformeront à nos vues ; dans l'adoleſcence, ils ſauront déjà contenir ces paſſions fougueuſes, qui très ſouvent les entraînent à leur ruine. Si le jeune homme eſt communément inconſidéré, c'eſt que, dès l'âge le plus tendre, on l'a rempli de paſſions indomptables : tout a conſpiré à lui donner des penchants pervers, & à détruire en lui les diſpoſitions les plus heureuſes. La jeuneſſe eſt dépourvue de prévoyance, mais elle eſt ſimple, ingénue, de bonne foi, ſincere dans ſes attachements : elle ne ſoupçonne point qu'il exiſte des perfides, de faux amis, des méchants ſur la terre : ce n'eſt qu'à force d'être trompé, que le jeune homme apprend à ſe défier de ſes ſemblables : à force d'avoir été dupe, il ſe croit obligé de faire des dupes à ſon tour. L'exemple, l'opinion publique, la corruption de la Société lui apprennent à faire le mal & l'empêchent d'en rougir.

L'HOMME porte dans l'âge mûr, la corruption, les vices & la perverſité dont il s'eſt infecté dans la jeuneſſe ; l'expérience n'a fait que lui apprendre à diſſimuler & non à corriger ſes penchans déréglés. Plus meſuré dans ſa marche, il tâche de ſe procurer les moyens que l'habitude, l'expérience & le commerce du monde lui ont montrés comme les plus ſûrs.

Enfin dans la vieilleſſe, l'homme que tout a conſpiré à pervertir, & que ſes inſtitutions n'ont pas ceſſé de confirmer dans ſes penchants funeſtes, eſt encore l'eſclave mépriſable de ces vices, il traine juſqu'au tombeau la chaîne qui le tient aſſervi depuis l'enfance. Il n'enviſage qu'en tremblant la fin de ſon être & de ſes infirmités, parce qu'une ſuperſtition cruelle la lui montre comme un moment terrible qui le livrera ſans défenſe à la fureur éternelle d'une Divinité implacable, prête à exercer ſes vengeances ſur ſes foibles créatures.

Cependant l'homme de bien jouït, même au ſein des nations les plus corrompues, d'un bonheur inconnu de ces êtres dépravés; il eſt content de lui-même; ſon cœur eſt exemt d'allarmes; il goûte dans l'âge mûr les plaiſirs domeſtiques, les agréments de la Société, les charmes de l'étude, les douceurs de l'amitié. Les ames honnêtes s'uniſſent aux ames honnêtes & ſe conſolent réciproquement, & des coups du ſort, & de l'injuſtice des hommes. L'eſtime méritée de ſoi-même & des autres, la tendreſſe & la reconnoiſſance des cœurs ſenſibles, la conſidération que lui attire néceſſairement la vertu, ne ſont-elles pas des avantages ſuffiſants pour dédommager le ſage des inconvénients que cauſe la déraiſon de la Société? Ne jouït-il pas dans ſa vieilleſſe des ſoins empreſſés, des reſpects, des ſecours de ceux qu'il s'eſt attachés par ſes bienfaits, ſes lumieres, ſa prudence, ſes conſeils, ſes vertus?

Quoiqu'en diſe une théologie chagrine ou une Philoſophie attrabilaire, tout homme qui ſait jouïr, s'il ne trouve pas une félicité complette

en ce monde, peut au moins y rencontrer une foule de plaiſirs de détail, faits pour rendre ſon exiſtence heureuſe, ou pour faire à tout moment une diverſion très-puiſſante à ſes peines. La Société, quelque corrompue qu'elle ſoit, nous fournit des douceurs, dont nous devons profiter pour notre bonheur; les hommes en goûteroient bien plus, ſi leur raiſon plus cultivée leur apprenoit en quoi conſiſte ce vrai bonheur, & ſi leurs inſtitutions & leurs gouvernements les invitoient & les forçoient à ſe rendre réciproquement heureux.

Il eſt cependant des plaiſirs & des jouïſſances approuvées par la raiſon, & dont rien ne peut priver les ames honnêtes. Si des hommes aveuglés par des paſſions inquiettes, ou livrés à des amuſements puérils ne jouïſſent de rien, tout offre des biens ſans nombre à l'homme qui penſe. Exiſter eſt un bien; quel être eſt aſſez chagrin pour refuſer de convenir que l'exercice de ſes ſens ne lui procure à chaque inſtant une foule d'agréments? Quel homme aſſez miſanthrope pour ne trouver aucuns charmes dans la Société des hommes, dans les liaiſons de l'amitié, dans les converſations enjouées, dans les amuſements des villes, dans les échanges continuels de ſervices qui ſe font entre les concitoyens? Quel être aſſez inſenſible, pour n'être pas touché des ſpectacles variés que la nature nous préſente? Ne jouïſſons-nous pas d'un jour ſérein, de l'aſpect riant de la verdure, de la fraîcheur d'une ombre ſolitaire, du chant mélodieux des oiſeaux, du cours majeſtueux des fleuves & des rivieres, des plaiſirs innocents de la campagne, qui nous font ſi ſouvent oublier les déſagréments que nous

causent les injustices des cours & les folies des villes ? Oui, je le répette, il est en ce monde des plaisirs variés pour l'homme, il est fait pour le bonheur ; il seroit bien plus heureux, s'il étoit plus raisonnable ; il seroit raisonnable, si l'on prenoit soin de cultiver sa raison.

Ce n'est pas la nature, c'est notre ignorance, nos préjugés, nos opinions trompeuses, nos institutions injustes & déraisonnables que nous devons accuser du plus grand nombre des maux dont nous sommes obligés de gémir. C'est sur-tout dans les passions effrénées de ceux qui gouvernent les peuples, ou dans les idées fausses qu'ils se font de puissance, de gloire, de grandeur, de bien-être, que nous devons chercher la source des calamités publiques, dont les nations sont affligées, & des vices sans nombre, qui infectent les citoyens. L'éducation, les mauvais exemples, des usages extravagants, conspirent à exciter dans tous les cœurs des délires épidémiques qui empèchent de jamais atteindre le bonheur vers lequel on ne cesse de courir. Content d'obtenir les moyens, on ignore la maniere de les faire servir à se rendre heureux. Victimes de l'habitude & de la paresse, les hommes suivent tristement la route que la déraison leur a tracée, & se croyent obligés de souffrir, parce que leurs peres ont été malheureux.

C'est ainsi que les mortels deviennent les artisans de leurs propres infortunes, les complices des malheurs qu'ils éprouvent, auxquels la nature ne les avoit aucunement destinés. L'ignorance des droits de l'homme ; l'inertie des nations ; les idées mensongeres qu'elles se font de la puissance suprème, n'ont-elles pas fait naitre le Despotis-

me, cet abus odieux du pouvoir, qui produit évidemment & la corruption publique & la deſtruction des empires ? Comment des peuples pourroient-ils être heureux ſous un gouvernement fatal, qui n'eſt que la guerre d'un ſeul homme contre tous ; dont la maxime conſtante eſt de diviſer pour régner ; dont la politique conſiſte à n'avoir que des eſclaves aſſez miſérables pour ne jamais oſer demander le bonheur qui leur eſt dû ? Comment des êtres raiſonnables, amoureux du bien être, ont-ils pu conſentir à ſe ſoumettre à un pouvoir contre nature qui, viſiblement, anéantit tout bonheur & toute vertu ?

Par une ſuite de leur ignorance, les peuples ſont crédules. Incapables de démêler les vraies ſources de leurs miſeres, ils portent leurs regards douloureux vers les Dieux qu'on leur montre comme perpétuellement irrités. Des charlatans ſpirituels, ligués avec des tyrans, pour étouffer la raiſon humaine, tournent vers le ciel les yeux troublés de larmes de leurs diſciples, afin de les empêcher de les porter ſur la terre, où ils verroient les cauſes évidentes de leurs calamités ſans nombre. C'eſt en vain que les nations implorent la clémence & les ſecours des puiſſances inviſibles de l'empirée ; elles ſeront toujours ſourdes & injuſtes pour elles, tant qu'elles ſeront mal gouvernées.

La ſuperſtition a tellement aveuglé l'eſprit de l'homme, qu'elle eſt parvenue à lui faire un crime de déſirer le bien-être en ce monde, à lui interdire tous les moyens de l'obtenir, à lui perſuader qu'un Dieu juſte & rempli de bonté prétend que ſes créatures gémiſſent ſans interruption ici-bas, dans l'eſpoir d'un bonheur imaginaire qui

les attend après la mort. Les préjugés religieux que bien des gens nous vantent comme utiles & consolants, ne sont-ils pas un devoir aux peuples de consentir en silence à tous les maux qu'ils éprouvent de la part de ceux qu'ils ont chargés de veiller à leur bien-être, à leur défense, à leur sureté? Ainsi ces préjugés s'efforcent d'éteindre dans le cœur de l'homme, jusqu'à l'espoir de se rendre heureux sur la terre!

C'est néanmoins sur la terre que les hommes doivent se rendre heureux. Quelles que soient leur origine & leur destinée future, la raison & la nature les y invitent & les y portent; la vertu, toujours conforme à la nature, leur en fournit les vrais moyens. Si l'on suppose que l'homme soit l'ouvrage d'un Dieu bon & rempli d'équité, comment peut-on, sans outrager ce Dieu, prétendre que la raison qu'il lui a donnée est un guide infidèle; que la nature qui le pousse à chercher son bien-être, est une marâtre perfide qu'il ne doit point écouter? Comment sans blasphêmer, peut-on dire qu'un Dieu juste approuve l'injustice & punira ceux qui oseroient mettre des bornes à un pouvoir injuste, qui n'est tel, que par les maux sans nombre qu'il produit dans la Société? Enfin comment veut-on que les hommes se portent au bien, tant que des gouvernements pervers, des usages insensés, des loix souvent iniques, des préjugés aveugles, les forceront à se corrompre, à se rendre réciproquement malheureux & à vivre continuellement mécontents de leur sort?

Non, quoiqu'en puissent dire une superstition lugubre ou une philosophie désespérante, les hommes ne sont point faits pour être malheureux

ſur la terre : leurs maux ne ſont point ſans remede ; c'eſt en les éclairant ſur leurs vrais intérêts, c'eſt en combattant les préjugés, c'eſt en leur montrant en quoi conſiſte leur vrai bonheur, que la vérité parviendra peu-à-peu à diminuer la ſomme de leurs maux, ſi elle ne peut parvenir à les bannir tout-à-fait. Les hommes ſouffrent bien plus du mal moral, que du mal phyſique. Les préjugés, les mauvaiſes inſtitutions, la tyrannie cauſent des calamités héréditaires, dont les effets ſe perpétuent pendant une longue ſuite de ſiecles, au lieu que ce n'eſt que pendant des inſtants très courts que la nature fait éprouver ſes rigueurs aux mortels. Si les ſtérilités, les contagions, les inondations, les tremblements de terre produiſent des effets cruels, ils ne ſont que paſſagers, & l'activité des peuples parvient à les réparer ; il n'en eſt pas de même des infortunes que leur font éprouver les paſſions, les caprices, les fauſſes idées, les oppreſſions, les injuſtices, les guerres continuelles de leurs maîtres, qui ne leur laiſſent preſque jamais le tems de reſpirer.

Nonobstant les cauſes morales ſi puiſſantes, qui ſemblent conjurées contre la félicité des habitans de ce monde, on y trouve des heureux. S'il eſt des individus maltraités de la nature, qu'une conformation fâcheuſe fait ſouffrir & rend infirmes pour la vie, ou qu'une conſtitution foible expoſe à de fréquentes maladies, cette nature eſt plus favorable au plus grand nombre de ſes enfants. La ſanté eſt un bien, elle influe d'une façon très-marquée ſur le contentement intérieur, peut-être même eſt-ce elle ſeule qui le produit. Il eſt des tempéraments heureux qui conſervent leur tranquillité au milieu des événements les plus

plus terribles pour d'autres. Nous voyons des mortels ſi bien conſtitués, que ni la maladie, ni la douleur, ni l'indigence, ni l'oppreſſion ne peuvent les contriſter ou les abbattre. Souvent des malheureux ſupportent le poids de la miſere avec plus de gayeté, que les grands ou les riches ne ſupportent les ennuis de la grandeur & le dégoût des plaiſirs dont ils ſont fatigués. Le berger paiſible, le pauvre qui tend la main, l'artiſan qui travaille, nous montrent aſſez ſouvent un front plus ouvert & une ame plus contente que le riche qui les dédaigne, que le miniſtre ſoucieux, que le tyran inquiet qui les plonge dans la miſere.

Il eſt un bonheur pour tous les états. La vie la plus malheureuſe a ſes moments heureux, le malade qui ſouffre a des intervalles tranquilles; le priſonnier rit quelquefois dans ſes chaînes, & ferme ſouvent les yeux ſur la mort qui le menace. Le ſoldat indigent eſt communément bien plus gai que ſon général. L'eſclave de la tyrannie s'amuſe quelquefois de ſes fers. L'incurie, l'ignorance, le défaut de prévoyance tiennent lieu de bonheur à la plupart des hommes, à qui la raiſon n'a point appris à connoître ou même à déſirer le bonheur véritable. Il n'y a pour l'ordinaire que l'excès de la miſere & du déſeſpoir qui produiſe dans les nations cette humeur ſombre, l'avant-coureur des révolutions fatales à leurs oppreſſeurs.

Un bonheur inaltérable & que rien ne puiſſe troubler, eſt une chimere véritable. Une félicité complette, eſt incompatible avec la nature d'un être dont la foible machine eſt ſujette à ſe déranger, & dont l'imagination ardente ne peut pas en

tout tems ſe laiſſer guider par la raiſon. Tantôt jouïr & tantôt ſouffrir; voilà le ſort de l'homme; jouïr plus ſouvent que ſouffrir, voilà ce qui conſtitue le bien-être.

Nous ne connoiſſons le prix de la ſanté, que lorſque nous en ſommes privés. Les plaiſirs journaliers réſultant de nos beſoins ſatisfaits, ſont bientôt oubliés, & ne ſont ſouvent comptés pour rien. Nous jouïſſons dans le cours de la vie d'une infinité de plaiſirs de détail, auxquels l'habitude nous empèche de faire attention; nous ſommes heureux à notre inſçu. Eprouvons-nous quelques privations, quelque contradiction dans nos déſirs, auſſitôt nous nous diſons malheureux; nous nous irritons contre le ſort, nous le trouvons injuſte, nous regardons le jour où nous ſouffrons comme un jour infortuné, que nous voudrions retrancher de notre vie.

C'eſt ainſi que l'homme que ſa nature force toujours à chérir le bien-être & à déteſter le mal, quand ſes mouvements naturels ne ſont point réglés & corrigés par la raiſon, ſe plaint ſouvent à tort & paroît mécontent de ſa deſtinée. Le moindre mal empoiſonne pour lui la plus grande ſomme de biens: un inconvénient momentané, un inſtant de déplaiſir lui font oublier pluſieurs années de bien-être. Si l'homme faiſoit uſage de ſa raiſon, il verroit qu'il doit ſupporter avec patience les maux qu'il n'eſt pas en ſon pouvoir d'empècher. Il ſentiroit que la douleur eſt néceſſaire pour nous avertir de l'éviter; il reconnoitroit que le mal contribue à lui faire mieux ſentir le bien-être, qui ſe confond avec nous-mêmes, & que l'habitude nous empèche de goûter. Celui qui voudroit ne jamais ſentir de mal,

reſſembleroit à un homme qui feroit conſiſter ſon bonheur à demeurer dans un ſommeil continuel. Un bien-être continu plongeroit l'ame dans une langueur, dans une inertie, dans un engourdiſſement funeſtes.

Le malheur eſt, nous dit-on ; *le grand maître de l'homme.* Il lui fournit en effet des expériences ; il l'oblige à faire des efforts pour ſe tirer de la miſere. C'eſt à force de ſouffrir des effets de leurs vices, de leurs préjugés, de leurs mauvais gouvernements, de leurs loix & de leurs uſages inſenſés, que les peuples apprendront à les réformer. C'eſt à force de folies, que ceux qui les gouvernent apprendront à devenir ſages, & à connoître leurs véritables intérêts ; ils s'appercevront un jour que ce qui, dans tous les tems, a rendu les ſujets malheureux, ne peut jamais contribuer au bonheur des ſouverains.

Ainsi, la raiſon nous montre à faire ſervir le malheur même à notre bien-être. Conſéquemment ; elle nous exhorte à ſupporter les maux que ſouvent nous ne pourrions détruire ſans attirer ſur nous des maux plus grands encore. Elle nous avertit de ne point précipiter une guériſon, que le tems & la patience peuvent ſeuls opérer. Elle nous inſpire du courage : elle nous dit d'eſpérer & pour nous-mêmes & pour les nations, un ſort plus favorable, qui ne peut être que l'effet des lumieres & des vertus. Si l'ignorance, l'inexpérience, l'erreur ſont les vraies cauſes des malheurs du genre humain ; ſi des gouvernements injuſtes & des préjugés de toute eſpece ont été pour lui la pomme d'Eden ou la boëte de Pandore, l'eſpérance lui reſte ; elle doit le conſoler, elle lui montre dans l'avenir un ſort

plus agréable ; elle lui fait entrevoir qu'à l'aide de la vérité, les hommes, s'ils ne peuvent être complettement heureux, seront moins malheureux qu'ils n'ont été.

La source des mécontentements des hommes vient de ce que, peu justes dans leurs calculs, ils tiennent un registre exact des maux, & très peu fidèle des biens que la vie leur présente. Mais au fond, tout malheureux qu'ils sont, ils regardent l'existence comme un bien, & très peu d'entr'eux consentent à renoncer à la vie, dont ils se plaignent sans-cesse. Personne n'est content de son sort & chacun se persuade que le sort des autres est plus digne d'envie. C'est ainsi que le destin des rois, des grands, des riches, paroît le comble de la félicité à ceux qui les considerent de loin. Il suffiroit de voir de près ces hommes, que tout le monde s'accorde à regarder comme heureux, pour se détromper du bonheur qu'on leur attribue si légérement ; le pauvre qui leur porte envie, les verroit incessamment rongés de chagrins, d'inquiétudes, d'ennuis, & rentreroit content dans son humble chaumiere.

Quoique très peu de gens en ce monde semblent satisfaits de la place que le destin leur assigne ; quoique chacun désire de se voir dans celle d'un autre, il n'est peut-être point d'homme sur la terre qui, sans aucune réserve, consentît à changer sa façon d'être habituelle, pour celle des personnes qu'il estime les plus heureuses. Troquer son existence pour celle d'un autre, ce seroit devenir cet autre, ce seroit renoncer à soi-même ; sacrifice auquel nul mortel ne voudroit consentir par la crainte d'y perdre. Quand nous sou-

haitons d'être à la place d'un autre, nous nous réservons toujours quelque chose, nous désirons seulement de posséder son pouvoir, ses richesses, ses talents, ses facultés afin de mieux contenter les passions ou les volontés que nous avons, & que nous voulons garder, parce que nous les jugeons nécessaires à notre félicité. Nous voudrions que notre esprit, c'est-à dire notre façon de voir & de penser passât, pour ainsi dire, dans le corps de celui à qui nous portons envie, mais nous ne voudrions pas y laisser le sien. Nos opinions, nos passions, nos idées sont celles dont nous faisons toujours le plus de cas; nous les croyons supérieures à celles des autres, & si nous désirons leur sort, ce n'est que pour être à portée de les exercer avec plus de liberté. C'est ainsi que l'estime, bien ou mal fondée, que nous avons pour nous-mêmes sert à tempérer l'envie que nous portons à ceux que nous supposons plus heureux que nous. Désirer d'être Roi, c'est désirer la puissance d'un Roi pour satisfaire ses volontés.

Ne croyons pas que les Princes & les Grands de la terre jouïssent d'un bonheur plus pur que le reste des mortels, ils ne nous laissent pas voir ce qui se passe derriere la scene (48); mais la réflexion le devine; & tout prouve que, faute d'avoir une ame assez grande pour leur état, ils sont souvent très misérables. En effet, nous voyons que d'ordinaire ils ont les plus fausses idées de bonheur, de puissance, de gloire; que la vérité ne les éclaire presque jamais; qu'en travaillant

(48) *Vitæ post-scenia celant.* Lucret.

ſans-ceſſe à faire des malheureux, ils n'en ſont pas eux-mêmes plus heureux; que tenant dans leurs mains tout ce qui pourroit contribuer à leur propre félicité, ils ne ſavent en faire aucun uſage; enfin qu'ils ſont réduits à envier ſouvent l'humble fortune de ceux que le deſtin a fait naître dans l'état le plus abject.

Si j'étois Roi, (en ſuppoſant que la couronne ne changeât pas les diſpoſitions de mon cœur) je préſume que je me rendrois heureux. Plein d'amour pour les peuples, je crois que j'en ſerois aimé. Peu flatté de régner ſur des ames abjectes & ſans courage, je les laiſſerois jouïr de la liberté à laquelle leur nature leur donne des droits légitimes. Par là je me verrois entouré de citoyens actifs, laborieux, induſtrieux, à qui la Patrie ſeroit chere & qui béniroient le maître dans lequel ils reconnoîtroient la ſource de leur félicité; armé d'une juſte défiance contre moi même & contre ceux dont je ſerois entouré, je voudrois que la Loi ſeule régnât, & que cette Loi fut l'organe de la juſtice, & non celui de la paſſion ou du caprice. Mon intérêt ne ſeroit point diſtingué de celui de mon peuple, parce que je ſentirois que c'eſt de l'abondance, de la puiſſance, de la vertu de mon peuple que dépendroient, & ma grandeur, & ma félicité, & ma ſureté perſonnelle. La confiance de mes ſujets me mettroit à portée d'exercer ſans violence ſur les cœurs un empire plus abſolu, plus ſtable que celui que peuvent donner des armées mercenaires. Je n'irois point par des conquêtes riſquer, & ma gloire véritable, & le bien-être de ma nation, pour acquérir le droit injuſte de commander à des miſérables; je me conten-

terois d'être heureux dans mes Etats en y faiſant des heureux ; chaque inſtant de mon règne étant marqué par des ſoins & des bienfaits, je vivrois content de moi ; jamais l'ennui n'approcheroit de ma perſonne ; j'aurois le droit de m'eſtimer moi-même. Je récompenſerois les talens utiles, les bonnes mœurs, la probité ; je n'aurois d'ennemis que ceux de la vertu ; & ſi ces ennemis étoient trop nombreux & trop forts, je deſcendrois du Trône & je rentrerois avec plaiſir dans la foule des citoyens, ou rien ne me priveroit de la gloire d'avoir du moins fait des efforts pour procurer du bien à mes ſemblables.

Il n'eſt beſoin d'être, ni Monarque, ni Grand, pour jouïr du bonheur ; il eſt donné à tout homme d'être heureux dans ſa ſphere. La nature a tout fait pour nous, quand elle nous a donné un corps ſain, des organes ſenſibles, des paſſions modérées. Rien ne manque à notre félicité, quand nos circonſtances nous ont fourni les moyens de cultiver utilement le ſol que nous avons reçu de ſes mains. Cette nature nous donne un tempérament heureux ; la culture fait de nous des êtres raiſonnables, & la raiſon nous apprend qu'un être ſociable ne peut être heureux lui-même, s'il ne répand le bonheur ſur les êtres qui l'environnent.

Une nation eſt heureuſe, quand elle met le plus grand nombre des hommes qui la compoſent, à portée de jouïr des biens qui rendent l'aſſociation avantageuſe. Le gouvernement le meilleur eſt celui qui diſtribue le bien-être le plus également qu'il eſt poſſible ſur tous les membres de la Société. Le citoyen jouït de tout ce qu'il eſt en droit de déſirer, quand il eſt ſoumis à des loix équitables qui lui aſſurent ſa perſonne, ſa pro-

priété, ſa liberté. Il n'a point à ſe plaindre quand, forcé d'être juſte lui-même, il voit qu'il n'eſt permis à perſonne d'être injuſte à ſon égard: il eſt alors obligé d'aimer l'Etat, de le ſoutenir, de le défendre, parce que ſon bien-être eſt lié à celui de l'Etat. La liberté qu'il poſſede & qu'on ne peut lui ravir, lui laiſſe toute ſon activité & ouvre un vaſte champ à ſon induſtrie. Privé du droit de nuire, perſonne ne peut lui nuire; s'il a des talens utiles aux autres, il peut prétendre à leur eſtime, & vivre ſatisfait de la gloire d'être un citoyen précieux à ſes aſſociés.

Tout homme eſt à portée de ſe procurer le bonheur dans ſa maiſon, dans ſa famille, dans les ſociétés qu'il fréquente. S'il veut que ſon épouſe, que ſes enfans, que ſes parens, ſes amis, ſes ſerviteurs lui procurent le bien-être & lui montrent les ſentimens qu'il déſire, il doit ſentir que la juſtice exige qu'il les excite par ſa propre conduite, à ſeconder ſes vues. Tout lui prouve que l'amour attire l'amour; que la bonté, la bonne foi, la fidélité, la probité, les bienfaits donnent des droits ſur les cœurs des hommes, & que le bonheur que l'on répandra ſur eux, réjaillira ſur lui-même. D'où il ſuit que, pour jouïr de la félicité domeſtique, tout homme doit être pere vigilant, époux tendre & fidèle, enfant docile & ſoumis, ami ſincere, maître équitable & indulgent, juſte envers tout le monde, & bienfaiſant, quand les circonſtances lui permettent de l'être. En un mot, tout conſpire à nous faire ſentir qu'il n'eſt point de bonheur ſans la vertu, qui conſtitue la félicité publique & la félicité particuliere.

Ces réflexions peuvent donc ſervir à fixer

nos idées sur le *souverain bien*, ou sur les opinions diverses que les moralistes se sont formées du bonheur. Dans les peintures qu'ils en ont faites & dans les moyens d'y parvenir, chacun d'eux a suivi son propre tempérament, son propre caractere, son imagination, ses préjugés. Les uns l'ont placé dans le plaisir & la volupté ; d'autres dans la fuite des plaisirs & dans un renoncement complet à tout ce qui peut rendre agréable notre séjour en ce monde. Les uns nous ont conseillé de n'avoir point de passions, de ne former aucuns désirs, de nous rendre parfaitement insensibles, de ne nous attacher à rien. D'autres ont préféré les douceurs dont jouït une ame sensible, même avec les peines dont elle nous rend susceptibles. Quelques-uns affligés des murmures continuels que leur faisoient entendre des hommes mécontents de leur sort, ont tristement décidé que le bonheur n'étoit point fait pour les habitans de la terre, & que ce n'étoit que dans une autre vie qu'ils pouvoient se flatter d'en jouïr. D'autres ont vu que le bonheur étoit fait pour l'homme, qu'il devoit le chercher sans-cesse ; que, s'il ne lui étoit point donné de jouïr d'une félicité continue & permanente, sa vie pour l'ordinaire lui offroit au moins plus de plaisirs que de peines : que le mal même lui étoit de quelque utilité, en ce qu'il en étoit puissamment excité à s'y soustraire, & à améliorer son sort. Quelques misanthropes à la vue des désordres, des inconvéniens sans nombre & des passions discordantes, qui souvent rendent la vie sociale incommode, ont cru que, pour être heureux, l'homme devoit fuir la Société, & ont même prétendu que, pour son plus grand bonheur, il seroit

bien de rentrer dans les forêts & de redevenir ſauvage. Effrayés des vices, des crimes, des perfidies, de l'ingratitude & des injuſtices des hommes, ils ont cru qu'il falloit rompre totalement avec eux & les abandonner à leur mauvais deſtin.

MAIS la Société eſt néceſſaire au bien-être de l'homme; une vie ſolitaire & farouche le priveroit d'une infinité de plaiſirs & de reſſources auxquels il ne pourroit renoncer ſans ſe rendre complettement malheureux; la miſanthropie, fruit d'un tempérament fâcheux, n'eſt rien moins qu'une diſpoſition déſirable; la raiſon veut que nous prenions les hommes tels qu'ils ſont. Leurs paſſions ſont néceſſaires; elles ont toutes le bonheur pour objet; chacun le cherche à ſa maniere, mais, faute de lumieres, on ſe trompe ſouvent, & ſur les choſes dans leſquelles on place ce bonheur, & dans les moyens dont on ſe ſert pour y parvenir. On oublie à chaque pas qu'on a des aſſociés ou des coopérateurs deſtinés à contribuer à ſa félicité, mais qui ne s'y prêtent qu'à condition qu'on s'occupera de la leur; on ſe conduit, comme ſi l'on pouvoit ſe ſuffire à ſoi-même, ou ſe rendre heureux tout ſeul.

MAIS l'homme eſt ſuſceptible d'expérience & de raiſon. Lorſqu'il ſe trompe, nous devons en conclure que ſa raiſon n'a point été ſuffiſamment exercée. Si la morale contribue à ſon bonheur, c'eſt en lui faiſant voir ſes rapports avec ſes aſſociés; c'eſt en lui prouvant clairement qu'il ne peut être heureux qu'en ſe conformant aux devoirs réſultans de ces rapports; c'eſt en lui montrant qu'il lui eſt impoſſible d'obtenir le but qu'il ſe propoſe, s'il ne prend les moyens fixés par la

nature des choſes ; enfin c'eſt en lui faiſant ſentir que, de tous les projets, le plus impraticable pour l'homme, c'eſt celui de parvenir ſans ſecours à la félicité qu'il déſire.

L'OBJET de la morale doit donc être, non pas d'iſoler les hommes, de les dégouter de la Société, de les rendre ſauvages ; mais de les réunir d'intérêts ; de les détromper des opinions qui les ſéparent ; de faire concourir les paſſions & les déſirs de tous au bien-être de tous ; de les engager à combiner leurs efforts pour travailler en commun à la félicité générale. Ce qui a été dit précédemment, nous montre que la morale a très ſouvent méconnu ce but. La ſuperſtition, & ſouvent une philoſophie auſſi triſte qu'elle, ne paroiſſent s'être propoſé que de décourager l'homme, d'amortir ſon activité, de l'affliger, de le rendre inutile à ſes ſemblables, en un mot, de le mettre à l'écart pour travailler à ſe procurer un bien-être imaginaire qu'il n'atteignit jamais. Une politique injuſte & fauſſe ſemble pareillement avoir très-efficacement travaillé à diviſer les hommes d'intérêts, à exciter entr'eux une guerre civile continuelle & une rivalité funeſte, qui ſans ceſſe les mît aux priſes, & les livrât ſans défenſe à ceux qui voudroient les ſubjuguer.

AINSI la Religion & le Gouvernement, ces deux cauſes ſi puiſſantes, ſemblent avoir combiné leur pouvoir pour traverſer le but de l'aſſociation humaine, & pour mettre des obſtacles au bonheur des nations. L'une n'a fait de l'homme qu'un eſclave ſans énergie, accablé de terreurs, à qui l'on fit craindre le bien-être, à qui l'on défendit même d'y ſonger ; l'autre en voulut faire un eſclave ſéparé d'intérêts de ſes compagnons de

fervitude, afin que leurs paffions divergentes les empêchaffent de fe réunir contre ceux qui avoient formé le projet infenfé de fe rendre heureux eux-mêmes, par l'infortune de tous.

Ne foyons donc pas étonnés fi les hommes remués par des forces fi confidérables furent enivrés de paffions défordonnées, & n'eurent prefque jamais des idées vraies de la félicité. Comment la raifon eût-elle fait entendre fa voix à des êtres abrutis par la crédulité, épris de vaines chimeres, dans lefquelles on leur apprit à placer leur bonheur ? Les préjugés dont ils furent imbus dès l'enfance, les exemples fâcheux qu'ils eurent continuellement fous les yeux, les idées fauffes dont tout concourut à les remplir, les firent courir après des bagatelles, auxquelles ils fe crurent obligés de facrifier leur bien-être, leur repos, leur liberté, leur fûreté. La Société, au lieu de les rendre heureux, ne fit que rapprocher des ennemis difpofés à fe nuire & perpétuellement occupés à fe traverfer les uns les autres, & à s'arracher les jouets auxquels ils attachoient leur fouverain bien. Ainfi la Société, au lieu de contribuer à leur contentement, eft devenue l'arêne de leurs emportements & de leurs combats; leurs inftitutions & leurs préjugés allumerent leurs paffions pour les mêmes objets futiles; ils fe battirent pour des richeffes, pour des honneurs, pour des diftinctions & des places, dont ils n'apprirent jamais à faire un ufage avantageux pour eux-mêmes. L'envie fut pour eux un tourment continuel; ils devinrent faux, perfides, diffimulés, menteurs, parce qu'ils fe virent obligés de cacher leurs deffeins à leurs rivaux, & de fe fervir de voies obliques & tortueufes afin de donner le

change à ceux qui couroient la même carriere. L'art de vivre en ſociété ne fut plus que l'art de tromper ſes aſſociés, pour les faire ſervir à ſes propres vues ; l'intérêt perſonnel fut toujours en guerre avec l'intérêt général. Le citoyen devint l'ennemi ouvert ou caché de ſes concitoyens. Il ſe crut obligé de leur dérober ſa marche, quand il fut le plus foible ; il n'oſa point avouer ſes projets, de peur de les voir traverſés ; ſes vœux portoient ſur des objets que tous déſiroient également, & que chacun vouloit excluſivement poſſéder. Voilà comme la Société eſt devenue ſi incommode, que des penſeurs découragés ont cru que la vie ſociale étoit contraire à la nature de l'homme, & que le parti le plus ſage feroit d'y renoncer tout-à-fait.



CHAPITRE XVI.

De la Vie Sociale. De l'Etat de Nature. De la Vie Sauvage.

LA Société eſt utile & néceſſaire à la félicité de l'homme; il ne peut ſe rendre heureux tout ſeul; un être foible & rempli de beſoins, exige à tout moment des ſecours qu'il ne peut ſe donner à lui-même. Ce n'eſt qu'à l'aide de ſes ſemblables qu'il ſe met en état de réſiſter aux coups du ſort, & de réparer les maux phyſiques qu'il eſt forcé d'éprouver. Encouragé, ſoutenu par les autres, ſon induſtrie ſe déploye, ſa raiſon s'éclaire, il parvient à combattre le mal moral qui n'eſt que le fruit de ſon ignorance & de ſes préjugés. En un mot, comme on l'a déjà dit, l'homme eſt dans la nature l'être le plus utile à l'homme.

AINSI, n'écoutons point une philoſophie découragée qui nous invite à fuir la Société, à renoncer au commerce des humains, à rentrer dans les forêts où vivoient nos premiers pères, pour y diſputer comme eux notre ſubſiſtance aux bêtes. Quand la choſe ſeroit praticable; quand même on pourroit parvenir à faire oublier à des hommes civiliſés les idées, les opinions, les habitudes, le bien-être & les commodités de la Vie Sociale; quand même on les réduiroit à l'etat des brutes dont ils ne différoient que très peu dans l'origine; quand, dis-je, on mettroit en exé-

cution cet étrange fyftème, à moins de dénaturer l'homme, d'anéantir fes facultés, de le priver de fes défirs, de fon activité, de fa tendance naturelle à perfectionner fon fort, de fa curiofité, de fon inconftance, l'homme repafferoit fucceffivement par les mêmes états, il ne feroit que recommencer la carrière parcourue par fes ancêtres; & au bout de quelques fiècles il fe retrouveroit au même point où nous le voyons aujourd'hui.

L'HOMME commence par manger le gland, par difputer fa nourriture aux bêtes, & il finit par mefurer les cieux. Après avoir labouré & femé, il invente la géométrie. Pour fe garantir du froid, il fe couvre d'abord de la peau des animaux qu'il a vaincus; & au bout de quelques fiecles, vous le voyez joindre l'or à la foie. Une caverne, un tronc d'arbre font fes premieres demeures, & enfin il devient architecte & bâtit des palais. Ses befoins en fe multipliant augmentent fon induftrie, il eft forcé de mettre fon efprit en travail, & par la chaîne qui lie les connoiffances humaines, il découvre peu-à-peu toutes les fciences & tous les arts; ce qui n'eft pas utile à fes befoins, fert au moins à fatisfaire fa curiofité, befoin toujours renaiffant, & que rien ne peut complettement remplir. C'eft ainfi, qu'après avoir mefuré fon champ, il mefure les plaines du firmament, & veut foumettre à des regles, les mouvements des corps céleftes que fes yeux ne découvrent qu'à peine. Entre fes mains, l'arbre fe change en colonne, la caverne en palais, le gazon en duvet, la peau foetide & groffiere en tiffu magnifique. Dans tous ces pas divers & très diftants les

uns des autres, il eſt guidé par ſa nature qui, ſans-ceſſe, l'excite à perfectionner ſon ſort, à le rendre plus agréable. Après avoir été long-tems privé de réflexion, il commence à penſer; après avoir longtems ſouffert de ſon délire, il cultive ſa raiſon; après avoir long-tems erré dans les ténebres, il cherche la vérité, il la découvre avec peine, & il trouve enfin en elle le remède de ſes maux.

On prétend que le Sauvage eſt un être plus heureux que l'homme civiliſé. Mais en quoi conſiſte ſon bonheur & qu'eſt-ce qu'un Sauvage? c'eſt un enfant vigoureux, privé de reſſource, d'expériences, de raiſon, d'induſtrie, qui ſouffre continuellement la faim & la miſère, qui ſe voit à chaque inſtant forcé de lutter contre les bêtes, qui d'ailleurs ne connoît d'autre loi que ſon caprice, d'autre regle que ſes paſſions du moment, d'autre droit que la force, d'autre vertu que la témérité. C'eſt un être fougueux, inconſidéré, cruel, vindicatif, injuſte, qui ne veut point de frein, qui ne prévoit pas le lendemain, qui eſt à tout moment expoſé à devenir la victime, ou de ſa propre folie, ou de la férocité des ſtupides qui lui reſſemblent.

La Vie Sauvage ou l'*Etat de nature*, auquel des ſpéculateurs chagrins ont voulu ramener les hommes, *l'âge d'or* ſi vanté par les poëtes, ne ſont dans le vrai que des états de miſère, d'imbécillité, de déraiſon. Nous inviter d'y rentrer, c'eſt nous dire de rentrer dans l'enfance; d'oublier toutes nos connoiſſances, de renoncer aux lumieres que notre eſprit a pu acquérir, tandis que, pour notre malheur, notre raiſon n'eſt

n'eſt encore que fort peu développée, même dans les nations les plus civiliſées.

L'AGE viril eſt autant conforme à la nature de l'homme, que l'âge de l'enfance & de la foibleſſe. C'eſt par la pente de ſa nature que l'homme perſiſte à vivre en ſociété : en lui donnant des beſoins, la nature le rendit ſociable, & lui défendit d'être farouche & ſauvage.

LA plupart de ceux qui nous parlent d'un *Etat de nature*, ſemblent ne s'en être fait aucune idée. Entendent-ils donc par là un état dégagé de tous liens, de tous rapports, de tous devoirs ? Mais cet état eſt abſolument imaginaire. Tout homme eſt né d'un pere & d'une mere ; par conſéquent il eſt le fruit d'une ſociété qui, au moins dans ſon enfance, fut néceſſaire à ſa conſervation & à ſes beſoins, & dont par la ſuite il éprouve encore le beſoin ſoit par habitude, pour ſe procurer ce qu'il déſire, ſoit pour faciliter ſon travail, ſoit pour ſe défendre des bêtes. Ainſi, même dans ce qu'on appelle *l'Etat de nature*, l'homme fut ſoumis à des devoirs & fut obligé de les remplir envers ceux qu'il trouva néceſſaires à ſa propre félicité.

LA raiſon humaine qui, pour ſe former & s'exercer, demande des expériences & des réflexions multipliées & réitérées, ne peut être l'effet que de la Vie Sociale. En vivant avec les hommes, nous ſommes à portée de cultiver notre eſprit & notre cœur, d'apprendre à diſtinguer le vrai du faux, l'utile du nuiſible, l'ordre du déſordre. L'homme iſolé n'acquiert que très peu d'idées ; il eſt à tout moment expoſé ſans défenſe à mille dangers auxquels il ne peut ſe

fouſtraire. L'homme en ſociété s'électriſe ; ſon activité ſe déploie ; ſon eſprit ſe remplit d'une foule d'idées ; ſon cœur apprend à ſentir ; la converſation l'enrichit des penſées & lui découvre les ſentiments des autres ; s'agit-il de repouſſer un danger ou d'exécuter une entrepriſe ? il ſe trouve bientôt fortifié de l'induſtrie, des expériences, des ſecours de ſes aſſociés. Plus une ſociété eſt nombreuſe, plus elle a d'activité, de lumieres, d'induſtrie, de vices & de vertus, & plus l'homme y trouve d'appui. Le Sauvage eſt un être ſans idées, ſans eſprit, ſans vertu, ſans reſſources, dont le bien être ne conſiſte que dans une ignorance totale de ce qui pourroit lui rendre la vie douce & commode.

Les nations même qui paſſent pour les plus civiliſées ne conſervent, pour leur malheur, que trop de veſtiges de l'état ſauvage, de la férocité & de la déraiſon primitive. Leurs chefs, ainſi que de vrais Sauvages, ne vivent-ils pas toujours entr'eux dans un état d'anarchie qu'ils nomment *Etat de nature* ; tandis que rien n'eſt plus contraire à la nature d'êtres intelligents & raiſonnables ? Leurs guerres continuelles ; leurs querelles ſi ſouvent injuſtes & puériles ; les paſſions inconſidérées & les caprices auxquels ces ſouverains ſacrifient ſi légérement & leur félicité & celle de leurs ſujets, n'annoncent-ils pas qu'ils ſont encore pour la plupart des Caraïbes ou de vrais Cannibales ? Les prétendus droits qu'ils ſe font par la violence & la conquête ne prouvent-ils pas, que les Caciques civiliſés n'ont ſouvent pas plus d'idées de l'équité, que les Caciques Américains ? La ſeule diffé-

rence entr'eux, c'eſt que ceux-ci ne commandent qu'à des hordes irrégulieres & peu diſciplinées; tandis que les premiers ont à leurs ordres des armées d'eſclaves, qui ont appris l'art de dévaſter avec méthode & d'égorger les nations.

Les ſuperſtitions, les gouvernements, les loix, les préjugés des nations les plus policées ſe reſſentent encore infiniment de l'état de nature, & portent des empreintes très fortes du caractère violent, brutal, imprudent des Sauvages. Le courage & la force ne ſont-ils pas auſſi conſidérés parmi nous que parmi nos pères barbares? Les loix les plus ſévères & les menaces terribles de la Religion ont-elles pu juſqu'ici déraciner l'antique férocité qui maintient les duels? L'opinion publique, conſtamment dépravée, n'applaudit-elle pas à ces actes de barbarie & de vengeance contre leſquels l'humanité & l'équité réclament également? Ainſi nos opinions ſauvages & nos coutumes cruelles réſiſtent & à l'autorité des dieux & à l'autorité des Rois. Que de Sauvages ſe montrent avec honneur dans les ſociétés les plus civiliſées!

Si des légiſlateurs & des conquérants ſont parvenus à faire croire à des hommes ſtupides & groſſiers qu'ils étoient des envoyés, des interprêtes, ou même des enfants des Dieux, ne voyons-nous pas encore des peuples éclairés qui ſont dupes de ſemblables impoſtures? Des Prêtres ne ſont-ils pas encore regardés comme les organes de la Divinité? Ne ſont-ils pas en droit d'exciter les paſſions des ſujets contre les ſouverains, & des ſouverains contre les ſujets

rebelles à leurs doctrines célestes ? Si les Yncas ont persuadé à des Péruviens qu'ils étoient les fils du Dieu du jour, des souverains ne s'arrogent-ils pas encore des *droits divins* contre lesquels il n'est point permis aux nations de réclamer ? Enfin ces nations dégradées & foulées aux pieds des chefs qu'elles se sont donnés, ne s'imaginent-elles pas qu'un sang plus pur coule dans leurs veines, & que ceux-mêmes qui les approchent sont paîtris d'un autre limon que le reste des hommes ?

QUOIQU'A bien des égards les hommes se soient éloignés de la stupidité des premieres sociétés, & que par là même ils soient devenus plus heureux, cependant ils ne laissent pas de tenir toujours à leurs institutions primitives. Sur quoi peut-être fondé cet attachement opiniâtre pour l'antiquité ? C'est sur l'habitude qui jamais ne raisonne ; c'est sur le mécontentement de la constitution actuelle. Nous sentons les inconvénients des vices de notre tems, mais nous ignorons les calamités qu'ont éprouvées nos pères dans les siècles qui nous ont précédés. Voilà sans-doute pourquoi les hommes, communément peu satisfaits de leur position actuelle, & pleins d'humeur contre les défauts de leurs contemporains, sont louangeurs du tems passé, nous vantent l'antiquité, & conçoivent une haute idée de la sagesse & du bonheur de leurs ayeux. Seroit-il donc bien vrai que nos ayeux eussent été, ou plus sages, ou plus heureux que nous ? Pour résoudre ce problème, il suffit d'ouvrir l'histoire, nous y trouverons que dans le berceau des nations, les peuples ont par-tout été plus ignorants, plus supersti-

tieux, plus turbulents, plus féroces qu'à préſent. Jugerons-nous de leur ſagacité, de leur prévoyance, de leur équité par les inſtitutions, les coutumes & les loix que ces peuples ſi ſages nous ont tranſmiſes? Hélas! nous n'y verrons qu'imprudence, qu'obſcurité, que des uſages injuſtes, que des préjugés ſans nombre, ſous le poids deſquels nous ſommes encore accablés. En un mot, dans les annales de toutes les contrées, nous ne rencontrons que des guerres auſſi cruelles que faſtidieuſes: nous y trouvons des Princes ambitieux & déraiſonnables, perpétuellement aux priſes avec des ſujets inquiets & rebelles. Nous y liſons les forfaits de fanatiques, occupés à s'entre-détruire pour des dogmes qu'ils n'entendirent jamais; nous ne voyons rien de fixé dans la Politique: les droits des ſouverains & des peuples furent uniquement réglés par la violence; aucun pays ne nous montre des loix fondamentales claires & préciſes, qui limitent ſagement la puiſſance des chefs, ou qui établiſſent la liberté des ſujets ſur des fondements ſolides.

Les Hommes ne ſont pas dégénérés; leur raiſon n'a pas encore été ſuffiſamment développée: leur nature ne s'eſt pas dégradée, elle n'a point été convenablement cultivée.

Pour peu que nous réfléchiſſions ſur la conduite de nos Ancêtres, nous trouverons que depuis eux les nations ſe ſont éclairées & jouïſſent, à tout prendre, d'un ſort bien plus doux qu'eux. Si nous avons plus de luxe, de beſoins imaginaires, de vices, nous commettons moins de forfaits. Notre corruption eſt moins fatale que leur férocité, que leurs révoltes continuelles, que

leurs attentats inutiles & ſans but. Malgré cette perverſité dont nous ſouffrons beaucoup ſans-doute, tout nous prouve que de jour en jour nos mœurs s'adouciſſent, les eſprits s'éclairent, la raiſon gagne du terrein, les Princes eux-mêmes ſont forcés de reſpecter quelquefois l'opinion publique qui ſouvent les arrête. Enfin les hommes ſont devenus plus ſociables. Plus efféminés que nos pères, nous ſommes plus ſenſibles, plus humains, moins inconſidérés, moins fanatiques. Le luxe, tout dangereux qu'il eſt, peut-il produire la moitié des calamités qu'ont produit autrefois l'ignorance, le zèle, la férocité! Un gouvernement raiſonnable & de bonnes loix pourroient contenir des êtres efféminés, craintifs & corrompus par le luxe; mais rien n'auroit pu contenir des Sauvages emportés, à qui la crainte même ne peut pas en impoſer.

QUOIQUE les Princes & les peuples n'aient pas encore renoncé à la folie des guerres, néanmoins dans les guerres même, on trouve moins de férocité que dans celles d'autrefois. L'intérèt de tous les peuples les a peu-à-peu ramenés à l'humanité. Chez les Sauvages le guerrier eſt d'une cruauté qui révolte la nature; ſon cœur étranger à la compaſſion, ſe livre tout entier à la rage; peu content de vaincre, il tourmente, il brûle, il dévore l'ennemi qui eſt tombé entre ſes mains. Chez les Grecs & les Romains, l'ennemi vaincu rachetoit ſa vie par la perte de ſa liberté, devenu eſclave, il ceſſoit d'être un homme aux yeux de ſon vainqueur, qui ſe croyoit en droit de le traiter comme une bête, de le vendre, ou même de le tuer. Chez les modernes, le bruit des

armes n'empêche plus d'entendre le cri de la nature, de la juſtice, de la pitié. L'intérèt de tous les guerriers leur fait ſentir que leurs ennemis vaincus ſont des hommes, & qu'ils doivent les traiter comme ils voudroient être traités eux-mêmes, s'ils venoient à ſuccomber ſous les forces des autres. Ainſi un intérêt éclairé bannit l'atrocité des guerres, & fait voir à celui qui remporte aujourd'hui la victoire, que la fortune inconſtante peut demain le livrer à ſon tour au pouvoir des ennemis qu'il voit abbatus à ſes pieds. Le *Droit des Gens* n'eſt que l'effet des conventions, dont la raiſon a fait ſentir la néceſſité aux peuples devenus plus ſenſés.

Les partiſans de la vie ſauvage nous vantent la liberté dont elle met à portée de jouïr, tandis que la plupart des nations civiliſées ſont dans les fers. Mais des Sauvages peuvent-ils jouïr d'une vraie liberté ? Des ètres privés d'expérience & de raiſon, qui ne connoiſſent aucuns motifs pour contenir leurs paſſions, qui n'ont aucun but utile, peuvent-ils être regardés comme des êtres vraiment libres ? Un Sauvage n'exerce qu'une affreuſe licence, auſſi funeſte pour lui-même, que cruelle pour les malheureux qui tombent en ſon pouvoir. La liberté entre les mains d'un ètre ſans culture & ſans vertu, eſt une arme tranchante entre les mains d'un enfant.

Plus les nations s'éloigneront de la vie ſauvage ou de ce qu'on appelle leur *Etat de Nature*; plus elles connoîtront les droits de la raiſon, le prix de la vraye liberté ; & plus elles craindront d'en abuſer, plus elles la diſtingueront de la révolte, de l'anarchie, de la licence. Les idées

ſaines de la Morale & de la Politique ne ſont rien moins que populaires; elles n'exiſtent que dans un petit nombre d'eſprits accoutumés à méditer, & que la raiſon a plus ou moins dégagés des préjugés barbares dont les peuples ſont infectés.

La vraie Philoſophie doit avoir pour principe l'amour des hommes, le deſir de les voir heureux, la paſſion pour la gloire qui réſulte de contribuer à leur inſtruction & à leur félicité. C'eſt donc la *Philanthropie*, & non la *Miſanthropie*, qui doit animer tout homme qui ſe donne pour l'ami de la ſageſſe. Pour connoître les hommes, il faut les voir & les fréquenter, pour s'intéreſſer à leurs peines, il faut une ame ſenſible; pour les éclairer, il faut s'approcher d'eux & non pas les fuir.

La civiliſation complette des Peuples & des Chefs qui leur commandent, la réforme déſirable des gouvernemens, des mœurs, des abus, ne peuvent être que l'ouvrage des ſiècles, des efforts continuels de l'eſprit humain, des expériences réitérées de la Société. A force de penſer, les hommes démêleront les cauſes de leurs peines, & y appliqueront les remedes convenables. Les maux du genre humain ne découragent que ceux qui en ignorent les vraies cauſes, & qui méconnoiſſent les progrès ſenſibles que pluſieurs nations ont faits vers le bonheur.

Gardons-nous donc de prêter l'oreille aux conſeils d'une ſuperſtition qui nous exhorte à fuir le monde & à vivre pour nous ſeuls, comme les inutiles anachorettes qu'elle nous propoſe

pour modeles. Ne nous laiſſons pas ſéduire par une philoſophie farouche, qui voudroit nous peindre ſous des traits favorables, un état de nature contraire à la nature, une vie ſauvage auſſi triſte que la mort. Supportons avec patience les inconvénients attachés à la Société non encore perfectionnée. Songeons que la raiſon des peuples ne peut être que l'ouvrage du tems. Rempliſſons en attendant le devoir du citoyen; tâchons d'être utiles à nos aſſociés, de les ſervir, de les conſoler, de le encourager; montrons leur un attachement ſincere, une indulgence tendre, une amitié compatiſſante; au lieu de les avilir, de les exciter à vivre en communauté avec les bêtes, de leur montrer leurs maux comme éternels, diſons leur d'eſpérer tout des progrès de leur raiſon, de la cultiver ſans relâche, de ſortir de l'engourdiſſement léthargique dans lequel on voudroit les retenir.

Exiger peu des hommes & leur faire tout le bien dont on ſe ſent capable, voilà la vraie ſageſſe, la vraie morale, le grand art de vivre en Société. Le Miſanthrope qui ſans-ceſſe s'irrite contre le genre humain, eſt un être auſſi fâcheux pour lui-même, qu'inutile à ſes ſemblables. L'intérêt que nous prenons aux êtres de notre eſpèce, multiplie notre bien-être propre, en exerçant notre ſenſibilité, & nous permet de prétendre à leur reconnoiſſance. L'indulgence eſt un devoir pour qui vit avec des hommes; ils ſont pour la plupart dans un état d'enfance, qui leur donne des droits à la pitié de ceux dont la raiſon a été plus cultivée. Toutes les inſtitutions humaines étant communément l'ouvrage de l'im-

prudence & de l'erreur, rendent la pente au mal ſi douce & ſi facile, & le chemin de la vertu ſi pénible & ſi caché, qu'on a lieu d'être ſurpris qu'il y ait des vertus ſur la terre.

Se plaindre ou s'irriter des malheurs attachés à la vie ſociale, c'eſt ſe révolter contre la néceſſité des choſes. La corruption des peuples eſt l'effet néceſſaire des cauſes puiſſantes qui conſpirent à les aveugler & à les tenir dans une enfance éternelle. Etre ſurpris de voir tant de vices inonder la Société & de s'en trouver incommodé, c'eſt être émerveillé de marcher moins à l'aiſe dans une rue fréquentée, que lorſqu'on ſe promene dans les champs. Plus une ſociété eſt nombreuſe, plus les paſſions diſcordantes & multipliées produiſent de fermentations. Si les grandes villes ſont les plus corrompues, ce ſont auſſi celles où l'on trouve le plus de talents, de reſſources & de vertus. Plus une machine eſt compliquée, plus ſes mouvements ſont faciles à déranger. Le frottement multiplié rend ſon jeu plus pénible, que celui d'une machine plus ſimple. Quelque force qu'on ait, il eſt bien difficile de n'être pas entraîné ou froiſſé, quand on ſe place dans la foule.

Si l'on vouloit s'en rapporter aux déclamations de quelques ſpéculateurs attrabilaires contre l'eſpece humaine, on ſeroit tenté de croire que les hommes ſont des monſtres, & que le ſage ne peut ſe diſpenſer de les déteſter & de les fuir. Cependant s'ils étoient auſſi méchants qu'on voudroit nous le perſuader, nulle ſociété ne pourroit ſubſiſter; tout homme deviendroit un ennemi pour ſon ſemblable; la confiance & l'affec-

tion feroient bannies de la terre. Mais fi en écartant l'humeur, nous voulons réduire les chofes à leur jufte valeur, nous trouverons que les hommes font un mêlange de vices & de vertus, de maniere cependant que, pour l'ordinaire, la bonté l'emporte en eux fur la méchanceté. Ce feroit une folie d'exiger la perfection dans les êtres de notre efpece; nous appellons *bons* ceux en qui nous trouvons plus de bien que de mal; nous appellons *méchants* ceux en qui nous voyons dominer les paffions nuifibles. Rien de plus rare, que le méchant fyftématique & refléchi. Un homme dont toute la vie ne feroit qu'un tiffu de méchancetés & de crimes, feroit un phénomène bien plus furprenant, qu'un homme exemt de tout défaut. Dans les êtres les plus dépravés, nous rencontrons de bonnes qualités : quelle que foit leur perverfité, leur intérêt fe trouve très-fréquemment d'accord avec celui des perfonnes qui les entourent. Dans le cours de la vie de l'homme le plus pervers, nous trouverons peut-être un plus grand nombre de bonnes actions que de mauvaifes. Eft-il un être plus nuifible qu'un conquérant, qu'un ambitieux, qui facrifieront fans fcrupules des nations entieres à leurs paffions emportées ? Cependant nous voyons quelquefois dans un homme de cette trempe, un pere tendre, un ami fincère, un ennemi généreux, une ame noble & grande, des vertus fociales, des qualités aimables. Les voleurs & les affaffins qui infeftent la Société, font communément juftes entr'eux & fideles à leurs engagements. Nul homme ne peut confentir à fe rendre déteftable dans toutes les occafions : avec les

penchants les plus criminels, il est forcé de sentir que son propre intérêt exige à tout moment qu'il se rende agréable à ceux avec qui il a des rapports. C'est pour plaire aux courtisans qui l'entourent, qu'un tyran consent à dépouiller son peuple ; il est souvent injuste pour être bienfaisant, généreux, libéral.

NONOBSTANT les passions discordantes des hommes, les sociétés subsistent, & ne laissent pas d'offrir des agréments, des douceurs & des secours à leurs membres. Les passions désagréables sont contrebalancées par des passions utiles qui tiennent les choses dans une espece d'équilibre. Les malheurs des nations sont plutôt dûs aux passions, aux imprudences, aux folies d'un petit nombre d'hommes pervers, qu'à celles du plus grand nombre des citoyens. Un seul homme suffit quelquefois pour plonger plusieurs peuples dans la misere & dans les larmes, ou pour corrompre les cœurs d'une multitude immense. Les tyrans sont les vrais corrupteurs des nations. C'est avec raison qu'un illustre moderne a dit : *l'homme n'est pas né mauvais. Pourquoi plusieurs sont-ils donc infectés de cette peste de la méchanceté ? C'est que ceux qui sont à leur tête étant pris de la maladie, la communiquent au reste des hommes....... Le premier ambitieux a corrompu la terre.* (49)

QUE l'homme de bien ne renonce donc pas à la Société ; qu'il sente que les hommes sont communément bien plus foibles que méchants, plus ignorants que pervers, plus dignes de com-

(49) Voyez le Dictionnaire Philosophique page 295.

paſſion que de haine. Nous nous trompons ſouvent dans les jugements que nous portons ſur eux, parce que nous les jugeons ſur des actes iſolés, d'après leſquels nous les décidons ou bons ou méchants. Dès qu'on nous dit qu'un homme a fait une mauvaiſe action, il eſt perdu dans notre eſprit, & nous préſumons que ſa conduite ne peut jamais être bonne. Il en eſt de même, quand nous nous prévenons pour quelqu'un en faveur de quelqu'action vertueuſe. Jugeons les hommes par parties; louons les quand ils font bien; blâmons les, quand ils font mal; ne nous attachons qu'à celui à qui nous voyons faire plus ſouvent du bien que du mal. Nul homme n'eſt toujours bon; nul homme n'eſt toujours méchant. La conduite des hommes varie, parce que leurs circonſtances & leurs intérêts varient. C'eſt toujours le bonheur ou ſon image qu'ils cherchent conſtamment; ils ne ſont inconſtants que par les objets où ils le placent, & dans les moyens de l'obtenir. Suivre ſouvent des paſſions aveugles, conſtitue le méchant homme; ſuivre plus ſouvent la raiſon que ſes paſſions, conſtitue l'homme de bien. Suivre tantôt l'une & tantôt les autres, voilà l'homme ordinaire.

Il ſeroit donc injuſte ou trop rigoureux de juger & de condamner les êtres avec qui nous vivons d'après leurs ſaillies paſſageres, & les impulſions momentanées que leur donnent des paſſions; ne les jugeons que d'après la maſſe de leurs actions. Pardonnons leur les défauts que nous trouvons en eux, en faveur des bonnes qualités qu'ils nous montrent. Ayons pour eux l'indulgence dont nous avons beſoin nous-mêmes: ſongeons qu'ils ſouffrent eux-mêmes de leurs infir-

mités, qu'ils ne font communément le mal que faute de réflexions. Ainſi, plaignons les hommes que leurs inſtitutions vicieuſes, leurs préjugés, leur éducation négligée, bien plus que leur nature, rendent ſi déraiſonnables. Plaignons le méchant lui-même qu'une organiſation malheureuſe ou des idées fauſſes de bien-être, ont rendu l'ennemi du genre humain & de lui-même. Evitons-le comme ces animaux venimeux, dont la nature eſt de nuire & d'exciter l'horreur de tous ceux qui les rencontrent.

L'INDULGENCE doit être une ſuite néceſſaire de nos réflexions ſur la nature de l'homme & ſur les cauſes qui le modifient. Si nous examinions de ſang froid, les motifs de nos emportemens & de notre mauvaiſe humeur contre les êtres de notre eſpece, nous trouverions preſque toujours que nous ne les mépriſons ou ne les haïſſons, que parce qu'ils ſont malheureux, c'eſt-à-dire lorſque nous devrions les plaindre. L'homme cherche le bien dans toutes ſes actions; quand il commet le mal, il ſe trompe, il détruit ſa propre félicité.

NOTRE ſiècle eſt communément le ſujet de nos plaintes, parce que nous en ſentons les inconvénients. Pour nous réconcilier avec lui, il ſuffit de nous tranſporter en idée dans les ſiècles paſſés. Les défauts des perſonnes que nous voyons de plus près, ſont ceux qui nous ſemblent les plus incommodes; mais croyons-nous que ceux que nous ne fréquentons point, ſoient plus parfaits ou plus raiſonnables? Il en eſt des hommes comme de tous les objets les plus beaux ou les mieux travaillés qui, conſidérés de trop près, nous offrent

des défauts ſans nombre. La peau de la femme la plus belle, quand on la regarde au microſcope, devient un objet déſagréable. Les membres d'une même famille ſont pour l'ordinaire peu d'accord ; parce que la familiarité journaliere les expoſe à ſouffrir de leurs défauts réciproques. Une juſte indulgence eſt le remède le plus propre pour calmer l'humeur & l'impatience, qui ſont les tourments inutiles de la vie. L'homme privé d'indulgence, n'eſt pas fait pour la Société ; c'eſt un être malheureux auſſi incommode pour lui-même, que pour les autres.

Il en eſt des nations comme des individus ; des ſociétés politiques comme des ſociétés particulieres ; elles ont des avantages & des inconvénients que le citoyen doit tolérer. Les meilleures ſont celles dans leſquelles les biens ſurpaſſent les maux. Si l'autorité de la Société ſur ſes membres n'eſt fondée que ſur les avantages qu'elle leur procure, elle perd tous ſes droits ſur eux, quand elle ne leur procure aucun bien ; c'eſt alors que le ſage s'en éloigne. En quittant Athenes, dont Piſiſtrate s'étoit fait le Tyran, Solon s'écrie : „ ô „ mon pays ! Solon eſt diſpoſé à te ſecourir par „ ſes conſeils & ſes actions ; mais on me traite „ d'inſenſé ; je ſuis donc forcé de t'abandonner „ quoique j'aime tous mes concitoyens, à l'ex- „ ception de Piſiſtrate. „ (50)

Nous ferons voir par la ſuite qu'au ſein même des ſociétés les plus corrompues, l'homme a le plus grand intérêt à pratiquer la vertu ; que les vertus domeſtiques ſont faites alors pour con-

(50) Voyez Diogen. Laërt. dans la *Vie de Solon.*

ſoler le ſage des malheurs publics: qu'en répandant le bien-être ſur ceux qui l'environnent, chacun peut trouver dans une famille honnête & dans le cœur de ſes amis vertueux, de quoi ſe dédommager des coups du ſort, des rigueurs de la tyrannie, des effets de la contagion générale, dont il ſaura ſe garantir. De plus, l'homme de bien prend par-tout un aſcendant néceſſaire, même ſur les êtres les plus pervers. La vertu ſe fait reſpecter de ceux mêmes qui n'ont pas le courage de la pratiquer.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.



TABLE